Tome XII. N° 20 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 Janv. 1923

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

La Brière[1]

II

Il y avait dans le quartier du chef de l'île, à l'autre bout de Fédrun, en bordure du marais, dans un endroit désert à deux cents mètres de toute habitation, au milieu d'un terrain méprisable hérissé de têtes de tourbe, mangé d'épines et de touffes d'ajoncs, une mazière tout à fait vieux siècle, de petite façon, sans grenier, sans lucarne, et toute perdue, depuis des années, sous un grand flot d'herbes. Ni chaux ni plâtre ne rejointoyaient plus les moellons ; pluies et vents avaient rongé le chaume qui, de partout, pliait en creux de selle sous le poids de ses pelées de mousse ; et personne n'habitait plus dans cette pauvre chaumière. Aoustin venait parfois le dimanche jeter un coup d'œil au monceau de vieilleries qui s'y entassaient ; des salets ébréchés, des nasses crevées, des foënes brèche-dents ; ou quand une pointe lui faisait manque à la charnière de son boettereau, il y trouvait sur le haut de ce qui restait de l'armoire les vieux outils de son père, avec le souvenir toujours présent de la grande terrible femme qui lui avait distribué là plus de taloches que de beurrées.

— Ah ! ma mère, disait-il, en considérant l'amas de

(1) *Copyright* 1923 *by Bernard Grasset.* — Voir *la Revue universelle* du 1er janvier 1923.

vieilles cendres froides qui gisaient dans le foyer depuis plus de trente ans, quelle belle fessée j'ai tâtée de vous, le jour où un voisin m'avait surpris, plongé sous ses canards, à les tirer par les pattes !

C'était là qu'il était venu passer sa nuit, une de ces nuits de franc repos qui rendent l'homme bon calculateur. Il rentrait de Bout-de-Bert et du clos au Loup, où il avait cherché les lettres sans les trouver ; et, plutôt que de s'en venir chez lui échafauder par-dessus cette contrariété la dispute pour laquelle il ne se sentait que trop dispos, il s'était dit : « Allons donc dormir dans la maison de ma nativité. »

Ça l'avait pris comme ça. C'était la première fois qu'il passait au large de son toit conjugal, et cette équipée lui rouvrait des horizons magnifiques sur la vie qu'il aurait pu mener, s'il n'avait pas, dans le temps, accompli la sottise.

Il s'était levé dès l'aube ; puis dehors, contre son mur, était venu s'asseoir dans ce petit brouillard qui fortifie la pensée du matin.

Il avait devant lui le grand cercle entier, jusqu'au bleu sombre des limites où se groupaient tous ces villages condamnés à être mis à la fouille, et d'un clocher à l'autre, il se portait, du plus profond de son regard.

Cette affaire-là, de la Brière, lui avait d'abord envoyé comme un coup de corne de bœuf ; mais il se remettait, il reprenait son aplomb. Ce péril lui inspirait maintenant plus de haine que de tremblement ; il se sentait même une force de plus de mille ans ! Nul besoin d'appeler quiconque à l'aide, pour retrouver les lettres en temps et lieu... Il lui suffisait de s'appeler Aoustin. L'étoile le connaissait !

— Banquier, mon garçon, tu peux toujours venir voir !... Venir voir comment s'y prend le vieux Briéron pour s'accouvir sur son tas de mottes ! ricanait-il, en regardant sur le marais se lever la crête incandescente du soleil.

Le matin sur la Brière est un spectacle auquel le Briéron lui-même ne reste pas insensible. Il n'ignore pas que la fête du jour est ici chez lui quelque chose de fameux ; et il s'émerveille à sa manière de ce grand tison de feu qui pétille dans les eaux, et produit tout partout comme des espèces de grandes fleurs. Les curées étincellent, les piardes resplendissent, tandis qu'en deçà du lait de brume des confins, flotte une légère buée rose sur l'infini des roseaux et des plantes aquatiques.

Et cela se passe ainsi depuis l'ancienne époque que tout ce pays ne formait qu'une grande forêt noire, et que la dame de Blanche-Couronne, dont le mari guerroyait en Terre Sainte, s'était aventurée un soir hors de son château. Poursuivie dans les bois par des pirates, et cherchant son salut dans la fuite, elle lança au visage de ces bandits l'anneau de ses noces, et de si grand amour appela le nom de son seigneur, qu'autour d'elle aussitôt la forêt s'abîma dans un profond marais. Perdue en ce grand lac, elle y demeura toute la nuit sur une pauvre levée de terre ; jusqu'à ce que vînt l'aurore où les eaux de la Brière se teignirent à jamais des feux de sa parure.

Certes, c'était un autre soleil que l'astre de papier qui décorait la cheminée de la mère Aoustin ! Et tout en fumant sa pipe, il le regardait allonger ses grands rayons, dorer les lointaines plâtrières, où les mulons parmi les roseaux se dessinaient en noir dans les vapeurs matinales. Quand tout à coup, par extraordinaire, car c'était dimanche, apparut toute une flottille de chalands chargés de mottes, qui revenaient du grand large, dérivaient par les curées, s'en allaient dans toutes les directions. Ils faisaient tôt, ceux-là !... Des mottes qui n'étaient même point sèches !... Les enlever ainsi ! Mais il comprit bien vite la raison qui les faisait agir. Alors, il se mit à tirer sur sa pipe, à grogner et hausser les épaules. « Vois-moi un peu ces affolés, pitié ! De malins hommes, oui-da ! qui en rentrant leur provision pensent mettre leur Brière en sûreté ! » Ce manque de confiance lui portait ombrage, cette panique l'irritait ; il crachait d'impatience ; s'ils n'avaient été si loin, il leur aurait crié des injures.

*
* *

Sur la place de l'église, au moment de la grand'messe, une foule comme il ne s'en était jamais vu. Tous les contingents des villages, toutes les populations des rives de Brière ; tout cela venu recueillir les nouvelles de la bouche des tourbeurs. Des gens de tous lieux ; une houle noire de petits chapeaux, pressée sous le clocher, dans les ruelles, refluée jusque dans le cimetière. Les paysans venus vendre leurs pieds de châtaigniers ne savaient où garer leur article ; les petites merceries ambulantes avaient dû plier bagage ; et on criait, on ne s'entendait plus, toute l'île retentissait des

débats de cette grande foire aux visions. Car les nouvelles n'étaient point en train de chômer. Ici c'était l'entreprise qui se proposait de traiter la tourbe pour en faire des gazons artificiels ; là, des arpenteurs, qu'on avait surpris et chassés, venus au petit matin dans un omnibus ; et l'omnibus était décrit, tel la bête de saint Jean : sept têtes, dix cornes, sur chaque tête un nom de blasphème. Les uns clamaient : « C'est le gouvernement ! » « Je te dis que c'est une société ! » On parlait de mettre à mal tous les étrangers rencontrés sur les plâtrières, de couler tout chaland que quiconque s'aviserait de prêter aux chasseurs des environs. Des foyers de dispute s'allumaient. « — C'est une donation ! — On se révoltera ! — Que deviendront nos enfants? » Tandis que par là s'élevait la voix d'Aoustin : « Allez, allez, on les retrouvera, vos lettres ! »

Il y eut même un divertissement : l'apparition, au milieu de ce tumulte, d'une vieille femme qui déboucha d'une des ruelles, juchée à cru sur un grand cheval ramassé dans le marais, la jupe emmargouillée de vase, le livre de messe sous le bras, sourde aux huées qui lui faisaient cortège, aux cris qui, de toutes parts, l'appelaient par son nom : « Estelle, Estelle ! » C'était la solitaire du dolman de Kervily. La vieille insensée n'en était pas à sa première incartade. On l'attrapait par les pieds ; on tirait sur la corde pour faire trotter le cheval, un grand gonflé d'eau qui soulevait comme il pouvait son quartier de jambe déformé par les roulages, pendant qu'elle se débattait criant : « Je suis la Jeanne d'Arc de la Brière, je veux entrer dans l'église ! » Jusqu'à ce qu'à la vue d'Aoustin, elle se laissa saisir là-haut, la frayeur peinte sur ses traits, et déposer sur la dernière marche du parvis.

— Ah ! tu m'as débâtée, Lucifer ! Mais tu n'auras pas ce que tu cherches..., tu ne les auras pas ! C'est ma prédiction..., toi qui me mets là à miauler devant toi comme un chat perdu !

Et ce fut tout de même un dimanche comme les autres, avec les carillons que l'on entend par ces beaux temps jusque de Crossac et de Sainte-Reine. Eut lieu aussi sur la levée de la Rochette un grand combat entre le jars de Montauciel et celui de Quatre-Cents-Grenouilles, gorgés par leurs maîtres d'avoine et d'eau-de-vie.

Il était trois heures alors ; les vêpres se mettaient à sonner et Aoustin n'était pas encore rentré chez lui ! Le congé

commençait à compter ! Mais il n'éprouvait pas le moindre trouble dans le nid de ses remords, comme il appelait sa conscience ; il se représentait même avec assez de plaisir la figure que devait faire la mère Aoustin ! Mais comme l'habitude est maîtresse des hommes, ayant fini de rafistoler le fond de son chaland en vue de ses grandes expéditions, il se faisait malgré tout un quasi-agrément de rentrer mettre ses pieds à leur place. Seulement, voilà qu'à mesure qu'il se rapprochait se reformaient les temps noirs de sa colère, que toutes ces vilaines choses de son domestique peu à peu reprenaient figure, y compris le dos du voisin Richard ; et que revoyant en pensée ses louves, surtout Nathalie avec son petit serre-tête, son caraco noir, son jupon noir et le coupant de sa dent trop longue, blonde comme ventre d'araignée au soleil, il serrait les dents et ne se sentait point bon !... Mauvaise femme, malgré ses dehors tout à la douce, plus mauvaise que la pire d'entre ses pareilles, rapace sur les sous, pleine de détours, savante comme pas une à cacher son vice entre chair et peau... Se permettait-il un extra, s'attardait-il chez Julie? Elle trouvait cent moyens d'exercer sa petite vengeance ; c'était la bouteille qui ne se retrouve plus, la porte qui reste fermée le soir malgré les coups frappés, le pain dur toute la semaine. Et quand il s'emportait, elle avait alors un de ces tremblements de comédie dont il ne pouvait supporter la vue ; ce vertigo maudit l'exaspérait ; il l'aurait étranglée !

La liberté, voilà ce qui lui manquait ; la liberté du héron qui gîte et perche où lui plaît le roseau... Il ne l'avait jamais tant désirée, cette liberté, que depuis qu'il vieillissait. Il n'y avait pas trop pensé autrefois ; la jeunesse ne pense à rien, elle tourne comme la roue du moulin. Quant à la vieillesse, si pleine de sages conseils, elle n'a plus seulement la force de se lever de son banc... Tous ces vieux qu'ils connaissaient avaient fini par prendre patience l'un de l'autre ; mais, pour lui, oui bien, c'était tout à l'opposé !... Et il songeait meshui à cette liberté, rare comme l'or, chère comme l'or, dont il s'était dessaisi par pure bêtise, sans savoir ce qu'il donnait. Il regrettait son cadeau. Et dans son regret, s'insinuait un dépit, une humiliation, dont frémissait son orgueil de vieux mâle, l'idée que ce n'était qu'une femme, la chétive dernière de ses côtes, qui, pendant trente-cinq ans, l'avait pipé là-dessus...

Quant à l'aventure de l'autre soir, elle le laissait, malgré tout, au bout de ses finesses. La bêtise toute seule du voisin Richard ne lui donnait pas, bien examinée, matière à se revenger à coup sûr ; et il rongeait son frein.

— Je veux les voir rendues et mortifiées comme deux saintes ! se disait-il, en même temps qu'il s'arrêta net dans le chemin, le regard braqué entre deux surgeons de mûrier sauvage ; car là-bas, sur le pas de la porte, se tenaient le bonnet rond, le caraco noir et le jupon noir.

Elle l'attendait, inquiète. Elle avançait, retirait sa tête, comme la tortue... Sûrement elle se demandait là : « Qu'est-ce qu'il peut bien faire? »

Ça ne lui plut pas de voir ça ! « Jean des Bois, mon ami, hantez les chiens, vous aurez des puces ! » Il n'avançait plus ni le gauche ni le droit. Il grognonnait dans son gilet ; le nerf lui jappait au jarret ; il se reculait peu à peu ; si bien qu'il finit par virer de bord tout à fait, et mettre son cap sur le quartier de l'Étage, où habitait Julie.

Elle était chez elle.

— Hé ! Julie !... Forme grise !

Une douce et fraîche voix de jeune fille qui psalmodiait une lecture s'arrêta, pendant qu'une large figure de femme, occupée à frotter par terre, se relevait :

— Tiens, Aoustin !

Cette femme portait sur lui le regard de deux gros yeux couleur d'horizon de saules, des yeux à fleur de tête, qui ne cachaient dans leur source aucune arrière-pensée.

— Mon pauvre Aoustin, te voilà revenu de Nantes pour entendre rouler un bien méchant tambour !

Lui s'assit tout de gô, les deux coudes sur la table, la figure déjà toute rassérénée. La maison de Julie était la seule où il ne fît pas son œil vairon de mauvais coucheur ; elle était même bien plutôt la seule où il entrât jamais.

— Marie me lisait une belle histoire, dit-elle : l'histoire de Jacob qui lutte contre l'ange de Dieu. Et je me disais : « C'est comme la Brière, pourvu qu'elle aussi soit la plus forte ! » Mais quel malheur !... Qu'est-ce que tu en penses, Aoustin?... Comment cela va-t-il se tourner, cette affaire?

— Laisse la carpe remonter le courant, répondit-il tranquillement.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! et si ces lettres ne se retrouvaient pas !

— Ne se retrouvaient pas ! Tout ça, ma fille, ce sont des si, des l'autre ! Du moment que tu as ton droit, il est écrit pour la vie. Un écrit comme celui-là, rien ne peut le faire se perdre !

C'est comme le râle sur qui tu as tiré !... reprit-il. Est-ce qu'il s'est jamais retrouvé illico dans la brousse des joncs? Tu bats, tu écartes avec ton fusil... Et pourtant, il est là, tout près, accroché par une aile à la fourche d'un osier. Laisse-moi faire, laisse faire Aoustin !

Et appuyé des deux bras, ses grandes mains tatouées croisées devant lui, il regardait Julie plonger à petits coups dans la marmite apportée sur la table une étoffe qui s'imbibait à mesure d'un liquide bleu tout fumant.

— C'est, disait-elle, un vieux casaquin que j'essaye de teindre avec de la racine de barbot que Cendron fut me chercher... C'est qu'on est si riche !...

Aoustin savait le menu compte de tout ce qui poussait de chiendent sous ce toit-là, et aussi tout le mérite de la pauvre Julie. Pauvre, c'était bien son nom. Tout son avoir consistait en un petit troupeau de huit moutons. La maison qu'elle habitait ne lui appartenait pas ; et il y avait des années qu'elle s'était mis saintement sur les bras d'élever les deux orphelins de sa sœur, Cendron âgé maintenant de douze ans, et Marie qui en avait plus de seize. De cruels revers, autrefois, avaient complètement changé sa vie, l'avaient détachée d'elle-même, puis poussée à cette grande maternité. Elle ne cherchait plus le repos. Un petit appoint lui échéait d'un locataire qu'elle hébergeait depuis trois ans ; mais ce bénéfice était misère ; et on la voyait rogner sur la paille, ménager la petite braise, d'une culotte en faire deux. Avec ses abeilles, elle payait son pain ; elle coupait la grinche pour les matelas ; toute la journée, trottant, battant. Parfois, on l'entendait : « Qu'est-ce donc ça qui fume comme ça? Eh ! pardi, c'est moi qui ai chaud ! » Et elle cuisait, lavait, courait les chemins après Cendron, tant fatiguée souvent, qu'il lui fallait, comme elle disait, se mettre sur une patte comme une poule.

Aoustin avait allumé sa petite pipe ; et, pendant que Marie lisait tout bas, sa douce et jolie figure brune au regard scintillant inclinée sur le vieux livre, lui, les yeux mi-

clos, en homme qui jouit de son bien-être, regardait Julie travailler : étreindre son casaquin, l'étendre devant le feu, déverser dans une jatte ses pots de lait caillé, puis, assise à la table, laver l'âche amère qu'elle était allée amasser dans les chemins. Tous ces mouvements le berçaient comme une chanson.

La salade passait du torchon dans la terrine, quand, tout doucement, leur conversation reprit. Julie lui demanda à qui il pensait.

Alors il raconta ce qui s'était passé à son arrivée de Nantes ; et enfin comme quoi, hier soir, abordant à Fédrun, il avait vu soudain de jolies petites fleurs qui poussaient devant ses pas ; comment ces fleurs l'avaient emmené jusqu'à sa niche à gabelou ; et que, dame, une fois là, se grisant du caprice, il y avait passé la nuit, comme un jeune homme...

— C'est cette affaire de la Brière qui te tourne la tête, mon pauvre Aoustin ! et qu'est-ce que t'a dit Nathalie?

— Nathalie? Je ne l'ai point revue.

— Ce n'est toujours pas possible !

— Oh ! fit Aoustin, elle se gardera bien d'un reproche !... Mais c'est sa petite revanche que j'attends, toute confite dans l'innocence...

Julie n'avait plus rien à apprendre de la vie du vieux ménage.

— Douces paroles brisent quelquefois les os, Aoustin, dit-elle, de cette voix tout unie qu'elle prenait quand elle lui glissait ses vérités, et il y a aussi bien des choses qui deviennent bonnes par la manière dont on en tire parti. Nathalie a eu bien du chagrin quand tu as chassé ton fils, et aujourd'hui que Théotiste est mise dans la peine, elle se dit : « Quel plaisir trouve-t-il à manger son enfant? »

— Je ne suis point carnassier, répliqua-t-il bourrument, je ne mange point ce que tu dis... seulement, je n'ai point de soumission à leur rendre ! Ce que j'ai dit, je le tiens, mes os sont trop vieux pour mollir...

— Ne te fâche point !

— Je ne me fâche point ; mais j'ai un grand blâme dans la tête. Tous ces jeunes n'ont plus qu'un cœur amolli, qui s'en va de tribord à bâbord, sans connaissance ni respect. Ça ne sent plus l'air de sa naissance... Eh bien ! voici ce que je dis : la Brière est plus que nous ; elle est la vache, nous sommes les veaux. Sans Brière, avec ses lois, pas de Briérons ;

sans Briérons, avec leur joug, pas de Brière. Car les deux se tiennent. Si l'un manque, tout est décousu ; et la destruction arrive, plus funeste que celle du poisson par la glace... La Brière, qui me connaît, sait que je ne suis pas encore perdu dans la brume, moi ; et elle me parle : « Amarre ton cœur à ton idée, maintiens ton opposition. » Alors, je les requiers tous : il n'y a pas choix, rebroussez, arrière !... C'est la Brière qui commande... et gare dessous !

On entendit remuer là-haut, comme si le bruit de ces paroles était allé réveiller quelqu'un à travers les lattes du plafond ; c'était le locataire. Un instant après, il entra.

Son nom, dans la maison, était M. Ulric ; mais le pays lui avait appliqué le sobriquet de M. Sans-Souci, qui s'accordait à merveille avec ses petits yeux vifs, ses taches de rousseur, les quelques poils de landèche ornant son menton, et le feu follet d'étourdie gaieté qui ne cessait de voltiger sur ses traits. On n'avait jamais su les raisons qui l'avaient conduit à quitter la petite ville voisine dont il était originaire, pour venir dans ce pays perdu. Fils d'un petit notaire passé de vie à trépas à la suite de mauvaises affaires, embourbé lui-même un instant de sa vie dans le difficile métier de clerc d'avoué, il se trouvait aujourd'hui faire tout à fait partie de la maisonnée de Julie. Du temps que Marie ambitionnait de concourir pour l'examen de l'école des institutrices, il l'avait aidée de son mieux, sans grands résultats, d'ailleurs, Marie ne pouvant jamais le regarder sans rire. A la maison, il fendait le bois, bêchait au verger, faisait des expériences sur la motte, il avait même imaginé un petit fourneau de Kœnigsbrun, où il la traitait de façon à lui faire perdre l'inconvénient de cette odeur de sur, qui la dépréciait, disait-il, aux yeux des bourgeois des villes. Cette découverte devait faire sa fortune et celle de Mlle Julie.

Il souhaita le bonjour à Aoustin, et, tout familièrement, s'en vint donner la main à éplucher les légumes pour la soupe du soir ; tandis qu'Aoustin déclarait :

— Je vois bien M. Ulric, mais où est donc Cendron?

— Cendron, tu peux bien demander où il est ! lança Julie avec humeur, au milieu du rire de tout le monde, il est là, dans la cheminée !

Marie se glissa sous la serpillière tendue devant le feu pour empêcher le vent, mais Cendron ne voulait pas se mon-

trer, jusqu'à ce qu'enfin, tiré de sa cache, il apparut ébouriffé, honteux.

— La Brière, c'est-il de la terre, Cendron? lui demanda Aoustin, qui était son parrain.

— Non, répondit Cendron.

— La Brière, c'est-il de l'eau?

— Non, fit encore le follet.

— Eh bien ! quoi c'est donc alors?

— Tu ferais mieux de faire parler sa conscience, intervint Julie. Regarde-le... Renipé comme il est là, que je n'ai plus rien à lui pouiller... Sais-tu où le père Moyon me l'a surpris ce tantôt? A la claie de Mazin, qui plongeait sous ses canards pour les tirer par le fond !

— Bon Dieu ! tu as fait cela, Cendron? Tu as fait cela, ce que raconte ta tante?

Cendron ne disait mot.

— Tu as tiré les canards par leurs pattes !

Cendron ne savait s'il devait pleurer.

— Viens ici, que je te bise !

Ce fut un beau vacarme ; Julie criait d'indignation, M. Ulric faisait chorus, tandis qu'en trilles de rossignol s'égrenait le rire de Marie.

— C'est espiègle... C'est espiègle..., faisait Aoustin, sans s'expliquer davantage, tandis que Marie, venue passer son bras au cou de l'enfant, lui disait avec affection : « Assieds-toi là, et ne bouge plus. »

Il ne bougea plus ; sa sœur était sa divinité. Pour elle, il passait ses écoles buissonnières à fouiller la ruine de la maison aux couleuvres, où devait se trouver dans les ronces, si l'on grattait bien, l'anneau du bonheur, le propre anneau de la dame de Blanche-Couronne.

— Ce n'est que pour lui que mon aiguille est toujours chaude... Avec cela pas un sou pour payer M. Mangetout, qui est encore venu ce matin ! Et la tante défilait le long rosaire de ses soucis.

Elle avait commis l'imprudence d'emprunter de l'argent à ce gros épicier qui pratiquait l'usure. De cet argent, elle n'en avait pas aujourd'hui le premier centime pour parer à l'échéance ; et l'homme menaçait de se payer sur les malheureuses têtes de moutons qu'elle possédait...

— Il est toujours là, comme un oiseau de proie, qui bat des ailes sur ma tête !

Mais peu à peu, elle se calma, redevint la bonne Julie, qui se laissait prendre sur le dos plus de laine que n'en avaient ses moutons. Marie versait un verre de vin à Aoustin, qui, pour réparer sa faute, montrait le doigt à Cendron. M. Ulric raconta des histoires pour faire rire son monde et le ciel était tout rouge derrière le moulin, quand Aoustin quitta ses amis.

Il poussa sa porte. Il y avait moins de bruit ici !... il faisait sombre là dedans... Là dedans, la nuit tombait de bonne heure. Il ne distingua même d'abord que le bonnet de l'Aoustine assise à sa cheminée ; et, s'avançant, il se reposait la question : « Faut-il leur faire sauter de la gorge?... » quand du fond de l'ombre s'éleva la voix de Nathalie, mais si faible, si larmoyante que, dans un tour de colère, il se demanda si ce n'était pas qu'elle aurait la hardiesse d'entamer le sujet.

— Aoustin, disait-elle, je t'ai espéré toute la journée...

Il attendit.

— Il y a une lettre d'arrivée depuis ce matin.

Il attendit encore.

— Une lettre de Nantes...

Une lettre de Nantes ne pouvait venir que de son fils. Enfin, elle ajouta :

— La mort nous a visités, Aoustin...

Et dans un profond soupir, elle parut s'abîmer, ne pouvoir aller plus loin ; en même temps qu'elle se penchait sur le feu pour allumer la rousine.

Aoustin resta impassible. A sa place dans son âtre, il regardait la bonne femme, fixement. Point besoin de plus d'éclaircissements pour comprendre ce qu'elle essayait là : une perfidie de sa façon, faire planer devant ses yeux le doute de cette mort... mais lui, avec autant d'esprit, lui laissait tout le loisir d'achever son souffle, soi-disant. Et il fallut bien qu'elle y vînt.

— Le fils est veuf depuis une semaine, Aoustin.

Il s'en était douté... Il ne fit pas de réflexion ; il se laissa lire à haute voix la lettre qui racontait la maladie et les derniers moments de la Bretonne.

Les deux femmes se cherchaient du regard, unies dans la crainte de la scène de violence qui les menaçait depuis la veille, n'ayant trouvé d'apaisement que dans la pensée de

cette lettre qui venait à point pour la leur éviter, espérant que leur soirée du moins serait tranquille, qu'il se tiendrait dans le silence par le respect qu'impose la mort.

Et effectivement, il se taisait. Il avait croisé ses bras. Il avait même l'air quasiment satisfait, il se rengorgeait.

— Où va l'aiguille, le fil suit, dit-il enfin la figure point bonne... J'ai maudit avec mes raisons, le Grand Berger m'a exaucé avec les siennes... Avis à ceux qui comprennent !

Et, de sa place, il chercha le visage de Théotiste, qui, dans le fond de la chambre, comprenant, ouvrait maintenant sur son père des yeux remplis d'effroi.

Et la soirée s'écoula, silencieuse et morne, comme toujours chez les Aoustin.

* * *

La semaine fut rude. Pour ses expéditions il s'était choisi une perche toute neuve, et son chaland était solidement renforcé ; un petit chaland de chasse, à quatre barres dans le fond, sans tirant d'eau ; avec cinq planches communes, un demi-cent de clous, de l'étoupe pour calfater, — car bouffeter ne vaut rien dans la marine, — il l'avait construit lui-même ; et c'était le meilleur de Fédrun.

Il partait dès l'aube ; et après quelque temps de vigie, çà et là, à surveiller l'horizon, traversait les étangs, se rendait par les curées vers ces noirs petits hameaux du sud, qui se noient dans leurs marres de ciel brumeux, au fond des prairies vaseuses. De bon cœur il allait ; le danger maintenant ne lui faisait plus que l'effet d'un conte d'aïeule ; et il se réjouissait de la grande force promise, quand les lettres allaient se lever à la rencontre des capitaux ; quand ces milliers de petits sacs d'or, qu'il se représentait en marche sur la Brière comme une armée, allaient faire leur plongeon dans la fondrière et se déhaler comme ils pourraient de ce bain de bourbe.

Cette vision le transportait, et il en riait tout seul en poussant son chaland.

Le Boisineau, le Pin, la Ganache, le Grand-Reignac, le Bois-Joubert, il visita tous ces villages. Quand il entrait dans la maison, il commençait par donner deux grands coups de talon sur le seuil ; puis il allait droit à la question, interrogeait le monde, se faisait montrer les papiers, ne lanternait pas et n'acceptait pas à boire.

Du reste, les pauvres riverains de ces chaumières lui livraient des deux mains tout ce qu'ils possédaient, leurs lettres de famille avec de vieux journaux, des prospectus et des livrets de marin. Il inspectait tout cela ; regardait sous les piles de linge, passait sa main dans le fond des tiroirs...

Il ne rentrait qu'à la nuit, harassé ; debout depuis le mâtin, et souvent à pousser dans la vase !...

Le samedi soir, les lettres n'étaient pas encore trouvées ; mais il n'avait vu là que la centième partie du Marais. M. Moyon, ce samedi soir, lui remit un nouveau papier ; c'était les noms présumés des notables qui avaient reçu le dépôt autrefois. Il prit la liste ; mais, dit-il, il avait bien gagné, avant de repartir, le repos de ce nouveau dimanche et le plaisir d'une chemise fraîche...

* * *

Or, ce fut le lendemain matin, avant la grand'messe, que demandant à l'Aoustine de lui tirer cet objet de sa satisfaction, il connut l'air et la couleur de la petite vengeance dont il avait fait le pronostic. Nathalie en faisant montre de son visage le plus marri, lui répondit qu'elle n'était pas en mesure de le contenter ; on n'avait pas eu de chance avec le linge ; elle avait voulu faire une grande lessive ; sa lessiveuse était percée, elle avait emprunté celle de la Chédotale ; le bois était vert ; il avait plu, rien ne voulait sécher, les chemises pas plus que le reste.

— C'est bon, répondit-il simplement, tout étonné de se rencontrer si calme dans un moment pareil.

Il ne se dépêcha point, pouilla ses vieux effets ; puis, ayant disparu de la maison, revint au bout d'une demi-heure, en tenant sous son bras un trousseau de six belles chemises neuves, qu'il déposa sur le coin de la table.

L'Aoustine se tint coite, atteinte au plus sensible, dans son âpreté de ménagère ; et Aoustin se réjouit beaucoup, voyant que l'inspiration l'avait guidé juste sur la meilleure manière de lui faire partager la dépense de son petit procédé.

Il s'habilla, grâce à son emplette, plus bellement que jamais ; puis ressortit, car c'était aujourd'hui réunion des syndics.

Nathalie ne se contenait plus ; elle bousculait les pincettes, chassait du pied le chaudron, en se gardant bien, tournant autour de ce linge, de lui accorder un seul regard, même de détestation. De sorte qu'en rentrant pour la soupe de midi, Aoustin retrouva les chemises sur la table, à la place même où il les avait laissées.

Mais le plus fort, ce fut le soir, lorsqu'il revint de chez Julie, où il avait amusé tout le monde de son histoire racontée plus de dix fois : sur la table, bien propre, bien nettoyée, les chemises étaient toujours là, intactes dans leur position. « Mes aïeux ! » mais il ne fit semblant de rien.

C'était justement l'heure où toute la place est requise pour les préparatifs du souper. La femme allait, venait, déposait, ne faisait toujours point cas de la marchandise. Et lui, avait un œil sur tout cela, il la vit même qui, plutôt que de toucher au paquet sur la table encombrée, eut l'effronterie de mettre par terre une terrine qu'elle apportait...

Il ne fit qu'un bond.

— Attrape-moi ça !... Attrape-moi ça ! vociféra-t-il en montrant les chemises, et dans l'armoire... tout de suite... devant moi !

L'Aoustine fit une frayeur ; mais aussitôt elle s'essuya les mains, et sans tergiverser, enleva l'achat.

— Bien sûr que je vais les emporter... bien sûr... mais il faut me laisser le temps aussi !

Et elle alla les poser sur la maie.

Il n'était point en humeur de se contenter de cette demi-soumission ; ni disposé à lui laisser, grâce à cette manigance, la moitié du gain de la partie.

— Est-ce que ce serait que tu veux me faire nargue !... c'est dans l'armoire que je te dis de venir les mettre...

— Je ne te fais point nargue !... tu vois pourtant que je suis occupée... je les mettrai aussi bien ce soir...

— Dis donc ! fit-il en s'avançant, veux-tu me prendre ça tout de suite !... tout de suite !

Et il s'alla poster dans la pièce du fond, devant l'armoire au linge, où il l'attendit en battant le sol sous sa semelle.

Elle arriva avec les chemises, à petits pas, comme une ombre.

— Aoustin !... Ne va pas te courroucer, je t'en prie !... la clé de l'armoire... Aoustin !... je ne sais point où elle est !

Elle était toute oppressée, et avec cela laissait voir le tremblement qu'il ne pouvait souffrir.

Théotiste s'était rapprochée ; elle aussi avait une figure que l'anxiété décomposait.

— Toi, la fille, va me chercher Pibard... cria-t-il..., au galop ! et qu'il vienne avec son trousseau de clefs...

A ces mots, l'Aoustine fut prise d'un malaise, d'une espèce de pâmoison. Elle ne respirait plus, ses jambes ne la portaient plus ; et elle dut s'asseoir sur la marche de l'escalier.

— Puisque je t'avais dit, geignait-elle, défaillante, puisque je t'avais dit... que je les rangerais ce soir !

— Ah ! tu ne veux point céder ! grommelait-il, en la contemplant, les poings sur ses hanches, à trois pas... Faut-il qu'elle soit mauvaise !

Chose extraordinaire, les tintements des crochets de Pibard la ranimèrent sur-le-champ. Elle se leva d'une pièce, et, dès que l'homme eut ouvert, en un tournemain elle se dépêcha de le repousser, pour se débarrasser des chemises et refermer elle-même l'armoire.

Cependant Aoustin, lui, avait déjà passé son bras entre les battants, et il regardait, là-haut où un grand vide remplaçait les piles de linge qui se trouvaient autrefois sur les étagères.

— Tiens, dit-il, où sont donc les draps?

— Les draps? fit-elle, devenue blême, les draps?... ils sont à la lessive.

— A la lessive !... vingt paires de draps ! des draps qui n'ont jamais servi !... Je voudrais bien voir cette lessive-là... cette chaudronnée-là... ça doit être curieux !... Où sont les draps?

— A la lessive, répondit-elle derechef.

— Allons voir !

Mais elle joignit les mains et tomba en oraison. Tout juste les manières qui mettaient Aoustin hors de lui.

— Ah ! tu veux me voir faire la tempête !

Et, crochant dans son caraco, il la poussa rudement dans l'autre chambre, pour l'emmener là où se faisait la buée. Elle réussit pourtant à se tirer de coin, entre le dressoir et la pendule.

— Où sont les draps?

Elle ne répondait plus, tremblante et toute folle du bruit des coups de poing qui faisaient sauter la vaisselle et sonner les tiroirs.

Quand une voix, dans le cadre de la porte, appela :

— Aoustin, si ce sont tes draps que tu cherches, viens donc un peu.

C'était la Capable, une voisine, femme mal réputée, jalouse de Théotiste et qui ne faisait avec elle que de se harpigner.

— Tu veux savoir où sont tes draps, lui dit-elle, dans le chemin, c'est moi qui les ai...

— Bougre de folle !

— Non, non, pas de bougre de folle !... Il y a un an, ton gars, qui s'est marié à Nantes, est venu en cachette de toi mendier six cents francs à sa mère. Elle n'a pas osé s'adresser à M. Mangetout, et elle est venue me les demander, en faisant un tas de serments qu'elle me les rendrait dans les six mois, avec vingt francs pour les intérêts. Je les lui ai donnés. Ah ! bien oui ! sept, huit, neuf mois se sont passés ; point d'argent. J'avais besoin de mes sous ; je le dis à l'Aoustine, et j'ajoute : Si dans huit jours je ne les ai pas reçus, je raconte tout à Aoustin. Et c'est comme ça qu'elle m'a apporté ses draps... Ils sont à moi... Si tu veux les voir?

— Ce n'est point utile ! répondit Aoustin. Ma fille, ce que tu viens de faire là est une mauvaise action !... mais je te remercie tout de même !

Il rentra chez lui, il alla droit à la coupable ; de ses prunelles irradiait comme deux pointes d'aiguilles rougies au feu :

— Ah ! te voilà plus jaune qu'une écuelle d'Osca ! Eh bien, je vais te faire voir, moi, que je n'ai pas perdu le sang de ma crête !... au pillage !... tu as mis ma maison au pillage ! et tout cela, pour fournir d'argent un homme qui a blasphémé mon respect !... Écoute ta sentence : tu vas me vendre illico ta baraque de Pendille, et tu rachèteras les draps. Je te donne trois mois ; dans trois mois je rouvrirai l'armoire... Ce n'est point pour l'argent, c'est parce que j'ai été trompé. Que la justice soit faite, que la balance soit égale, que les plateaux se répondent : les draps dans l'un, la maison dans l'autre !

Et, ayant dit, avec violence il se servit une écuellée de soupe.

— Oh ! gémissait l'Aoustine, dans son coin, vendre ma maison !... que les vieux ont eu tant de mal à construire !

Et sa tête battait :

— Non, disait-elle ainsi, non !

— Nous verrons bien !

— Elle est à moi ; tu n'as pas le droit de me forcer à la vendre !

— Nous verrons tout cela !

Il lui jetait sa dérision par-dessus l'épaule, debout, en avalant.

Son repas ne traîna pas : et ce fut pour disparaître dès qu'il eut vidé sa potée.

* * *

L'intérieur des Aoustin n'en était pas à une bourrasque près ; mais le fait revêtait cette fois une gravité exceptionnelle. Un silence mortel suivit le départ du vieux ; la chambre était comme touchée, frappée ; une mystérieuse meurtrissure y répondait à la meurtrissure des âmes.

L'Aoustine se coucha avec l'angoisse. Quelle nuit d'insomnie où revécurent ses pires souvenirs ! Et quand elle rouvrit l'œil au matin, après un court repos, ce fut pour trembler au cauchemar de ce que cette nouvelle aube lui apporterait.

A côté d'elle la place était froide. Elle se leva, mit le café sur le feu, commença son ménage, sans cesser de soupirer à toutes ces épines qui croissaient sur sa voie.

Théotiste descendit ; ses manières muettes non plus n'encourageaient guère le jour à chasser le mauvais air de la veille. Sans parler, comme à son habitude en corselet et les bras nus, elle se mit à se peigner sur le pas de la porte, qu'elle barrait ainsi de l'onde mouvante de ses longs cheveux ramenés en avant sur son visage ; quand l'Aoustine, en se retournant, faillit jeter un cri : Aoustin venait d'entrer. C'était la première fois qu'il se remontrait. Il avait écarté sa fille ; il s'avançait ; sa figure portait l'écrit de ses dures pensées de la nuit ; il tenait dans les doigts une feuille de papier, qu'il déposa sur la table en appliquant dessus sa large main :

— Ça, c'est une feuille de papier timbré... tu vas me mettre ici ta signature, dit-il de sa manière la plus rude, et en désignant avec son index le bas de la page.

Nathalie resta là comme une innocente.

La page était blanche, toute blanche...

— Ma signature? dit-elle, et ses yeux agrandis, et le mouvement de ses lèvres, posaient craintivement le pourquoi d'un vouloir aussi extraordinaire.

— Le notaire écrira ce qu'il faut !

— Je ne comprends point... Aoustin... je ne comprends point !

— Tu ne comprends point?... Ce papier me donnera le droit de vendre ta maison... signe ici.

Il eût aussi bien fait de lui tendre un fer rouge, elle n'aurait pas autrement retiré sa main. Au lieu de répondre, elle s'empara d'une jupe qui traînait sur une chaise, et se mit à l'épousseter, à la battre.

Aoustin, d'un coup violent, lui arracha cette jupe ; puis alla quérir l'encrier :

— Signe ici !

Mais elle ne signait pas. Elle ne voulait même point prendre le porte-plume qu'il lui présentait, en la bousculant.

Théotiste, les joues brûlantes, ayant poussé la porte à cause des voisins, avec son balai, par contenance, chassait la besogne.

Maintenant la pièce était plus sombre... on y voyait moins...

— Tu ne veux pas signer !... tu ne veux pas signer ! répétait-il en s'avançant toujours, plus menaçant..., j'attends ta réponse !

— Laisse-moi réfléchir ! implorait-elle, laisse-moi le temps d'y penser !

— Tu ne veux pas signer !

Au passage, il avait saisi ce qui se trouvait sous sa main, un grand bol à fleurs contenant presque un litre ; et il le brandissait, marchant sur elle, dans une montée de fureur qui blanchissait ses narines et lui faisait crisser ses dents mâchelières.

L'Aoustine se garait la tête, à reculons cherchait un refuge, toute petite sous ce regard où commençait à briller la tentation des grandes forces sauvages qu'elle connaissait :

— Eh bien, soit !... soit ! dit-ele.

Sa poitrine se souleva, se gonfla d'un immense soupir ; puis à mi-voix, mais distinctement, elle prononça ces paroles d'une audace incroyable :

— Donne ton consentement... donne ton consentement au mariage de Théotiste... et je signerai !

Il se fit un silence. On vit un grand geste faucher l'air.

— Jésus ! clama Nathalie, je suis à toi !

Au milieu d'un grand bruit : c'était le bol ; il avait volé en éclats.

Aoustin, les mains crispées, regarda une seconde ces débris qui jonchaient le sol, regarda la femme écrasée contre le mur, haussa les épaules, alla cracher dans le foyer, et gagna la porte.

* * *

La colère le brûlait. Grondant comme un dogue, faisant voltiger sa grande main, il se rendit dans son courtil. Dans ces moments-là, il lui fallait à tout prix occuper ses bras. Partir pour ses enquêtes, il n'aurait pu ; sa tête aujourd'hui lui refusait ce service-là, et sa fureur n'en était que plus grande. Il avait besogne à ses roseaux, ils avaient besoin d'être essorés ; à grands coups de fourche il les attaqua, tout en jurant, tout en sacrant. La fournaise de sa colère eût consumé une maison. Le grand air des cieux ne l'apaisait pas. De toutes parts, dans son esprit, s'allumaient des foyers qui ne voulaient pas s'éteindre ; et à chaque instant il était sur le point de recharger du côté de sa porte, du côté du géranium de Théotiste, qui, tout rouge là-haut, flambait dans le soleil.

Devant ses hangars, il travailla, près du puits bas, sur un sol de bran de mottes mêlé de débris de pots, de paniers et de copeaux frais sous une chèvre à scier le bois.

Il empoignait des brassées énormes et sur chaque gerbe, liant l'osier, il pesait de son double poids, d'une épaule rageuse tirait la hart, comme pour étrangler le corps qu'il tenait sous son genou.

Oui, c'est ainsi qu'il aurait voulu les avoir toutes les deux !... et tirer, tirer !

La gerbe ployait, crissait, craquait, et il tirait ; il se saoulait de ce meurtre imaginaire. « Donne ton consentement, et je signerai ! » il lui fallait entendre cette sommation, lui, un dégagé de la vie, un homme à la paille de fer qui en tout et pour tout avait toujours prononcé ! « Donne ton consentement !... donne ton consentement ! » Cet os ne voulait passer sa gorge, et il le rongeait, le broyait, en extrayait toute la moelle amère. Les roseaux gémissaient sous ses pesées véhémentes, s'engouffraient en son étreinte

comme gerbes en batteuse. Et une partie de la matinée il travailla de la sorte, suffoquant de colère et d'activité.

Le ciel était d'un bleu de beau jour, tout parfilé d'or scintillant, et cette lumière dorait la vieille paille des cabanes, s'épandait en lacs rayonnants sur l'herbe verte. De folles grappes de moineaux s'en donnaient à cœur de piaille ; et dans la chalandière, sous les bouquets de l'orme, des Brié rons passaient, sans bruit, poussant leur pirogue, retour des lieux des tourbages.

Aoustin n'était plus là : il foulait dans sa remise ; il enlevait des fûts, des caisses, débarrassait le fond, dégageait la charrette à bras, s'attelait et démarrait, comme s'il emportait à sa remorque la couverte de raux et les poteaux de mortas du hangar.

La charrette, sortie du courtil, cahota dans la ruelle, puis vint stationner sur sa chambrière, devant la porte de la maison.

Nathalie, à ce moment, penchée dans l'âtre, montrait ses gros bas de laine sous la rotonde de son jupon.

Il s'empara de l'escabeau, de dessus l'armoire jeta à bas une paire de souliers, descendit son ancien coffre de marin ; après les souliers et le coffre, alla un peu partout, et ce furent à même le sol, des sabots, un chapeau, une hotte, une poêle, le fusil à un coup, le fusil à deux coups et jusqu'à des livres, tout un mobilier.

— Maintenant, donne-moi mes chemises neuves ! dit-il à sa femme, qui le regardait avec stupéfaction accumuler toutes ces choses.

— Tes chemises neuves?... pourquoi donc faire, tes chemises neuves? demanda-t-elle timidement.

Mais il fallut bien se rendre à l'armoire.

Elle dut livrer de même les foulards et les tricots. Tout ce linge, à mesure, était plié dans le coffre. Le coffre fut transporté sur la charrette ; puis les boettereaux, le fusil et le reste. La charrette avait son faix.

Théotiste, arrivée, ouvrait de grands yeux sur cet extraordinaire voiturage d'ustensiles. Le vieux accrocha encore un seau.

— Voilà ! dit-il en rentrant à l'intérieur. Il n'y a pas besoin de faire venir un notaire, ni d'aller réveiller messieurs les avocats... Je laisse ici trois cent soixante francs : c'est l'argent par moitié de la vente des mottes. Vous recevrez

mensuellement la demie de ma paye. Je vous laisse la vache.

Et il ajouta :

— Il me reste des choses à prendre. Je reviendrai.

Sur le pas de la porte, il se retourna ; et sur cette marche, en haut, dans le contre-jour, on ne l'avait jamais vu si grand.

— J'oubliais mon meilleur : tu m'as déclaré ce matin : « Donne ton consentement, et je signerai. » Nous verrons bien ! Mais, pour le mariage que vous avez mijoté, voici ce que j'ai à dire : Jamais, tant que je vivrai, ce jars à une patte ne viendra faire ses pirauds dans le nid des Aoustin !... qu'elle cherche sa vie ailleurs !

Ce fut tout. Il ne dit ni ses raisons, ni adieu, ni bonsoir.

Les deux femmes étaient sans mouvement. Elles le virent se couler entre les brancards et porter le corps en avant. L'Aoustine avait perdu la parole, elle faisait entendre une espèce de gloussement, et sa respiration communiquait à son ventre de violents soubresauts.

Les voisins observaient ; mais c'était sans se montrer, du fond de leurs cases. Seule la Capable, du haut de sa marche, dardait sur tout cela ses yeux de basilic. Aoustin passa devant elle, sans même tourner la tête. Il dévalait de la ruelle, attelé à son véhicule, au milieu d'un désert qui s'était fait partout subitement. Seul le chat le suivait, en sautant de seuil en seuil.

C'était sur le chemin de ceinture, sous les ormes, un brimbalement de ferrailles qui s'entendait de partout. Il fallait au fugitif défiler devant tous les chaumes ; mais il ne s'occupait ni de la droite, ni de la gauche ; de la route il ne voyait que les pierres et les cailloux ; il se dépêchait ; son chapeau avait des ailes...

*
* *

Aoustin, dans le cours de sa vie conjugale si mal assortie, s'était plus d'une fois tracassé l'entendement sur la question de savoir s'il n'aurait pas un jour le moyen de casser sa longe, et de venir s'appartenir dans son petit logis. Car, sans parler de son humeur d'époux, de ses griefs et de ses luttes, il aimait à ruminer tout seul ; il était né vieux garçon ; son sang était comme ça ; il n'avait été écrit que pour cette vie-là. Mais, de la coupe aux lèvres, de ce désir

dont il voyait les formes tentatrices s'ébaucher dans la fumée de sa pipe, à la mise en action qui lui ferait repasser la porte où le sacrement l'avait enfermé, il y avait encore un matin d'intervalle qui ne lui paraissait pas tout à fait aussi facile à franchir. L'offense du divorce n'était pas dans ses intentions ; il ne voulait point forcer le Grand Berger à regratter son registre. Pas davantage il n'était question, quand sa femme mourrait devant lui, de ne pas marcher le premier derrière son cercueil. Cependant il lui semblait, si la chose était résolue, qu'il s'exposerait ce jour-là à ce que le ciel, pour le moins, lui tombât sur la tête.

Or, la chose était accomplie, à l'instant elle venait de s'accomplir, et dans le ciel couleur de son plus beau bleu, les grands nuages tranquillement poursuivaient leur chemin !

Quelques femmes seulement, au vu de cette carriole qui roulait si fort en colère, s'étaient un peu avancées vers le chef de l'île, et de loin la regardaient, arrêtée maintenant devant la mazière solitaire, au milieu des hautes herbes.

Aoustin, de ces curieuses ne se donnait nul souci : il entrait, sortait, et finit même par marcher sur son chat.

— Ah ! te voilà, vagabond ! toi aussi tu n'as pas voulu faire la bêtise jusqu'au bout !

Il attrapait le ramassis de ses vieilleries, par brassées qu'il transportait sous un appentis, derrière, dans une courette. Sa colère le tenait toujours ferme ; il avait grand chaud ; il but au seau du puits deux grands verres d'eau. La tête lui tournait un peu, par l'étonnement dû à la promptitude de ce transport dans la liberté. Mais ce n'était que l'affaire d'un moment. Et léger de tout repentir : « Je ne les mets point à l'aumône », se disait-il.

La chambre fut vidée, hormis de sa vieille sente de poisson et de patate, dégagée jusqu'à ses murs de salpêtre, bons pour une couchée de chaux.

La place n'était pas bien grandiose ; mais plus la tanière est petite, plus l'animal y a chaud, plus il s'y fait le beau poil. Peu importe du reste la grandeur, une maison qui n'a pas de voisins vaut tout de suite mille francs de plus...

D'autrefois, restait le vieux lit, guère haut sur couette avec ses deux paillasses mangées aux papillons, la table, une chaise et les débris de l'armoire.

Le déménagement put entrer : un bol brilla sur la table,

une cuiller, un couteau. Il mit toute chose en place ; enfonça des pointes, recala des pieds, nettoya le plus gros, en eut pour sa journée. Comme il faisait grand noir là dedans, il arracha la barbe de lierre de la fenêtre, et, pour finir, nettoya l'entrée de ses orties folles.

C'était un de ces beaux soirs où la dentelle des cimes se découpe finement dans le ciel rose. Derrière les confins de la Brière, le soleil plongeait dans l'Océan son disque d'or aux grands rayons ; et sa lumière apaisée s'en venait mourir ici, dans les trous de vase de la rive, et jusqu'en la vitre de la masure.

Aoustin, un instant, se tint là, dans le brun de son chemin à humer la bonne caresse de ce silence ; puis il mit sa clé dans sa poche, et, quelques minutes plus tard, faisait son apparition chez Julie, a qui il cria dès la porte :

— Bonjour !... j'ai tout chaviré sens dessus dessous !

Mais Julie demeura bouche bée, sans saisir le propos :

— Tu ne comprends pas ! eh bien... Rien n'est à recommencer, la paille et le grain sont au feu !

Il avait une drôle d'allure, comme un acharné qui vient de faire un mauvais coup.

— Allons ! — il attira un siège, prit ses commodités — je vais t'expliquer : tel que tu me vois, je suis revenu sur la dure où j'ai été conçu...

Et cette fois, de bout en bout, il rapporta les faits.

M. Ulric ni les enfants n'étaient présents.

Julie écoutait. Elle n'approuvait pas. La fin de l'histoire la laissa même visiblement troublée.

— Il a fait ça ! il a fait ça ! murmurait-elle, en sondant d'un front soucieux toute la profondeur du scandale.

— Voyons !... tu n'es pourtant pas un mauvais de ce monde !

— Oh ! dit Aoustin, je suis même peut-être un des meilleurs !

Il y avait, dans l'air de la tante, encore plus de pitié que de reproches.

— Alors... tu vas vivre comme ça, tout seul... faut-il, tout de même !... Ah ! vois-tu, Aoustin, tu es trop affilé dans ton orgueil, c'est cela qui te perd, l'orgueil !

— Tiens, pardi ! fit Aoustin en riant... mais ce n'est pas ce sermon-là que je suis venu te demander...

— Et qu'est-ce que les gens ne vont pas encore inventer

contre toi, continua-t-elle, sur quelle claie ne va-t-on pas te traîner !

— Eh bien... c'est justement... je venais te demander si tu ne voudrais pas me blanchir un peu?

Mais Julie n'était plus aux questions.

— Et pourvu, mon Dieu, que tu n'aies pas à faire ton peccavi, que ton péché ne te trouve pas !

— Je ne te demande point ça ! Je te demande si tu veux me blanchir, allons !

— Bien sûr ! Quand est-ce donc que j'ai dit le mal que je pense de toi?

— Je ne te demande point ça ! Je te demande si tu veux me blanchir,... blanchir mon linge, bougre de folle !

Et il se mit à rire.

Mais elle ne l'imita pas, attristée.

— Je te le blanchirai... Tu n'auras qu'à me l'apporter.

Les enfants rentrèrent. On servit la soupe. Aoustin mangea avec eux. Il plaisantait, il parlait de sa seigneurie, il disait qu'il était maintenant son seigneur. Julie lui prêta une couverture pour la nuit. Puis il les quitta, s'en fut par son nouveau chemin, sous les étoiles qui resplendissaient.

* * *

C'était un matin de léger brouillard duvetant les contours des prairies, de fine brise retroussant la feuille d'argent des saules, de petits foyers de soleil couvant dans le sein profond des tourbières ; et le chaland filait.

L'île s'éloignait derrière, avec ses mêlées d'arbres, la pierraille de ses levées et ses bouillées de saules : il glissait au large. Il s'avançait dans la coulée, entre les deux fines et longues rides qu'y traçait son nez pointu. Parfois, dans un froissement de feuillages, il ralentissait, ou bien faisait plonger quelque gros jonc solitaire, qui derrière lui se relevait lentement.

A longs coups vigoureux, Aoustin repoussait les fonds tendres. Sa perche volait dans ses mains. C'était le lendemain de son déménagement, la première fois qu'il partait du chef de l'île ; et il en tirait bon présage pour les lettres. Il était tout en joie ; son cœur ressemblait à une piarde en plein soleil, et où le plus beau des canards aurait fait sa toilette.

Il suivait aujourd'hui une autre direction. Il s'en allait par les grandes curées dormantes, immobiles dans leurs herbes, le long des basses prairies, toujours éventrées, toujours plus affaissées sous leurs noires blessures. De grandes ombelles encadraient son chemin. Parfois, sur ces bords, un grand corps calciné érigeait vers le ciel des restes de bras informes ; c'était un mortas, précieusement retiré de la tourbière, bois fossile, dont le cœur est plus noir et plus dur que l'ébène. Et partout ondulaient les grands roseaux, abris des oiseaux sauvages. Cette jungle de loin en loin s'entr'ouvre, laisse briller de pâles étangs ; puis des îlots ressurgissent, puis les roseaux se reforment, puis d'autres eaux reparaissent ; et la Brière ainsi semble n'avoir pas de fin, jusqu'aux derniers brouillards, sous l'immense coupole de l'atmosphère.

Il avait pris par les rives de l'Ouest, rapport au coup d'œil qu'il avait à donner par là, doublait la pointe de Bréca, passait devant le repaire druidique de la vieille Estelle, celle-là même qui était venue sur son cheval faire scandale devant l'église. Elle était justement là, dehors, en train de gratter on ne savait quoi sous un grillage.

— Tes grandes pierres ne sont donc pas encore pourries, Estelle? lui jeta-t-il en passant, un de ces jours aussi je viendrai fouiller dans ton château !

Cette malheureuse qui vivait là du poisson qu'elle pêchait à la curée, comme une loutre, n'était ni plus ni moins qu'une Audran, de la bonne famille des Audran, et jadis une digne veuve de la commune de Saint-André. Un malheur l'avait renversée. Sa fille, Angéline, une belle tige de jeunesse aux yeux noirs, comme il y en a plus d'une en Brière, s'était empoisonnée, à Paris, par le désespoir de voir se marier celui qui l'avait séduite et emmenée là-bas. Alors, Estelle Audran, par l'affliction de ne plus recevoir les tendres lettres qui la consolaient de sa honte, tomba comme une égarée, erra hors de chez elle, par les chemins, dans le marais ; on la ramassait un peu partout ; jusqu'au jour où elle s'en vint se tapir comme une pécheresse dans ce dolmen de Kervily, dont elle avait fait avec des débris un réduit à peu près clos. Les vêtements d'Angéline lui avaient été renvoyés, une grande caisse pleine, qu'elle gardait et cachait jalousement. Parfois, dans ses crises de déraison, se prenant pour sa fille, elle vêtait un de ces jupons brodés,

ou se passait de fins bas à jours. Elle était la risée des jeunes gens, qui la maltraitaient. Les saulniers aussi, quand ils se rendent dans la haute Bretagne, après avoir attaché leurs mules dans les environs, s'en venaient faire le sabbat chez elle. Elle s'en vengeait en les mordant au visage.

Elle avait de la haine pour le garde, et en monnaie de grimaces lui rendit son compliment.

— Allons, la vieille, ne fais pas tes singeries, tu vas perdre tes roses !

Et il passa gaiement. Jamais il ne s'était senti si neuf dans ses membres, si clair dans son œil : le Grand Berger avait exaucé sa malédiction ; la liberté lui était remise sur son pain ; il avait désormais sa porte à lui, son âtre à lui... Et revoyant en pensée son feu qui l'attendait, songeant à sa maison nouvelle autant qu'aux lettres qu'il allait chercher, à pleins poumons il respirait cette rude brise nourrie de l'aigreur des verdures et à chaque plongée reprenait hauteur avec la souplesse du grand jonc derrière son bateau...

Il avait ici à surveiller un peu, et il entra dans les roseaux. C'était une année de grandes tiges, à près de deux fois sa hauteur ; il aimait à se glisser là dedans. Ils sont là partout, ces chalumeaux ; on n'en voit plus la fin ; ils suivent les coulines, bordent les piardes, forment des fourrés sillonnés d'étroites passes où souvent tu fais filer le martin-pêcheur. Verts ou dorés, selon la saison, ils semblent avoir pris racine dans le monde renversé des nuages. Il y en a beaucoup de penchés, qui semblent dormir. Inanimés, ils flottent comme des ombres entre le ciel et l'eau ; mais, à la première brise, c'est comme une voix, un murmure, qui passe, s'éloigne et meurt. Là se pressent les lotus blancs, les paquets de verdure des nénuphars où, d'un jet d'argent vif, saute et se glisse le poisson. Ce n'est qu'une fleur, le bateau nage dans un bouquet ; il ouvre cette matière grasse, en y laissant son sillage d'encre... Et lui, l'homme, erre en silence sur cette eau froide. Sa tête est remplie de rêves obscurs, indémêlables reflets de la boue maternelle, fleurs de son sang, submergées dans son âme comme les nénuphars retenus dans les profondeurs, où respirent leurs larges feuilles frangées de pourpre. Le fil de sa pensée mène son léger bateau. La planche se meut et vire à toutes les phases de ce songe ; ils ne font qu'un depuis des temps infinis

allant vers le nord, vers le sud, éternels pèlerins de ces solitudes...

Aoustin se trouvait là entre le copis du Grand-Pas et la butte du Tropique. A cet endroit, la capitale de son royaume, d'où nul mouvement ne lui échappait, il se tenait pendant des heures, comme l'araignée au cœur de sa toile.

Mais ce matin, sur la mince ligne des prairies, il ne voyait rien de suspect : une voile traversait le copis Olive, transportant de la litière sous Fédrun ; et quant à ce piquet sur la rive du pas de l'Acheronne, ce n'était qu'une faux plantée là par un de ses voisins du quartier de l'étage.

Alors il prit sa foëne et se mit à son compte, un moment. Les dents de son outil n'étaient pas plus au règlement qu'il ne fallait, mais il n'en avait cure. Et çà et là, quêtant la bonne eau, il se mit à donner à pleine force des coups de son redoutable trident ; il cherchait à piquer l'anguille. Mais il n'y en avait pas plus que d'oies rouges ! Par ces temps de calme, elle se love dans ses garennes de fonds de vase ; et il ne ramenait que des lianes.

Il passait d'une eau propre où ricochait le saut des ablettes, en d'affreux mafraces où le bateau avait grand'peine à se tirer des herbes. Des bergeronnettes dansaient leur petit bal ; des sauterelles, partant d'un bond, ouvraient des ailes de papillons bleus ; un noir tronc de mortas sortait de l'eau son mufle noir, comme un hippopotame. Cet endroit, dans les rouches, les chandelles-de-loup, les iris, c'était la vraie forêt aquatique, et Aoustin y était comme le brochet, maître de l'étang. Dans un de ces défilés, il vit des petites bulles qui se dégageaient d'une chevelure d'herbes de morons, signe qu'une carpe se tenait là-dessous. Il jeta sa cage, en se gardant bien de la retirer, comme font tant d'autres, qui en se hâtant ont pris tout de suite une pissée d'eau. La carpe qui a un peu vécu sait qu'elle n'échappera qu'en faisant la morte. Dès que l'engin tombe, elle se tasse et ne bouge. Mais Aoustin s'était fait un moyen de se rendre maître de la rusée : il introduisait entre les mailles un pied de roseau et touillait jusqu'à ce qu'elle eût fait son mouvement. Il s'y prit de la sorte et retira de sa cage ruisselante une belle pièce dorée, barbue, de plus de six livres, qu'il enferma satisfait dans son boettereau, sous une poignée de verdure.

Et il s'en alla. Il lui fallait gagner les villages ; il reprit le

chemin des curées. Dans la joie de son cœur reverdi, il ne se rassasiait pas de se ressentir au milieu de sa Brière, et son regard ne faisait qu'un tour de par le grand cercle où il allait, se berçant de la musique à deux trous de roseau que lui jouait continuellement l'eau ramenée par sa perche.

Il longea la Butte aux Pierres, le centre du marais, toujours voilée dans la suée blanche de ses vapeurs, l'endroit où les alouettes de mer cachent leurs œufs, où des moutons ont été emportés par les aigles, où Lucas la Palette se bâtit une masure pour faire pièce aux malins esprits. C'était là qu'au printemps sont amenées les génisses, afin qu'ayant tondu le vert sans vertu des hauteurs, elles se rabattent sur les bords, parmi l'herbe creuse des tonnelles et les jeunes roseaux si tendres en avril. Il traversa de grands coupis d'eau frissonnante où, chemin faisant, il repêchait plus d'un souvenir au filet de sa mémoire...

C'était là bien souvent, dans ces parages, qu'il était venu avec son défunt père, duquel il tenait qu'à la place de cette grande inondation, se poursuivait autrefois toute une série de buttes, tous rudes morceaux où le rocau se prenait à pleines tranches, et qui s'en étaient allés jusqu'aux dernières racines. En ce temps-là, les Briérons tourbaient sans répit, en masses, à charretées, ne laissaient aux poussières le temps de se déposer, accumulaient les récoltes plus haut que leurs maisons et les laissaient vieillir comme on fait pour le vin. A ce métier, elle baissait, se décharnait, la misérable ! Cette lèpre la venait ronger jusque dans ses chéraux, jusque dans ses chemins de servitude ; et le vieux disait alors : « Tu vois bien, mon fils, c'est la dernière tétine de la vache qui disparaît !... »

Il ne s'était pas trompé ! Aoustin lui-même avait eu le temps de voir disparaître la butte aux Taurins, la butte à l'Angélus. Partout elle se creusait ; et même, parfois à un an d'intervalle, il lui arrivait, avec sa perche, de ne plus reconnaître les fonds.

A ce souvenir, s'en rattachait un autre : celui du roulement de tambour, lequel un dimanche matin de l'année 18.. s'était fait entendre sur la place de chacune des dix-sept communes. C'était le gouvernement qui battait le rappel. Il avait pris des mesures. Dans le but de protéger les habitants contre leur propre imprévoyance, il réglementait la coupe de la motte. Sous la menace de diverses pénalités, il

l'interdisait en dehors d'une durée de quinze jours, à fixer selon les convenances de l'année. Encore établissait-il un impôt par mètre cube de tourbe extraite !

Cette ingérence, qui venait insulter aux plus antiques coutumes, avait soulevé chez ses compatriotes un transport de rage. Ils ne tinrent pas compte de la loi et continuèrent à tourber. Un garde fut alors envoyé, avec charge à lui de veiller à l'exécution des articles. Il ne lui fut pas cherché chicane : on le tua. Et certes, de pieuses mains ne le clouèrent pas dans une belle châsse vernie, il fut jeté aux vermines de la vase. Le gouvernement dépêcha un second garde, que la Brière happa de la même façon. Un troisième eut le même sort. Le quatrième, ç'avait été lui, Aoustin.

Consulté, sur son bon vouloir, par le département des Eaux et Forêts, il avait tout de suite répondu que s'il s'agissait de prendre cette direction, il n'arriverait jamais à chausser ses souliers. Mais ses compagnons s'étaient efforcés de vaincre ses répugnances : si l'on continuait, disaient-ils, les rapports avec ces oiseaux-là, le sang recommencerait à couler, cela ne finirait jamais ! Mieux valait se donner l'air de tomber dans le filet, et accepter le contrat avec un homme de leur espèce, un Briéron qui se mettrait d'entente avec eux.

Cette raison l'avait ébranlé. Bien que l'un des plus acharnés dans la récolte, il n'en voyait pas moins que la Brière commençait sérieusement à se montrer, comme font les vieux bas, avec plus de trous que de mailles. A coup sûr, il gardait sa chaude part de haine au pouvoir qui leur venait dicter sa loi ; mais la mesure en elle-même avait du bon, elle permettrait peut-être au pays de se réformer. A la faire appliquer, il n'obligerait pas l'État, il rendrait service à la Brière, sa patronne. Cette idée lui éclaira le moral, et il prêta serment. Il y avait de cela quarante ans.

Cependant, une fois nommé garde, les choses ne se passèrent pas tout à fait comme les autres se l'étaient promis : il faisait son métier. Hors le temps prescrit, il ne laissait pas la marre et le salet trotter à leur volonté. Alors tout le peuple cria haro ! Des orages s'amoncelèrent sur sa maison ; on lui jeta sa trahison à la face ; on le menaça d'un coup de fusil.

Il se tint à carreau, mais ne rompit pas. Il faisait seule-

ment les concessions qui lui semblaient justes, comme, en temps de tourbage, de fermer les yeux sur des milliers de mètres de mottes, dont l'impôt ne rentrait pas de ce fait dans la caisse du gouvernement.

Mais, plus que ces complaisances, une autre circonstance contribua à l'affranchir : ce fut son arrangement avec les syndics de Brière. Ces maires des communes, réunis dans un esprit de défensive, avaient besoin d'un homme de confiance qui fût en état de voyager par le pays. Ils s'adressèrent à lui — ce n'était pas une mauvaise politique d'associer le garde à leur administration — et, bien entendu, il avait accepté.

Il portait les décisions, recueillait les nouvelles, veillait au grain, était l'homme à tout faire de MM. les conseillers. De sorte que, si d'un côté il contrôlait les Briérons pour le compte de l'État, d'autre part, il contrôlait l'État pour le compte des Briérons ; il lui arrivait de défaire d'une main ce qu'il avait fait de l'autre.

Il assurait donc le prélèvement des taxes, dressait procès-verbal contre tout homme surpris à tourber, empêchait quiconque d'allumer du feu sur les platières, surveillait les coupes de roseaux, arrêtait les voleurs d'oies, confisquait les engins de pêche prohibés : il y en avait comme cela toute une liste. Mais s'il en prenait, il en laissait aussi, selon son humeur et selon la politesse des délinquants.

Dix heures sonnaient quand il aborda sur la langue de terre de Québitre. Il cacha son chaland dans les herbes, et s'en fut à remonter vers les villages qui s'égrènent tout du long de la chaussée de la Chapelle. La matinée il visita Camert, où l'on fabrique des perches ; l'après-midi entra dans Camérun, où l'on fabrique des ruches. On était toujours, partout, prévenu de son arrivée ; la nouvelle s'en colportait comme par la voie des airs ; et dans ce dernier village une foule l'attendait.

— Aoustin !... Aoustin ! lui cria-t-on dès qu'on l'aperçut, la vieille Prudence a quelque chose pour vous... Elle est à son four, on est allé la chercher.

Il s'arrêta, du même pied que le chasseur qui voit se lever les oreilles de son lièvre. Son bel espoir au départ ne l'avait donc pas trompé ! Et ses yeux se mirent à briller d'ardeur, par l'idée qu'en effet la chose devait se tenir ici,

dans ce pays voisin du Bru, d'où se retire ce qui se fait de meilleur en fait de mottes...

— Ça a-t-il rapport aux lettres, ce que vous dites? demanda-t-il, dans une mauvaise transe qui venait par derrière lui gâter sa joie.

— Dame ! elle le dit... mais elle ne veut pas le montrer !

Sur quoi la femme qu'ils appelaient Prudence arriva en effet, les sourcils tout grillés sous sa calotte noire.

— Voilà, dit-elle, j'ai enfourné mes dernières galettes... si tu veux venir, mon garçon?... Ah ! dame ! tu sais, c'est bien vieux... c'est bien vieux !

Tout le monde suivit, hommes, vieillards, ménagères. Aoustin brandissait une petite canne qu'il s'était coupée dans les saules ; il traînait sur ses talons toute une procession ; et ce cortège ne faisait que grossir le long du chemin, car les gens s'appelaient : « Venez donc !... On va chez Prudence ! »

Ce monde s'entassa dans la chambre ; il y en avait jusque dans la porte. On se poussait, on se dressait sur la pointe des pieds... Et Aoustin, au milieu, ne disait mot, n'entendait même pas grincer l'armoire : n'avait que des yeux, ne voyait que l'antique papier, le vieux cahier poudreux qu'on lui remettait dans les mains..

On dit que les chevaux de la Tarterie doivent leur noble port à ce que dans leurs écuries, dont la fenêtre est au toit, ils s'accoutument à tenir haut la tête. Ainsi en était-il de lui, par l'habitude du commandement et la pratique de l'autorité. Nulle curiosité, nulle hâte, nulle émotion n'avaient plus de pouvoir sur cette vieille encolure ; si bien qu'au lieu de se courber, il éleva jusqu'à ses yeux le parchemin, au-dessus des visages avides qui l'interrogeaient.

On suivait le mouvement de ses lèvres, on scrutait son regard lisant, et l'on y vit bientôt briller une petite flamme.

— Elle n'a seulement pas vu que son papier est daté de 1830 ! dit-il, au milieu du silence... elle a pris la signature d'un nommé Pierre Olivaud pour celle de la duchesse Anne !... Pitié !

Et haussant les épaules, il remit son cahier à la vieille, déconcertée. L'assistance retenait son souffle. Ils s'étaient tellement échauffés à la certitude qu'ils restaient tous là figés les uns dans les autres, sans se remuer plus que des mannequins.

— C'est-il de la Brière que parle ce papier? demanda un petit vieillard à Aoustin.

— Eh bien ! vous devriez nous le lire?...

— Oui, oui, cria-t-on de toutes parts, lisez-le, lisez-le !

Mais Aoustin en avait un peu gros sur le cœur ; et puis, il n'était point leur maître d'école !

— Puisque je vous dis qu'elle a confondu les signatures !...

— Eh bien... eh bien? qu'est-ce que cela fait ! est-ce qu'on sait, quelquefois !... Autrement nous ne le connaîtrons jamais... Elle va ramasser son trésor... Et puis, nous... nous n'avons tous que de fichues têtes, ici !

Les gens barraient la porte. Aoustin se trouvait quasiment prisonnier. Il ne riait qu'à moitié. Mais n'ayant jamais eu maille à partir avec les gens de Camérun, il finit par se laisser dompter et reprit les folios.

Ce n'était qu'un rapport manuscrit adressé par un nommé Pierre Olivaud aux autorités préfectorales de l'époque. L'auteur répondait aux différentes questions qui lui avaient été posées : Quelle était l'étendue de la tourbière? — Quelles étaient les communes en possession de l'exploiter? — Que dire des mœurs et des usages des habitants?...

Et Aoustin lisait le mandement en homme aguerri sur le trépied, mais non sans anicrocher tout de même, comme il convient.

« Le premier Briéron, déclamait-il, est né dans un nid de cane. »

— Ça, c'est bien vrai !

« Une autre tradition attribue pour ancêtres à cette « population trois bandits venus se réfugier jadis dans « les îles de Brière ; et le caractère des habitants justifierait « assez cette légende : farouches, intraitables même entre « eux, capables de se faire procès pour un droit de passage « devant une porte, rancuneux... »

— Est-ce que vous entendez? leur cria-t-il... est-ce que vous entendez?... Et, de son cru, faisant en s'interrompant, semblant de lire, il ajouta : « Licheurs de pots..., couleurs de chalands..., écorcheurs de cheval ! »

Il leur jeta un coup d'œil, mais ils étaient tous bouche bée !

Alors il continua : « Que faut-il penser des prétendus droits de propriétés des Briérons? »

Il lut :

« La jouissance et propriété commune de la Brière a été accordée aux habitants par lettres de François II de Bretagne en 1461, — par ordonnance de François Ier de septembre 1538, — par lettres-patentes de Charles IX de février 1566, — par ordonnance de Louis XIII de janvier 1629, — confirmées et maintenues par Louis XVI dans les registres du Conseil d'État du 13 janvier 1784. »

— Credié !

Voilà par exemple à quoi il ne s'attendait guère ! Ces lettres, ces édits, ces ordonnances !... de tout cela il n'avait jamais ouï parler !... Il ne connaissait que la donation par la bonne duchesse, comme on disait toujours... Les droits de la Brière dépassaient tout ce qu'on pouvait imaginer !

— Credié !

Les syndics eux-mêmes étaient-ils au courant?

Il exultait ; il agitait le papier au-dessus des têtes :

— Quand je vous disais que je ne la tenais pas pour vendable !... Ma belle, ton cahier n'est pas loin de ressembler à une jolie fille... il peut nous être bigrement utile !

Et il le fit disparaître dans sa poche.

— Je l'emporte !

La vieille s'agitait toute rouge de bonheur.

— Faut me donner un reçu... Je veux un reçu... Mais avez-vous vu comme il nous a lu ça, disait-elle, et sans lunettes encore !

Ce fut pour tout le monde un beau moment.

Des hommes s'en revinrent, chargés de bouteilles ; et l'on trinqua longtemps et beaucoup.

La journée était bien avancée quand il quitta Camérun.

Et il s'en revenait, de nouveau poussant son petit bateau, par les roseaux, les coulines, soulevé du bonheur de sa trouvaille, maniant sa perche avec révérence pour toute cette eau qui avait tenu une si grande place dans l'Histoire... Lui-même plus haut de cent coudées... Exécuteur testamentaire de volontés souveraines... donnant la main à tous ces grands rois, François Ier, Charles IX... Ah ! sa première journée de vieux garçon... Il avait eu le pressentiment de ce qu'elle lui verserait à boire !

Il n'allait point vite, il allait tout doucement, pour rêver mieux, dans le grand brasier du soir, sur les piardes lamées

d'or. Toutes les chalandières étaient comme de la soie. Et là-bas, du côté de Fédrun qui peu à peu se rapprochait, se levait, comme un nid de cane, sur le dos du vaste monde, le soleil, dans sa gloire, touchait l'horizon de la Brière ; son épée de braise s'unissait à un long poisson de feu, debout au milieu des eaux...

*
* *

Si tout le territoire devait être battu de la sorte, il restait certes à parcourir plus de chemin qu'il n'y en avait de fait. Car les dix-sept communes s'étendent sur tout le pourtour des treize mille hectares, Saint-Malo, Crossac, Sainte-Reine, Saint-André, dont ce sont les petits clochers qu'on aperçoit, tout blancs sur le bord du marais, dans la ceinture azurée des coteaux. Ce serait un vrai voyage au cabotage.

Après Camert et Camérun, Aoustin visita le Gué, la Vessauze, la Nau-Bertaut, la Gitinaie, puis la Chapelle-des-Marais, le gros bourg qui domine dans cette région du nord. Ce devait être, aussitôt après, le tour de Mayun, ce village tant méprisé, dont était Jaquin justement, le soupirant malheureux de Théotiste.

Chaque village de Brière a sa physionomie, ses mœurs et son métier. A Camérun, où les maisons sont claires, repeintes chaque printemps, tout est ciré, même les chauffe-rettes. Et l'on s'y nourrit bien ! il s'y trouve toujours sous l'escalier un panier de vin et un panier de rhum.

A Mayun, tout bauché de torchis et coiffé d'épeautre, humble et caché derrière son repli de terre, il n'en est pas de même ; l'âme y est rustique et sans recherche.

A l'entrée se dresse une antique croix de fer cassée de douleur, face à un vieux moulin à demi rompu sous ses ailes de poisson volant. Et à l'intérieur ce ne sont que ruelles tortueuses, rentrées et saillies de murailles, placis imprévus au sortir d'allées enfouies dans l'ombre. Chacun jadis a librement planté sa retirance ; et les grands chaumes ont bruni là, se chevauchant de famille et d'amitié, sous leurs gâteaux de brouquet, de mousses et de fleurs.

Silencieux, l'homme qui passe ; silencieuses, les grandes belles filles qui rentrent le soir, poussant leurs troupeaux.

Les gens ne sortent guère de leurs logis, où ils tressent des paniers ; c'est leur métier, leur gagne-pain depuis des siècles, depuis qu'un de chez eux, dans le temps, s'y fit la

main dans les prisons d'Angleterre. Paisible et quiète pratique qui empêche de vieillir : tu prends ton fend-bois, tu le pousses au cœur de la bourdaine ; l'aiguillette s'enroule aux lattes du châtaignier, tu passes ici, tu repasses là ; les tiges sifflent, la vannerie crépite, ainsi s'en vont les jours.

Jaquin habitait sur le placis, la troisième chaume à gauche, après la grande auge de pierre où s'en vient boire le bétail. Porte à porte avec le seul parent qui lui restait, son oncle Petit-Pierre Jaquin, un vieux garçon, surnommé le Bon Dieu, à cause de sa dévotion, et lui-même, parce qu'il était beau de visage, grand et fort, ayant été cadeauté par les femmes du sobriquet de Jaquin Bouquet.

Les deux hommes s'arrangeaient en commun. C'était chez l'oncle qu'on raclait la bourdaine et tressait les paniers. Ils mangeaient à la même soupe.

Bouquet faisait les besognes du dehors, cultivait quelques arpents de terre qu'il possédait en propre d'héritage sur la route d'Osca, allait aux roseaux et à la motte, braconnait même quelque peu, bien que le braconnage ne fût pas dans les habitudes à Mayun, mais son père lui avait légué un assez bon fusil, et il savait s'en servir. Le gibier d'ailleurs n'était point rare, non plus que l'anguille au sud de la chaussée de Langate.

Il y avait beau temps que ce gars-là eût dû faire un époux. L'an dernier il s'était grappé dans la main avec Nanette Belliot, la fille du marchand de perches, une douce petite et la meilleure chanteuse du pays. Tout était prêt ; la future avait reçu ses cadeaux, bouteilles de malaga et paquets de filasse pour tisser ses draps, quand, à partir du dimanche de la Saint-Corneille, les parents n'entendirent plus parler du fiancé.

Mais ceux qui l'épièrent découvrirent qu'à la nuit tombée, sous l'apparence d'aller tendre ses ripoinces, il prenait un chaland et s'en allait rôder du côté de Fédrun.

Quelqu'un qui tenait baissée sa barbe grise, qui ne souriait pas, c'était le petit oncle : « Cela me fait bien de la peine, mon fils, de te voir dans ce sentier-là.

Marie-toi à ta porte,
Avec gens de ta sorte.

Il était devenu tout à fait triste. Bouquet, par là-dessus,

s'était mis à la négligence. Les deux hommes maintenant se parlaient à peine.

Or, en ces jours-là, Jaquin ayant connu que l'enquête du garde à Mayun se faisait imminente, réussit à persuader le vieil oncle qu'il était tout à fait grand temps de se rendre à la forêt faire leur récolte de bourdaine. Si bien que, le jour même où le père de Théotiste envoyait ses premiers coups de talon à l'entrée du village, les deux Jaquin, leur brouette graissée, et deux serpillières en prévision du mauvais temps, Petit-Pierre boitillant, rapport au coup de cognée qu'il s'était donné autrefois, suivaient la route qui conduit à la Bretêche, la grande forêt située à deux lieues dans les terres.

— Nous n'irons pas ensemble, avait dit l'oncle, quand ils arrivèrent aux taillis, le travail se fait moins vite...

Mais Jaquin, qui avait tout fait pour venir, n'était guère dans son bois ; il était en de bien autres ronces :

Le pauvre n'arrivait pas à se guérir de la déception de son voyage de Nantes. A cela s'ajoutait, depuis qu'il avait failli se faire prendre, la tristesse de n'oser plus se risquer du côté de Fédrun, d'être privé du bonheur de ramper de nuit jusqu'à la maison, où il pouvait d'en bas saisir les mains que la jeune fille lui tendait...

Il s'était en lui-même tellement vanté d'être le premier qui eût jamais soumis à son ménage une de ces altières filles ! de cette conquête il s'était fait l'idée d'un mirobolant flot de rubans promis à sa boutonnière, et il trouvait dur de convenir qu'il avait peut-être entrepris là plus que ne lui permettait la finesse de sa caboche, qu'il n'était qu'un pauvre sot de Mayun, maladroit sans malice.

— Ah ! vannier, vannier ! tu as les mains velues ; et ce poil sur tes doigts est le dernier bout de la croix qui se croise sur ton dos !

Le cœur lui faisait gros.

La coupe de la bourdaine n'est pas un jeu d'enfants. Il y a l'effort du tranchoir toute la journée, il y a la brousse, la gaulée, les épines. Toute bourdaine non plus ne fait pas la balle du vannier, si elle n'est longue et sans nœud, d'écorce tendre et mouchetée. L'homme, blouse rentrée, chapeau à fond de coiffe, chemine par cette toison, gare sa face, tâte, cherche, éprouve, et coupe en emportant. Et il y en a plus de mauvaises que de bonnes !

Alors, au lieu de couper, il ne coupait pas ; il bayait aux grolles, oubliait ce qu'il était venu faire ; tandis que de l'autre côté de la cavée, ne cessait de partir le coup sec de Petit-Pierre, qui était, lui, un terrible homme pour la bourdaine.

Il y avait toujours eu entre les deux vanniers un peu de rivalité à qui rapporterait le plus gros tas. Ils ne se l'étaient jamais avoué ; mais leur coup d'œil parlait assez, quand le soit venu ils se déchargeaient de leur fardeau au pied de la brouette. Le plus souvent autrefois, la partie s'était terminée à l'avantage de Petit-Pierre ; mais, maintenant que le gars languissait, tout le charme était rompu, car l'oncle connaissait par trop à l'avance ce que serait le bilan de la journée.

Pour Jaquin, le plus clair profit de celle-ci consistait à ne s'être point rencontré de face avec le garde.

Un instant, un bruit s'étant fait dans les feuilles, il activa sa taille pour n'être pas pris de l'oncle en train de négliger la besogne ; mais ce pas n'était que d'une glaneuse de bois mort qui ringalait à l'orée.

Cette ramasseuse aussi avait sans doute entendu remuer dans le feuillage, car elle écarta la broussaille ; comme, de son côté, il faisait le curieux, par l'envie de savoir qui passait là, d'une vieille mère ou d'un jeune visage.

Alors, dans le gaulis, il vit une robe noire, puis une coiffe ; puis, soudain, comme un grand souffle chaud balaya les feuilles du bois ; son cœur se mit à battre, le torrent de son sang brisa ses écluses.

— Théotiste !

En trois bonds il enjamba le broussis. Elle voulut parler, mais il lui fit signe de se taire ; et la prenant d'une main, de l'autre refoulant les branches, il l'entraîna dans la cépée.

Ils coururent sous les arbres, refoulant les bourdaines, jusqu'à ce qu'ils fussent au plus profond du hallier, en un chaud nid de taillis presque impénétrable. Et là, Jaquin, tous deux assis sur le bord d'un grand creux tapissé de fanes, entendait moins ce que lui disait la fille d'Aoustin qu'il ne cherchait à se rassasier la vue de ses beaux yeux d'oiseau de nuit, plus clairs que les feuilles mortes.

Il la pressait tendrement et avec timidité.

— Théotiste... Théotiste !

Elle était partie dans l'intention d'aller voir une cousine à

Crossac. Mais en chemin, une force invincible l'avait poussée : incapable de rester plus longtemps sans nouvelles, elle avait, risquant tout, changé son but pour Mayun ; quand, sur la route, elle avait ouï dire que les Jaquin s'étaient rendus à la Bretêche, et elle était venue aussitôt... Depuis longtemps, elle errait... Elle avait déjà fait trois fois le tour des taillis.

— Et maintenant, écoute-moi... tu ne courras plus de danger à la fenêtre... tu pourras m'appeler sans crainte... il n'est plus là... il est parti... parti !... Et c'est cela que je suis venue te dire... Tu ne comprends pas?... parti, je te dis !... il s'est fâché avec la mère... il a quitté le Chat-Fourré... il n'habite plus avec nous !

Et comme il ouvrait des yeux stupéfaits, elle lui conta l'altercation au sujet des draps, le papier timbré, le déménagement.

— Même un soir que je t'attendais, qu'il faisait belle nuit, j'entendis du bruit dans le courtil, j'allumai ma lanterne et fus voir... je pensais à toi... mais c'était lui. Lui ! je lui mis mon feu sous le nez !... il chargeait des mottes dans sa charrette !

— Alors, si c'est ainsi, Théotiste, on va pouvoir célébrer nos noces?

— Hélas, Jaquin, hélas !

— Tu dis toujours hélas, Théotiste !

— C'est que tu ne l'as pas entendu me parler... non... tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir quel homme c'est !

— Il ne peut pas nous empêcher, si nous voulons !

— Oh ! Jaquin, il peut beaucoup plus encore !... Sais-tu, la malade que tu as vue à Nantes, la femme de mon frère?... eh bien, c'est fait... c'est fini... elle est morte... alors j'ai peur !... Je me dis : sa malédiction a suffi ; si nous nous mariions, il nous maudirait de même... Jaquin, il faut attendre encore !

Elle lui prit la main.

— Mais puisque ta mère veut bien, elle !

— Oh ! ma mère ! peux-tu parler ! la pauvre femme... elle ne sait plus que répéter depuis ce départ que jusqu'ici elle n'avait fait que voir son malheur, mais qu'aujourd'hui elle l'entend partout, jusque dans le bruit de l'eau... L'autre jour, elle me dit : « Je suis sûre, ma fille, que si tu te rendais auprès de qui tu sais, tu serais assistée de la grâce de Dieu. »

Je lui demandai : « De qui parlez-vous, ma mère? — De qui? hé ! de ton père, ma fille ; je gage que si tu te rendais le trouver, tu obtiendrais bien des choses ! — Moi, après ce qu'il m'a fait entendre ! que j'aille me mettre à ses genoux, pour qu'il dise oui à mon mariage peut-être? — Hé, non... ce n'est point cela ; mais tu pourrais lui faire comprendre... Sans doute, avec l'aide de Dieu qui te protège, serais-tu exaucée ! — Mais quoi, cela, ma mère? » Alors elle a caché son visage et m'a répondu : « Lui demander de revenir ! » La pauvre vieille est jalouse, jalouse de Julie Chantal chez qui elle prétend que le père s'en va tous les soirs...

Jaquin secouait sa tête : pourquoi continuer à se voir, puisque le mariage leur était interdit... puisqu'elle avait peur !... On pourrait bien attendre dix ans encore, puis dix autres ans !

— Ne dis pas cela, laisse-moi t'expliquer... j'ai mon idée maintenant... Sais-tu pourquoi je ne veux rien faire pour qu'il revienne? C'est parce qu'il faut qu'il reste là où il est, dans sa mazière ; peu à peu il s'endormira.

— Il s'endormira, Théotiste?

— Il s'endormira... par l'indifférence. Il ira tous les soirs chez la Chantal. Alors, plus de femme, plus de fille, et ce jour-là, Jaquin, je pourrai épouser l'idiot des Berches si cela me fait plaisir !

— Tu crois, Théotiste?

— Seul chez lui, seul en lui, dit-elle.

Et leurs têtes et leurs baisers se cherchèrent et leurs bras s'enlacèrent.

Le silence régnait autour d'eux. A peine entendait-on dans la feuillée le frisselis d'une poursuite de passereaux, crisser deux branches qui se sciaient dans les hauteurs. Sur leur tête frémissait la cime des grands hêtres, à cent pieds, dans la bleuâtre humidité de l'air.

— O Théotiste, ton idée me mange nuit et jour... partout ta figure vient à ma rencontre... dans les chemins, dans l'eau de l'abreuvoir... je suis un homme qui n'a plus le sens... je ne sais plus travailler... j'ai le sang gâté !

— Pourquoi est-ce ainsi, moi qui travaille tellement davantage !

— J'ai le sang gâté !

Elle le considéra un instant ; puis sur ses pieds, tout à coup se dressant :

— Donne-moi ton couteau, dit-elle.

A l'entour elle jeta les yeux, plongea le bras dans une bouillée, trancha une tige, une seconde, une troisième.

Il la regardait, souriant à demi, se grattant la tête sous son chapeau.

— Ah ! c'est un petit métier plus fatigant que de cueillir des fleurs !

Mais, comme au lieu de répondre, elle continuait de couper, retroussant ses manches et jouant des coudes, à son tour il tira son tranchoir de rechange, et en abattit une poignée, puis une autre, puis une troisième.

Ils s'enfoncèrent dans le fourré ; et tous les deux maintenant coupaient. Leur entretien avait pris fin. Ils travaillaient. Jaquin, même, passa devant. De temps en temps il jetait un mot : « Il faut qu'il y ait le moins de nœuds possible, au moins jusqu'à la moitié. »

Et Théotiste, comme elle pouvait, suivait la blouse bleue et le petit chapeau, qui se remplissait de feuilles dans ses bords.

Les gaulis sifflaient, les couteaux besognaient. Fini le mauvais rêve ! La vieille bourdaine avait repris son gars de Mayun ! Du cœur des bouillées de jeunes frênes elle jaillissait, fine, flexible, douce au toucher comme la baguette des fées. Il y mettait la tranche avec promptitude, il la cueillait avec tendresse ; et, continuellement, ses épaules faisaient dans le taillis le bruit d'une forte bête qui se tourne et se retourne voluptueusement.

Ils laissaient derrière eux leur récolte. Les petits fagots jalonnaient le chemin qu'ils avaient suivi. Ils travaillèrent ainsi pendant plus de trois heures ; de temps en temps se retrouvant, de temps en temps s'embrassant ; tant et si bien que le soleil commençait de brûler rouge derrière les arbres.

— J'ai la main qui n'en peut plus ! dit enfin Théotiste.

Jaquin avait pris cette main, dont les doigts maintenant refusaient de se fermer ; et, de ses gros yeux pleins de joie, laissait tomber un rayon de bonheur sur le profond sillon qu'y avait tracé le manche. Il respirait si fort qu'on eût dit le souffle d'un homme qui s'en vient de courir. Une radieuse buée de vigueur s'échappait de l'azur rapiéceté de ses épaules rondes.

— Avec toi, disait-il, je travaillerais quand et quand l'éternité... tu me ferais couper de la bourdaine où ce n'est que chénevières... tu es une rude femme !

Elle lui entoura le cou de ses deux bras. Au fond des yeux ils se regardèrent.

— Je t'attendrai... mais tout de même, choisis bien tes nuits !

Ils s'étreignirent ; et, pendant un long moment, il y eut là un groupe immobile, aux formes indistinctes, qui s'enveloppait de l'ombre des taillis et du silence des bois...

Quand Jaquin eut mis Théotiste dans son chemin, d'un saut il se renfourna dans sa brousse.

Quelle journée ! Il en était tout ébloui... Il riait, il sautait le pas, il sifflotait, il imitait la cloche de son mariage.

Tas sur tas, pile sur pile, il enleva sa bourdaine, dont il avait plein les bras. Il était tout en eau, quand il l'eut transportée dans le chemin.

Au sommet de l'allée, dans le rouge du ciel, l'oncle, qui avait fini, se mouvait autour de la brouette, et il le héla.

Le vieux s'en vint, sans beaucoup se presser, de son petit pas boiteux. Mais lorsqu'il fut arrivé et qu'il vit la récolte, alors il s'arrêta court, tout bêta, il se frotta les yeux, se racla la gorge, toussa, se moucha.

— Ce n'est pas étonnant !... non, bien sûr, ce n'est pas étonnant !

— Quoi ça donc, mon oncle?

— Tu coupes, tu coupes, tu coupes !... sans t'occuper du noir qui vient !

Jaquin, qui avait retrouvé ses grands coups de serpe, riait sous cape, en épilant sa bourdaine, et il l'assemblait, l'arrimait, la liait d'une hart tordue de court sous son soulier.

— C'était pour vous demander de me donner la main à charger mon fagot, dit-il, en montrant sa récolte, qui aurait bien rempli le cercle d'une roue de charrette.

L'oncle y mit tout de même tout son cœur ; mais il plaignait, soufflait ; tandis que Jaquin, calant le fardeau avec une trique, éprouvait l'aplomb, dansant un peu, puis partait, tête avalée et courant presque.

— Il coupe, il coupe, il coupe ! geignait tout seul Petit-Pierre, boitant bas, déconfit, vaincu...

Jaquin, ayant cordé, s'attela à la brouette. Suivait l'oncle, qui ne disait mot. Au bout d'une lieue de descente, il relaya le neveu. Et les étoiles commencèrent à briller, sur la Brière, en bas, et son grand cirque de brouillards...

Pendant qu'ils allaient ainsi, Théotiste arrivait dans Fédrun, où tout était noir et dormait.

Elle se pressait, la tête remplie du rêve fiévreux de sa journée ; quand elle aperçut au loin une lumière, la fenêtre du chef de l'île, la fameuse mazière...

Elle s'arrêta ; une curiosité, un désir la mordit, une tentation d'aller surprendre le secret de cette veillée mystérieuse...

Personne ne la verrait ; et elle se mit à courir.

Mais arrivée dans la venelle, elle trembla de s'être aventurée de ce côté. Cette pierre de la muraille, cette rousine dans la nuit, c'était déjà le vêtement de son père, avec sa chaleur, son odeur... et elle se sentait comme dans le cercle d'un sorcier !

Elle s'approcha pourtant, mourant de peur que deux yeux ne se missent à la fixer à leur tour.

Le carreau était sale. Elle ne distinguait que le halo de la chandelle posée sur la table, puis, peu à peu, l'armoire, des choses noires... et lui enfin... sous sa hotte.

Il était penché en avant, les coudes sur les genoux, du même côté qu'à la maison. Il ne bougeait pas. Il montrait son profil, un quartier de visage que rougissait la braise du feu...

Le feu brûlait paisiblement... à petites langues douces. Et le foyer, les objets, l'homme, tout cela semblait groupé là depuis toujours : c'était bien ce qu'elle avait prévu, ce qu'elle attendait : aucune fièvre, aucun remords n'habitaient cette masure ; la vie y avait un pouls terriblement calme...

Passionnément, contre la vitre, elle collait sa figure ; quand il lui sembla qu'il faisait un mouvement, qu'il regardait vers elle. Alors, affolée, elle se rejeta en arrière, et se sauva, toute frissonnante de terreur et de joie...

ALPHONSE DE CHATEAUBRIANT.

(*A suivre.*)

Ingres et Delacroix

Pendant une quarantaine d'années, la rivalité d'Ingres et d'Eugène Delacroix a rempli les salons et les ateliers, passionné le public et la critique. Aujourd'hui, notre admiration les réconcilie. La dispute du classicisme et du romantisme est entrée dans l'histoire. Cependant, de nouvelles luttes, sous ces étendards ou sous d'autres bien pareils, sont toujours prêtes à renaître, ne faisant que suivre des exemples beaucoup plus anciens.

Des éléments assez complexes entraient dans le programme du romantisme en peinture. L'un de ces éléments, ce qu'on a appelé « le style troubadour », c'est-à-dire le goût des sujets empruntés à l'histoire anecdotique du moyen âge et de la Renaissance, par opposition aux Grecs et aux Romains de David, avait déjà fait sa première apparition sous Louis XVI, lorsque le comte d'Angivillers commandait à Brenet une *Mort de Du Guesclin*.

Au début de la bataille, la confusion fut telle que le futur ennemi d'Eugène Delacroix, Ingres, passa pour romantique. Nous avons là-dessus le témoignage de Paul Huet et celui d'Amaury-Duval, élève d'Ingres et historiographe de son atelier. En ce Salon de 1822 où Delacroix exposait son premier tableau, *Dante et Virgile*, ne voyait-on pas, sous la signature d'Ingres, une *Entrée de Charles V à Paris* qui s'inspirait des miniatures des anciens manuscrits? Pour des

motifs analogues, on inscrivait aussi aux registres de l'armée romantique, non seulement Devéria, qui, du moins, montrait dans son grand tableau de la *Naissance de Henri IV* (1827) des qualités de coloriste, non seulement Ary Scheffer, ami des poètes, et Delaroche, peintre des drames de l'histoire, mais des artistes dont l'œuvre ne nous paraît que poncif, convention sans accent et sans vie, Léopold Robert, Schnetz, Sigalon.

La révolution romantique peut être, si l'on se borne à l'essentiel, considérée philosophiquement, comme la forme que prit, à un certain moment de l'histoire, le conflit sans cesse renaissant de l'ordre et de la liberté. En fait, ce qui la suscita, ce fut une réaction nécessaire contre la tyrannie de David et ce qui justifia le succès final, c'est, bien plus que l'excellence de la doctrine, le génie de l'homme qui, aux yeux du public, incarna les tendances nouvelles.

Delacroix, cependant, a toujours répudié le titre de chef d'école, n'ayant même pas voulu, à la différence d'Ingres, diriger un atelier ni former des élèves. Mais, s'il n'a pas besoin d'un Amaury-Duval pour recueillir pieusement des sentences de professeur et des oracles d'apôtre, Delacroix, homme de haute et vaste intelligence, lettré, apte à conduire le fil délié d'un raisonnement, aristocrate, capable de briller par ses manières et par son esprit dans les assemblées mondaines, mais n'en prenant que ce qu'il faut pour le délassement d'un grand travailleur et préférant à tout, quand il n'était pas devant son chevalet, la lecture des poètes ou la méditation solitaire, Delacroix consigne presque chaque jour, durant près de quarante ans, dans son *Journal*, ses impressions, ses pensées, les conclusions de son expérience, et ce *Journal* est un remarquable témoignage de finesse, de raison, de goût, de sagesse.

Il y a chez Delacroix des défauts qui tiennent à cette générale infirmité humaine dont les plus grands des mortels ne sont pas affranchis ; d'autres reflètent la part qu'il prit aux illusions régnantes, faute de quoi il ne serait pas homme, et il y aurait moins de vie dans son œuvre, ce qui importe étant, pour un grand artiste, non pas d'échapper à son temps, mais de le dominer sans rompre le contact. Comme la plupart des imaginatifs et des nerveux, il eut ses jours d'irritabilité et ses moments de dépression. Mais, vue d'ensemble, son œuvre est forte et saine, malgré sa tristesse

tragique, parce qu'elle vise de grands objets et qu'elle emploie, pour y atteindre, les moyens les plus rationnels, les plus efficaces et, il faut le dire, les plus éprouvés. Elle est, dans son esprit, classique. Elle nous offre de rares beautés qui firent crier à la nouveauté autant par scandale que par enthousiasme. Nouvelles, ces beautés l'étaient dans la mesure où elles émanaient de ce fonds personnel, irréductible, on serait tenté de dire incommunicable, ou, du moins, difficilement communicable, qui fait que tout artiste digne de ce nom est lui-même et non pas un autre : c'est ce fonds personnel qui soulève les contradictions et les incompréhensions des premiers publics. Elles avaient aussi une non moins bonne manière d'être nouvelles, en renouant, pardessus le fossé creusé par l'intransigeance de David, avec la tradition française et, par elle, avec les grands maîtres de toutes les écoles.

***

L'ordre et la liberté sont deux belles choses. Partout et toujours il faudrait les concilier. Ils ont leurs périls, cependant. Les périls de la liberté apparaissent plus volontiers aux esprits critiques ; ceux de l'ordre ne sont pas moins réels. Il y a un faux ordre, desséché, arbitraire, comme il y a une fausse liberté qui est licence et anarchie. Au dix-septième siècle, dans la querelle des anciens et des modernes, l'ordre fut vainqueur, mais — tant de grands noms et de grandes œuvres en témoignent — ce n'était pas un ordre oppresseur des légitimes franchises de l'esprit. Au temps du romantisme, la liberté l'emporta : si ce fut, comme dans le tableau fameux d'Eugène Delacroix, une belle fille quelque peu dépoitraillée, elle montrait une sorte de force calme et quelque chose de raisonnable dans sa démarche hardie. Et l'ordre qui fut abattu n'était qu'un simulacre mortel, le despotisme de David, erreur d'un grand peintre à l'esprit systématique et sectaire, doctrine d'abstraction et de formule, responsable de la plus radicale et de la plus ruineuse rupture qui se soit produite dans l'histoire de l'art français.

Par un heureux privilège, il se trouva que les deux hommes dont l'influence devait succéder à celle de David, l'un plus instinctif et plus amoureux de la forme, l'autre plus intellectuel et plus préoccupé d'expression dramatique,

étaient des champions de l'ordre, méritant, chacun à sa manière, le nom de classique. On peut même dire que, malgré l'apparence et ce que crurent de bonne foi les contemporains, le plus classique des deux est celui qui fut tour à tour honni et acclamé comme le chef de la révolution triomphante.

Géricault, que Delacroix admira passionnément, avait porté les premiers coups au formulaire davidien en revenant à une composition plus simple, à une couleur moins froide et moins plate, à une exécution moins lisse et moins inerte. D'ailleurs, au temps même où l'école de David était à son apogée, on avait vu des artistes plus ou moins dissidents, plus ou moins conscients de leur dissidence : Gros et Prud'hon. Le second surtout échappe presque entièrement à l'autorité de David, son aîné de dix ans ; il continue franchement le dix-huitième siècle, tout en suivant les inspirations de son charmant génie. Or, Delacroix ne dissimula jamais son estime pour Prud'hon ; il la rendit publique dans une étude qu'imprima la *Revue des Deux Mondes;* l'influence de la dernière œuvre peinte par Prud'hon, de ce pathétique *Christ en croix* que possède le Louvre, est visible dans les nombreuses images que Delacroix fit du divin Crucifié. Par les liens qu'il se reconnaît avec Prud'hon, Delacroix se rattache lui-même au dix-huitième siècle, comme si David n'était pas venu trancher la tradition.

Delacroix a parlé de Raphaël et de l'antique avec une admiration sage et éclairée qui est bien au-dessus des confuses vaticinations d'Ingres. Il honore tous les grands maîtres du passé, tous ceux qui, par un point ou par un autre, ont touché à la perfection de l'art ; mais, parmi eux, comme c'est son droit, il choisit pour conseillers de prédilection ceux qui lui semblent composer sa vraie famille spirituelle : Rubens, Véronèse. Dans cette filiation, rien de factice, pas de ligne rompue, rien qui ne soit selon la nature et la logique.

Cette admiration pour les maîtres ne se borne pas à un hommage verbal. L'action féconde d'Eugène Delacroix, ce fut, par son exemple, par ses chefs-d'œuvre, de restaurer dans la peinture française trois vertus que la doctrine de David, fondée sur une fausse interprétation de l'antique, avait proscrites comme indignes de la majesté de l'histoire : la richesse et l'harmonie de la couleur, l'accent de la touche

et la souplesse de la composition. « Le véritable esprit de l'antique, disait-il avec sagacité, ne consiste pas à donner à toute figure isolée l'apparence d'une statue ; le même esprit ne réside pas davantage dans la disposition en bas-relief, quand il s'agit de rendre une scène composée de plusieurs figures. » Le principe pratiqué par Delacroix est celui des maîtres classiques : une ligne générale embrassant le sujet dans son ensemble, l' « arabesque », comme disent les peintres, voilà ce que cherche, avant toute étude partielle, le crayon ou la plume sur le papier. Dans cette arabesque s'inscrivent, au rang que leur dévoluent leur caractère et leur action, les divers personnages ; ils sont ainsi unis les uns aux autres, comme les membres d'un seul corps, par un lien qui, sans sacrifier la clarté nécessaire, fait l'unité du tableau.

Le principal reproche lancé à Delacroix par ses adversaires, d'abord au nom de l'école de David, puis, après la défaite des derniers davidiens, au nom d'Ingres, considéré, par l'effet même de sa rivalité avec Delacroix, comme le défenseur du classicisme, ce fut de ne pas savoir dessiner. La bataille romantique, personnifiée dans les deux maîtres ennemis, ne fut pas seulement le conflit de l'ordre et de la liberté, mais celui du dessin et de la couleur. Beaucoup de gens croient que le dessin représente essentiellement la règle, « la probité de l'art », selon le mot d'Ingres lui-même, et la saine tradition, tandis que la couleur, c'est l'aventure, le désordre, la révolution. « École du mensonge », osait dire Ingres de Rubens et de van Dyck. Les novateurs, en tout temps, furent accusés de sacrifier le dessin à la couleur. On se fait une fausse idée ou du moins une idée fort incomplète et conventionnelle, de ce qu'est réellement le dessin pour un peintre. On ne veut y voir que la précision du contour, la netteté de la ligne, et, transportées dans la peinture, on croit que ces qualités du bon dessinateur doivent se traduire par un fini d'exécution qui donne aux figures l'air de statues de marbre coloriées « au naturel ». En somme, on réduit le dessin à une sorte de calligraphie. Il importe de combattre ce préjugé et de montrer qu'il existe un beau dessin par l'expression, un beau dessin par le relief, un beau dessin par le clair-obscur, comme il existe un beau dessin par le contour. Aujourd'hui tout le monde est d'accord pour admirer le dessin d'Eugène Delacroix et pour souscrire au soi-disant paradoxe de Baudelaire qui, dès 1845, mettait sur le même

rang, en tant que dessinateurs, Delacroix, Ingres et Daumier.

Il ne faudrait pas, cependant, sous prétexte de rendre pleine justice à Delacroix, dédaigner cette précision, cette netteté, ce fini qui appartiennent à Ingres. Le mot même de calligraphie ne doit pas nous effrayer. La virtuosité de la main, qui n'est rien, si elle est la seule ressource de l'artiste, offre une aide précieuse à une imagination vive, qui a besoin d'un langage rapide et sûr pour fixer le vol d'une idée ou d'un sentiment. C'est dans ce sens que le dessin est une écriture, et Delacroix n'y eût pas contredit, de qui Baudelaire a recueilli cette hyperbole pleine de sens : « Si vous n'êtes pas assez habile pour faire le croquis d'un homme qui se jette par la fenêtre, pendant le temps qu'il met à tomber du quatrième étage sur le sol, vous ne pourrez jamais produire de grandes machines (1). »

* * *

De même que la tentation de restauration rationnelle conçue par une haute intelligence fût restée œuvre morte, si Delacroix n'eût été un peintre de génie, avec tout ce qu'un tel nom comporte, à une époque troublée, de passion fougueuse et d'ardente inspiration, de même ce qu'il y a d'étroit dans la doctrine d'Ingres, d'un peu formulaire et par là d'ailleurs de plus propre à être transmis par l'enseignement, risquait d'engendrer un art pédant et froid, si tout cela, science d'un métier longuement étudiée, conscience rigoureuse devant la nature, désir de noblesse, habileté de la main, n'avait été vivifié par une passion au moins égale à celle d'Eugène Delacroix, la passion de la forme, et par un don qui permet à l'auteur de la *Grande Odalisque* et du *Portrait de Bertin* de rivaliser avec les plus grands, le don du style.

Ce style n'est d'ailleurs pas, autant qu'on l'a cru, sur la foi d'Ingres lui-même, un amalgame de Raphaël et de l'antique.

De vingt ans plus âgé que Delacroix, cet élève de David parut d'abord destiné à continuer brillamment son maître, tant dans le portrait que dans la peinture d'histoire. Le

(1) *L'Art romantique*, p. 35.

Louvre possède depuis peu un témoignage curieux de l'estime et de la confiance de David : c'est un dessin fait par Ingres d'après les *Horaces* et qui porte la double signature du maître et de l'élève. Celui-ci ne tarda pas à s'émanciper. Les portraits de *M.* et de *Mme Rivière* et de la *Belle Zélie* (1805 et 1806) montrent un talent original, un goût d'arrangement qui ne va pas sans quelque manière ; mais cette manière est pleine de charme et le raffinement des lignes onduleuses est aussi éloigné que possible du réalisme simple et un peu rude qui fait la force de David dans ses portraits.

Quant à l'antique, une fois soustrait à l'influence directe de son maître, où va-t-il le chercher? C'est bien moins dans les grandes statues classiques que dans de petits objets qui ne sont pas exempts de préciosité, intailles et camées ; et, s'il fut un des premiers parmi les artistes de notre pays à goûter les beaux dessins, rapides et concis, qui décorent les vases grecs (dits alors « étrusques »), on le comprend à cause de l'extraordinaire affinité qu'ils ont avec ses propres dessins. Mais cet homme si attentif aux coupes et aux cratères qu'étudiaient les archéologues ne semble pas avoir regardé la *Vénus de Milo*, trouvaille non moins glorieuse du même temps. N'est-ce pas qu'il fut séduit par une certaine bizarrerie qu'il voyait dans les peintures de vases, tandis qu'il restait indifférent à la calme et puissante beauté de la déesse? Ce prétendu docteur de l'antiquité retrouvée se détournait d'instinct du classique.

De cette Italie où il a vécu tant d'années et qu'il chérit si tendrement, qu'a-t-il aimé dans le secret de son cœur et d'où a-t-il reçu un stimulant pour ses propres inspirations? Revenant à la Villa Médicis, comme directeur, il y institua un culte de Raphaël dont il était, lui, Ingres, le prêtre ; nous le savons par les récits d'Amaury-Duval et par ses propres lettres. Mais les tableaux où il a suivi du plus près celui qu'il appelait « un dieu descendu sur la terre » nous touchent peu, ne faisant paraître à nos yeux qu'une sorte de perfection didactique et glacée : *Jésus remettant les clefs à saint Pierre*, *Jeanne d'Arc*, *Vierge à l'Hostie*. Une exception est due au *Vœu de Louis XIII* : la Vierge, les Anges, le rideau, toute la partie religieuse de cette grande toile, sont une imitation trop directe de la *Madone de Saint-Sixte* et d'autres ouvrages célèbres de Raphaël ; mais Louis XIII est une belle figure sévère dans la meilleure tradition fran-

çaise du dix-septième siècle, digne des admirables portraits qui sont, peut-être, le titre de gloire le plus assuré d'Ingres.

En revanche, c'est d'instinct et sans calcul de professeur que, pendant son premier séjour à Rome, à l'époque où son originalité se forme, il interroge les primitifs : il se fait même collectionneur pour posséder de leurs œuvres, profitant de ce que celles-ci, alors dédaignées, sont accessibles à une bourse peu garnie. Les contemporains malveillants ne s'y trompèrent pas. C'est à son goût de l'archaïque et du singulier qu'ils en voulaient, quand ils le traitaient de « Gothique » et de « Chinois ». Delacroix lui-même ne se privait pas d'employer cette dernière épithète. Préault disait : « Un Chinois égaré dans Athènes. »

Aujourd'hui encore, nous apercevons de la bizarrerie même dans quelques-unes des plus belles œuvres du maître, et, chez cet incomparable dessinateur, un pédant dénoncerait des fautes de dessin : le dos de la *Grande Odalisque*, le cou de Thétis et son bras dans le tableau du musée d'Aix, *Jupiter et Thétis*, le même cou dans l'Angélique que va délivrer Roger, et d'autres exagérations de formes dans le *Bain turc*. « Il n'y a pas de beauté exquise, dit lord Verulam, parlant avec justesse de tous les genres de beauté, sans une certaine étrangeté dans les proportions. » Cette citation d'Edgar Poe, que Delacroix recueillait dans son *Journal* (1), Ingres aurait pu la contresigner. Ces allongements ou ces engorgements, ces bras menus et fragiles ou ces cous gonflés qui semblent roucouler comme des tourterelles ne sont-ils pas les moyens, maniérés sans doute, mais maniérés comme le furent de tout temps les paroles d'amour, qu'emploie un grand artiste, extrêmement sensible, épris de vérité, pour traduire sa passion du beau corps féminin?

Dans les œuvres monumentales, réunissant un grand nombre de personnages, l'*Apothéose d'Homère*, le *Martyre de saint Symphorien*, l'*Age d'Or*, Ingres n'arrive jamais à cette aisance, à cette souplesse, à cette vie, à cette unité que nous admirons tant dans les compositions que Delacroix conçoit d'un seul jet et où une seule ligne semble relier tous les personnages de l'action. Il procède par entassement et juxtaposition. Le *Martyre de saint Symphorien* ressemble à ces portes du Baptistère de Florence où la virtuosité du bronzier s'est

(1) T. III, p. 150.

plu à multiplier les figures sur plusieurs plans, les unes détachées presque en ronde-bosse, la saillie des autres diminuant progressivement jusqu'à se réduire, pour les plus lointaines, à un simple trait gravé sur le fond ; il n'y a pas un interstice entre deux figures de premier plan qui ne soit rempli par des têtes ou des corps en partie visibles, si bien qu'on ne sait pas toujours distinguer à quel corps se rapporte cette tête ou ce bras.

En revanche, Ingres reprend l'avantage dans les tableaux où ne paraissent que deux ou trois figures et, plus encore, dans ceux où il n'y a qu'une figure, ou, du moins, une figure principale concentrant sur elle tout l'intérêt.

C'est un genre de composition que Delacroix a fort peu pratiqué. Parmi ses œuvres importantes, on pourra citer la noble et pathétique figure de la *Grèce mourante sur les ruines de Missolonghi*. Mais, en général, c'est dans le rapport où il met plusieurs figures que Delacroix trouve l'expression naturelle et saisissante de sa pensée. Il donne ainsi la preuve de son tempérament dramatique : le drame suppose le dialogue, auquel correspond, pour le peintre, la mise en rapport des figures.

* * *

L'œuvre d'Eugène Delacroix est un poème immense et multiforme, lyrique et dramatique à la fois, sur les passions et, en particulier, les passions violentes et meurtrières qui fascinent, entraînent, déchirent l'humanité. A l'élaboration et à l'exécution de chacune des pages de ce poème, Delacroix a fait servir, sans en rien perdre, toutes ses facultés d'homme et d'artiste : vaste intelligence qui se trouve de plain-pied avec la pensée des plus grands, dans l'histoire et dans la légende comme dans la poésie, imagination fiévreuse sans cesse contrôlée par une lucide raison et par une froide volonté, dessin expressif et comme en mouvement, couleur à la fois puissante et subtile, tantôt composant un accord sanglant, tantôt dominée par cette note « sulfureuse » que remarquèrent les contemporains et d'où se dégage une atmosphère de tempête, de supplication et d'angoisse :

> Delacroix, lac de sang hanté des mauvais anges,
> Ombragé par un bois de sapins toujours vert,
> Où, sous un ciel chagrin, des fanfares étranges
> Passent, comme un soupir étouffé de Weber...

Il ne faut pas croire, cependant, que cette passion, ce mouvement, ce drame supposent le désordre ou même rien qui paraisse forcé. Chez Delacroix comme chez Rubens, dans la représentation la plus pathétique, — tumulte, horreur et massacre, — il y a une sorte de sérénité qui est le signe même de l'art et la marque de l'esprit dominant son sujet.

Ingres, alors qu'il s'impose de faire et qu'il parvient à réaliser une œuvre mettant en scène de nombreux personnages, on voit très bien qu'il part d'une figure isolée, conçue, étudiée comme telle. Le nombre des figures et leurs rapports ne sont pas déterminés d'avance par une vision d'ensemble, préexistant dans l'esprit de l'artiste, comme il arrive chez les vrais maîtres de la composition, qu'ils s'appellent Poussin ou Delacroix. On pourrait presque dire que, dans la mesure où le bon sens et les exigences élémentaires du sujet le permettent, ce nombre et ces rapports dépendent de la place dont Ingres dispose sur sa toile et de l'envie qu'il a d'utiliser pour son tableau telle figure ou tel groupe. La conséquence de cette méthode, même quand elle est la démarche naturelle de la pensée d'un grand artiste, c'est que les figures ou les groupes ne sont pas si solidement soudés ensemble qu'on ne les puisse détacher. Les plus inoubliables figures des chefs-d'œuvre d'Eugène Delacroix, la femme éplorée des *Croisés à Constantinople* ou la femme prosternée sur le lit de Sardanapale, blondes victimes offertes à la mort, supposons que l'on découpe le morceau de toile où le peintre donna la vie plastique à ces brillantes créatures de son imagination, ce seront d'admirables fragments, sans plus. Si l'on pouvait faire la même expérience sur telle ou telle composition d'Ingres, cette brutale opération donnerait un tout autre résultat. Il est facile d'isoler par la pensée l'Angélique du Louvre. Croit-on que cette belle captive nue ne ferait pas un tableau complet et parfait, si le chevalier libérateur n'apparaissait que partiellement dans un coin de la toile, comme le Sphinx d'*Œdipe*, ou même s'il était entièrement supprimé? Quant à la joueuse de mandoline assise au centre du *Bain turc*, on pourrait si bien l'isoler qu'elle n'est guère qu'une réplique et une réduction de la *Grande Baigneuse* peinte en 1808.

*
* *

Si, dans la composition des scènes à figures nombreuses, Ingres n'est pas sans reproches, ou plutôt si ses défauts n'y sont sauvés que par les rares mérites dont ils sont la rançon, c'est une sûreté impeccable, un goût original, l'invention la plus fertile et la mieux appropriée au sujet qui éclatent dans les tableaux où il nous présente, debout ou couchée, une seule effigie de ce corps féminin qui fut l'enchantement et le doux tourment de toute sa vie. La *Grande Baigneuse*, la *Grande Odalisque*, la *Vénus Anadyomène*, la *Source*, sont des œuvres uniques dans l'art français, non indignes d'être mises en parallèle avec les plus radieuses des filles de l'imagination italienne.

Ces belles images de la femme n'ont pas de nom dans les tableaux d'Ingres ou, si elles en ont un, c'est parce qu'il faut bien les distinguer les unes des autres. En commençant son œuvre, Ingres n'a pas la pensée préoccupée d'une déesse de l'Olympe ou d'une héroïne de la légende. Il a vu, devant les yeux de son esprit, une femme, personnification de la jeunesse, non pas de cette fragile jeunesse qui nous est commune à tous et qui sera bientôt flétrie, mais de celle qui serait accordée à nos corps, si nous ne devions pas mourir. Il l'a vue dans une attitude propre à faire valoir les grâces de sa chair et de ses formes et, dès qu'un modèle s'est offert qui ne démentît pas trop l'image rêvée, il s'est mis au travail, ne s'interdisant pas d'ailleurs, une fois les traits principaux fixés par la collaboration du modèle et de la figure préconçue, de laisser sa toile, puis de la reprendre longtemps après, peut-être avec un autre modèle.

Delacroix ne procède pas ainsi. L'idée abstraite est la génératrice de l'œuvre. Je ne dis pas qu'il imite l'illustrateur cherchant avec plus ou moins de bonheur une scène qui traduise aux yeux un texte littéraire. Chez un Delacroix, deux opérations sont presque simultanées : l'idée agit comme un éclair fulgurant qui fait apparaître une composition plastique déjà presque entièrement organisée, déjà prête à vivre par la couleur et par la forme.

Delacroix, qui ne peignit guère de figures isolées, ne se sentit pas attiré vers le portrait. Comment l'eût-il été, lui qui, à partir de 1838 ou 1840, renonça presque à faire une

étude poussée d'après le modèle et qui disait que la nature ne doit être que consultée, comme un dictionnaire? S'imposer un effort pour analyser une psychologie individuelle, la psychologie d'un inconnu, d'un indifférent, à quoi bon? Il a fait quelques portraits d'amis. Le meilleur de ses ouvrages en ce genre, c'est le beau portrait qu'il fit de lui-même, parce qu'il se connaissait mieux qu'il ne connaissait les autres.

Une docilité fervente devant la nature, n'est-ce pas la qualité essentielle d'un peintre de portraits? Ingres a été, en effet, un grand portraitiste, un des plus grands que la France, qui en compte beaucoup, ait connus. Le même goût original de composition qui se manifeste dans ses figures isolées donne à la plupart de ses portraits un prix singulier. Le métier qu'il s'était formé, sorte d'instrument de précision, ne convenait à rien plus qu'au portrait. Cet homme, dont l'intelligence n'était ni vaste ni fine, qui ne semblait être un observateur pénétrant ni des caractères ni des mœurs, non seulement nous rend avec une extraordinaire netteté l'apparence des visages, des corps et des costumes, mais par la magie de l'intuition, il fait surgir l'intime secret des êtres et, miracle supplémentaire, à cette définition individuelle dont l'exactitude n'a jamais été surpassée, il superpose une beauté intellectuelle, et la valeur d'un type général. Tel est *Bertin l'aîné*, telle est *Mme de Sénones*, chefs-d'œuvre solides et profonds qui peuvent affronter sans crainte les variations du goût public.

Pour peindre Balthazar Castiglione, on dirait que le divin Sanzio amalgama avec les vertus de son génie quelques-uns des privilèges qui semblaient appartenir en propre à d'autres maîtres et à d'autres écoles ; et c'est pourquoi l'on est tenté d'appeler *Balthazar Castiglione* le plus vénitien des portraits de Raphaël. De même, certains portraits d'Ingres ne retiennent rien de ce coloris plat et aigre que la critique a souvent blâmé ailleurs ; il faudrait un aveugle parti pris pour ne pas avouer que la couleur, si étrangère qu'elle soit aux prestiges d'un Delacroix, y est aussi belle que le reste.

Il est curieux de le constater, et cela n'est pas vrai seulement pour Delacroix et pour Ingres, mais pour Corot, pour Rousseau, pour Millet, pour Courbet, pour Manet, pour tous ceux qui furent en leur temps un sujet de con-

tradiction et une pierre de scandale, ce qui nous paraît caduc dans leur œuvre, c'est ce qui, adoré par les uns, maudit par les autres, les fit considérer comme de hardis novateurs. Un grand artiste n'est tel, c'est évident, que s'il a une forte personnalité, c'est-à-dire s'il diffère de ceux qui l'entourent ; mais, non moins obligatoirement, il doit se relier par de multiples affinités et par une filiation directe aux maîtres qui l'ont précédé ; et c'est encore une façon de s'opposer aux idées régnantes, car la majorité du public vit dans le présent ou, si elle admire le passé, elle n'en retient que des formules arbitraires et desséchées. Quant à la critique qui prétend soutenir les talents originaux, elle a tellement peur de ce qu'elle appelle routine et académisme, qu'elle ne veut rien louer qui ne soit authentiquement nouveau, d'une nouveauté éclatante et même agressive : elle demande la « table rase ». C'est pourquoi le grand artiste a bien des chances de n'être compris d'abord ni du public, ni de la critique : il déconcerte l'une et l'autre aussi bien par ce qui en lui est nouveau que par ce qui est traditionnel. Il arrive, cependant, que le grand artiste obtienne des louanges, mais non celles qu'il eût souhaitées. Ce sont les gardiens de la tradition et les admirateurs des maîtres qu'il voudrait conquérir, dont il attend une investiture pour régner à son tour sur le beau royaume de l'art ; ce ne sont pas ces bruyants sonneurs de trompe d'avant-garde, qu'en secret il n'estime guère. Rappelons-nous le mot naïf de Cézanne, disant : « Je voudrais être reçu au Salon de M. Bouguereau. » Il a le même sens que les nombreuses lettres de candidature que Delacroix adressa au secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, pendant vingt ans, avant d'être admis dans cette compagnie.

Les premiers succès s'attachent plutôt aux défauts des artistes, à leurs brillants défauts, aux défauts qui flattent la mode et les préjugés des cénacles. Mais, pour que cette faveur précaire se transforme en gloire devant la postérité, il faut ces vertus fortes et immuables que les contemporains dédaignent, qu'ils n'aperçoivent même pas et qui, dans la longue vie de l'humanité, sont les signes par lesquels les générations s'appellent et se répondent.

PAUL JAMOT.

Une amie dévote de Madame Récamier

La duchesse Mathieu de Montmorency [1]

II

Le temps passe. Les lettres des deux époux, sans changer de caractère, s'espacent ou se multiplient au hasard de leurs séparations. Mme Récamier a rassuré Mathieu : du reste, Chateaubriand est loin de Paris, ambassadeur à Berlin d'abord, et bientôt à Londres. Et Mathieu joue un rôle de plus en plus important à la Chambre des Pairs. Le 21 décembre 1821, il est nommé ministre des Affaires étrangères.

En 1822, c'est le Congrès de Vérone. Il ne pense pas y prendre part lui-même, mais il va à Vienne conférer avec Metternich. Cette absence n'est pas du goût de sa femme qui, non moins exigeante que lui-même l'était avec Mme Récamier, se plaint de sa froideur. Il lui répond le 25 septembre :

Chère et tendre amie, j'ai reçu par le jeune Brézé hier tes lettres du 9 de Bonnétable et du 15 d'Eclimont, tes lettres, si tendres, si aimantes qui me pénètrent le cœur de reconnaissance et augmentent vivement mes regrets. Je ne sais où tu vas prendre que les miennes

(1) Voir *la Revue universelle* du 1er janvier 1923.

sont froides : quel blasphème dans certaines questions si je ne t'aime pas? C'est à ma vie entière à répondre et je sens en ce moment même combien ce soupçon serait injuste par la peine que j'éprouve, par celle que je crains pour toi d'une chance de retard dans mon retour... Je demande à Dieu que le courrier dont j'attends le retour m'apporte quelque bon motif déterminant et sans appel qui me rapproche de toi si cela est possible, ou qui du moins ne me laisse pas de doute sur mon devoir. Je sens qu'il faudra écouter celui-ci si on me laisse à ma décision, même si on n'est pas impératif dans le sens contraire — car les raisons se sont multipliées contre mon propre désir et intérêt depuis les lettres écrites auxquelles j'attends réponse. Ma seule consolation sera de penser que tu veux, même contre nous-mêmes, que je fasse ce que je crois de plus utile au service de mon Roi et de mon pays, par conséquent ce que Dieu veut lui-même ; et qu'alors lui saura bien nous dédommager du sacrifice et de l'abnégation dans le moment même où nous nous y attendrons le moins...

Sa femme espérait son retour, il fut obligé de partir pour Vérone. Et voici de l'imprévu : il est si vivement ému de la déception qu'en éprouverait sa femme, qu'en route, ce tendre mari, pour la dédommager de son mieux, s'essaye à la poésie. A vrai dire, ce n'était pas son affaire : ses vers sont touchants, mais exécrables et parfois même incorrects :

Jeudi soir, 30 octobre, écrit-il, en route pour me rendre de Vienne à Salzbourg, je fus retenu quelque temps à une poste avant Ems. Le soleil se couchait après une journée trop chaude et admirablement belle pour les premiers jours d'octobre... j'aurais voulu pouvoir offrir à Dieu une prière du soir... Le jour tombait tout à fait, l'air était pur, la soirée ravissante... Ma femme qui m'attendait à Montmirail allait bientôt apprendre mon triste retard et en serait très affectée. Tout cela jeta mon âme dans une de ces dispositions poétiques où, quoique je ne sois pas poète, je conçois encore qu'on fasse quelques vers. Voici ceux qui me furent inspirés en rêvassant seul au clair de la lune dans ma voiture :

Chère amie, épouse bien chère,
L'air pur que je respire en ce lieu solitaire
Puisse-t-il te porter sur l'aile du zéphir
Le tendre et douloureux soupir
Que mon cœur navré de l'absence
Envoie au tien dans la souffrance ! !

Je le sais, Hortense a gémi
Du voyage de son ami
Qui du stricte (*sic*) devoir doit subir la sentence
Mais qui voudrait par d'honorables faits,
Remède unique de communs regrets,
Servir son prince et sa patrie :
Oh ! que ta présence chérie
Si je peux faire un peu de bien
En soit le prix et mon soutien
Pendant le reste de ma vie.
Le soleil vient de fuir et son aimable sœur,
Des nuits l'astre consolateur
Apporte aux voyageurs son heureuse lumière
Hélas ! je me rappelle, en ce val solitaire
Que pour moi tu sais embellir,
Quel doux, quel céleste plaisir
Nous fit souvent goûter cette lumière pure,
Qui jusqu'en son sommeil embellit la nature !
Tu la fixes peut-être au même instant que moi.
Peut-être en cet instant, sur l'aile de la foi
Ton cœur élève au ciel sa prière fervente
Pour celui dont le sort malgré lui te tourmente.
Prions : on croit alors être en un même lieu.
Le même ciel nous couvre et nous n'avons qu'un Dieu.
Ce bon père commun exaucera nos larmes :
Il nous accordera le moment plein de charmes
Qui doit nous réunir pour ne plus nous quitter
Et pour prier ensemble et toujours nous aimer ! ! !

Continuant son voyage, Mathieu entre en Italie, le 15 octobre ; il écrit deux lettres, l'une et l'autre très longues, à sa femme et à Mme Récamier. Il est amusant de les comparer :

Je viens de voir, écrit-il à Mme de Montmorency, des choses prodigieuses, dont tu as souvent entendu parler dans tes livres de géographie et dans les récits de voyageurs sans qu'elles excitent beaucoup ta curiosité un peu paresseuse. Mais je me dis que tu aurais vu tout cela avec intérêt étant avec moi, que j'aurais aimé à te les montrer, le sauvage pays de Tyrol presqu'aussi curieux que la Suisse, et puis Trente dont j'ai visité l'église où s'est tenu ce long et important concile, et puis cette ville prodigieuse bâtie au milieu des eaux, dont les rues sont des canaux et les voitures des gondoles, ancienne

république fameuse, détruite par un général républicain, depuis usurpateur (c'est Bonaparte qu'il veut dire), ville condamnée aujourd'hui à une triste décadence, dont la plupart des superbes palais sont fermés et beaucoup de maisons remises au gouvernement pour ne pas payer l'impôt, mais cette ville déchirée, remplie toujours des plus beaux monuments et d'églises magnifiques surchargés d'or, de marbre de peinture.

Voilà qui devait laisser sa femme assez indifférente. Mathieu le sait et il revient vite, par un détour ingénieux, au seul sujet qui l'intéresse : « On se perd, on se fatigue à regarder : bien des réflexions tristes viennent se mêler à l'admiration de ces sculptures et de ces tableaux que font fort ignorer l'intention même des objets qu'ils représentent et surtout le Maître souverain du lieu. — Beaucoup de foi encore, surtout extérieure, beaucoup de monde, et d'hommes même aux messes, mais un triste et singulier mélange de choses qui doivent désoler un homme moins sévère qu'Eugène : le clergé surtout laisse beaucoup à désirer à un Français qui compare avec celui de sa patrie. »

Avec Mme Récamier, le ton change : il sait que ce sont surtout les arts qui l'intéresseront ; et il semble que lui-même n'ait pas tant d'efforts à faire pour l'entretenir.

Je veux vous écrire, aimable amie, le jour même où j'ai quitté Venise, cette fameuse et curieuse et triste Venise, dont j'aurais beaucoup d'impressions à vous transmettre s'il ne fallait pas mieux vous renvoyer aux vôtres, même si vous y avez passé, ou à *Corinne* que j'ai relue en cet endroit, admirant la vérité des tableaux. Mais j'ai tenu avant tout de vous entretenir du sentiment profond de tristesse qui est venu me saisir dans cette ville même, en le rapportant à vous, à vos récits, à l'amitié que vous aviez inspirée et que vous rendiez à ce grand et intéressant Canova. Il est venu y mourir après deux jours de maladie, le dimanche matin 13. La nouvelle s'en répandit dans la matinée, et arriva à moi, dans un lieu tout plein des copies de ses chefs-d'œuvre. Ce qui vous peindra tout à fait les regrets personnels qu'il inspire, et le vif sentiment des arts répandus dans toutes les classes de ce peuple, c'est qu'un des domestiques de place attaché à nos Français, s'est mis à fondre en larmes, en apprenant cette nouvelle... Elle faisait dire à d'autres avec un grand soupir : Notre Canova est mort.

Pour moi, sans négliger de prendre une part réelle à l'immense perte des arts que l'on apprend ainsi à mieux apprécier ici qu'ail-

leurs, j'ai pensé d'abord à vous, à la peine que vous éprouveriez, à celle que j'aurais de vous en causer. Vous ne doutez pas, aimable amie, que mes sentiments ne tendent toujours à s'associer aux vôtres. Votre pensée m'a été souvent présente dans le voyage fort intéressant qui m'a amené à Venise, à travers les montagnes du Tyrol. C'est un abrégé de la Suisse, tout à fait pittoresque, et les souvenirs de la fidélité courageuse de ces bons montagnards, ne nuisent pas à l'impression...

Le surlendemain, parvenu à Vérone, il rencontre Chateaubriand qui venait d'y arriver de son côté et il ajoute un post-scriptum à chacune de ses lettres. Celui qu'il destine à sa femme est insignifiant : « Je suis arrivé ici depuis avant-hier, j'ai vu les empereurs, ce matin, j'ai fait ma cour au roi de Prusse... j'ai trouvé ici M. de Chateaubriand et j'ai eu beaucoup de plaisir à causer avec lui de Paris et de la France... »

La veille, avec Mme Récamier, il avait été plus expansif. Sa jalousie n'a pas désarmé : il ne manque pas d'occasions de glisser au sujet de Chateaubriand quelques méchancetés :

Vérone, 17 au matin.

Je suis arrivé hier ici, où j'ai compté toujours trouver une lettre. J'y avais été précédé de deux jours par M. de Chateaubriand, avec qui le premier abord a été fort gracieux. J'espère que nous nous maintiendrons sur le même pied. C'est tout à fait mon projet, qui, j'imagine, entre dans les siens. Ce n'est pas que nos diplomates français de différentes classes ne le trouvent singulièrement renfrogné et renfermé dans un excès de réserve politique. Vous savez qu'il lui arrive souvent d'être peu aimable pour ceux à qui il ne désire pas immédiatement plaire. J'imagine qu'il réserve tous ses frais de coquetterie, en l'absence de certaines dames, pour les souverains qui sont déjà si nombreux, surtout pour un empereur qu'il doit voir incessamment. Je suis assez curieux de savoir ce qu'il mandera d'ici à l'Abbaye-aux-Bois? Mais vous ne voudriez pas que j'use des privilèges de la diplomatie au point de satisfaire complètement ma curiosité. J'ai toujours l'espérance de le laisser d'ici à une quinzaine de jours s'évertuer tout seul, ou avec ses deux collègues, et d'aller moi-même vous porter de ses nouvelles. Il a bien fallu lui demander des vôtres, quoique nous goûtions peu tous les deux ce sujet de conversation. Il m'a dit que vous étiez assez bien portante lorsqu'il est parti le 5. J'ai beaucoup approuvé en moi-même que vous n'eus-

siez pas quitté votre séjour champêtre de la belle vallée, et que vous fussiez seulement venue lui faire quelques visites à Paris. Adieu, bien aimable amie, j'imagine que c'est chez vous que Sosthènes, qui me parle de lui, l'avait rencontré. Confirmez-lui la nouvelle de nos bons rapports ensemble. Je me rappelle au souvenir de toute l'estime de la vallée ou de l'Abbaye, en donnant une part toute particulière à votre aimable nièce et vous renouvelant de bien tendres hommages.

Comment ne pas voir, malgré la politesse des termes, qu'il est piqué de se sentir dédaigné par Chateaubriand? Le 12 novembre, il revient à la charge :

Mes rapports avec le dernier arrivé sont toujours bons, et dans tout ce qui tient à moi je ne puis pas m'en plaindre. Je lui ai montré constamment de la confiance et il y a répondu par des manières et une courtoisie assez abandonnée qui ne me permettent pas d'admettre le soupçon qu'il puisse écrire ni à vous ni à personne dans un autre sens. Ce serait un acte de fausseté dont je le crois incapable. Mais je n'aime pas beaucoup la position générale où il s'est placé ici, la roideur et la sauvagerie qui mettent les autres mal à l'aise avec lui et compliquent des rapports qu'il faudrait au contraire simplifier. Je ne négligerai rien pour qu'à mon départ surtout il s'en établisse de plus faciles entre ses collègues et lui... du reste nous nous parlons peu de vous, c'est notre usage comme vous savez. Cependant je lui ai dit ce matin que je vous envoyais un éloge de Canova et il m'a répondu qu'il vous avait écrit aussi.

On pense bien qu'à sa femme il ne parlait ni de Chateaubriand et moins encore de Mme Récamier, — pas plus qu'à Mme Récamier il n'écrivait de son ménage. Il avait d'autres soucis. Sa femme, trouvant l'absence trop longue, avait formé le projet d'aller le rejoindre. Mathieu la connaissait et il semble bien que l'arrivée de sa femme avant la fin du Congrès ne lui ait plu que médiocrement : il la savait peu sociable. La lettre suivante est une merveille de politique conjugale : sans la dissuader de venir, ce qu'elle pourrait prendre mal, Mathieu lui propose de retarder son voyage de quelques jours ; elle évitera les ennuis du Congrès. Au passage, il crayonne d'elle un joli portrait : avec ceux que nous avons déjà cités, rien ne nous manque pour la bien connaître :

Sois sûre, chère amie, que j'ai sans cesse dans le cœur et dans la pensée la peine profonde que te cause notre séparation et que tu

exprimes avec tant d'abandon et de vérité. Je regrette, sans pouvoir me le reprocher, de ne pas t'avoir emmenée. J'aurais eu bien de la peine à en avoir le courage si j'avais su que ce dût être si long. Mais enfin on peut dire que c'était un sacrifice commandé par la raison. Ce n'est pas seulement ces misérables considérations de respect humain, contre lesquelles je suis peut-être moins fort que toi, et que tu as raison de réduire à leur juste valeur ; mais il y a bien des ennuis et des embarras auxquels nous n'aurions pas pu échapper et toi moins qu'une autre avec tes goûts personnels et un tant soit peu de sauvagerie ; je ne veux pas dire fantaisie — les étiquettes, les présentations, la maison à tenir, etc... Il n'y a ici qu'une seule femme d'ambassadeur et point de ministre. Mme de Liéven a une maison ouverte tous les soirs — juge ce que tu en aurais dit, et l'augmentation de dépenses qui sont déjà assez considérables. C'est pour tous ces motifs que je n'aurais pas pu approuver ce projet si aimable, ce coup de tête dont tu voulais rendre ma mère complice, — d'arriver jusqu'ici subitement. Je me borne donc à l'idée que je t'ai communiquée par ma lettre de la poste de ce matin, ce serait que tu partisses le 4 ou le 5, t'acheminant sans te fatiguer vers Lyon. Tu pourrais venir de là à Chambéry, ce qui te ferait voir cette bonne Savoie et le passage curieux des Échelles.

Mme de Montmorency ne voulut rien entendre : le 1er novembre, elle se mettait en route pour rejoindre son mari, tout inquiet des excentricités auxquelles elle n'allait pas manquer de se livrer pendant les derniers jours du Congrès. Voici en quels termes, le 6 novembre, il accueillait la nouvelle de son départ : c'est lui-même qui le dit, il a « frémi » :

Je reçois il y a quelques heures, chère amie, ta lettre du 31 par un courrier autrichien : et je t'avouerai que j'ai frémi involontairement, quand j'ai vu que tu partais le lendemain même, jour de la Toussaint. Je t'avais cependant engagé à ne partir que le 5 ou le 6.

Quels que soient mes efforts pour abréger, je ne puis me flatter de partir d'ici avant six ou sept jours au plus tôt. C'est la force même des choses ou le devoir le plus impérieux qui me retiennent. Hélas ! nous devons nous soumettre, prier ensemble et ne pas murmurer. Je compte, dans les questions ainsi posées, sur ta vertu et tes principes si arrêtés, mais je voudrais te rendre le séjour de Chambéry plus supportable. Dans une de mes lettres qui doit être en route, je te parlais d'un certain abbé Rey, peut-être un peu affectueux pour ton goût, mais plein de bon cœur et de sentiments élevés, dont tu

seras très contente, sous tous les rapports. On doit savoir son adresse à la cathédrale, chez l'évêque ou archevêque qui t'accableront sûrement de politesses, mais tu voudrais peut-être t'en défendre. Il y a une Mme de Siégo, dame de beaucoup de mérite, qui a fondé un couvent de la Visitation au-dessus de la ville ; et puis M. de Boigne avec sa belle habitation du Buisson rond. Fais ce que tu voudras pour la société, là ou ailleurs. Mais je te demande, au nom de notre sentiment, de ne pas te laisser aller à certaines fantaisies pour la sauvagerie. Songe que tu appartiens à un homme public et que ces choses-là font toujours quelque effet contre lui dans l'opinion.

Mme de Montmorency nous a laissé de ce voyage, qui fut un des événements de sa vie conjugale, un journal assez curieux où, avec une grande précision et une involontaire drôlerie, elle se montre à nous avec ses manies de dévote, ses impatiences d'amoureuse, et son indifférence hautaine pour les usages et les convenances. Dans sa hâte d'arriver, elle met ses domestiques sur les dents, elle bouscule les maîtres de poste, voyageant le jour et la nuit par tous les temps, et refusant, on ne sait pourquoi, de prendre d'autre aliment que du lait. S'arrête-t-elle quelque part, elle cherche aussitôt un confesseur dont elle ne manque pas dans son journal de juger les mérites. Le plus curieux est que, sans se soucier le moins du monde de l'opinion, elle n'est pas sans se rendre compte de la bizarrerie de son équipage : « Si à 150 lieues de Paris et de tout ce qui m'intéresse au monde, écrit-elle à Genève, j'avais pu sourire ou même être susceptible de distraction, c'eût été en songeant à la bizarre figure que devait avoir moi et mon bizarre cortège, une espèce de je ne sais quoi où, assis de côté, on a plutôt l'air d'être sur un banc à roulettes que dans une voiture, le conducteur tout à fait près de nous, se tournant seulement un peu du côté du cheval qu'il dirige. C'est ainsi que je me suis mise en route, ai traversé la ville, examiné la belle auberge que les Anglais habitent de préférence, et que j'avais habitée, étant trop éloignée de l'église catholique. »

Pendant ce temps, Mathieu la sermonne, avec sa discrétion coutumière. Il lui reproche de ne prendre que du lait, et tout à coup, au milieu de cette discussion minime, voici un aveu émouvant :

« Je n'ai pas le courage de te gronder davantage quand tu es seule à Milan et que je te fais attendre. Mais il y a des

choses de sentiment que nous n'entendons pas de même. »

Le 17 novembre, Mme de Montmorency arrivait à Brescia, où son mari la rejoignait le 22, sans avoir eu à la mêler au Congrès de Vérone. Ils en repartaient aussitôt pour Paris, le plus discrètement possible. Mais le moyen d'échapper aux moqueries du public pour deux amoureux quinquagénaires ! Le 2 décembre, Mme de Duras écrivait à Chateaubriand : « Dites-moi un mot de votre retour. Il n'y a rien que celui de Mathieu et de sa femme ne fasse dire. Ils sont revenus en dormeuse et on a fait une caricature où la voiture est attelée de six chevaux conduits par deux vieux amours en postillons. »

Après leur retour, nous ne savons plus rien de leur vie conjugale. Ils étaient ensemble, ils n'avaient plus à s'écrire. Ils étaient heureux. Soyons prudent : Hortense du moins était heureuse. Voici la dernière ligne de son journal, d'un accent singulièrement vrai :

> Depuis Brescia où il m'a rejointe le 22 novembre 1822, jour où j'ai été si contente et depuis cette époque jusqu'au 24 mars 1826 que j'ai perdu lui et tout mon bonheur, je n'ai rien écrit. Il me semble qu'on n'écrit pas lorsqu'on est heureuse et qui plus que moi a joui d'un bonheur inouï jusqu'au terrible jour 24 mars 1826?
>
> On n'écrit pas non plus, il me semble, lorsqu'on est malheureux, car je ne m'en sens point la force. J'écrivais lorsque je voyais un terme à mes peines et que je pouvais me livrer à l'espérance. Maintenant aucun bonheur n'est possible dans cette ville devenue si cruelle et si douloureuse.

*
* *

Le Vendredi-Saint de 1826, 24 mars, Mathieu de Montmorency mourait subitement pendant l'office, à Saint-Thomas-d'Aquin, sa paroisse. De ce jour commence une nouvelle période de la vie de Mme de Montmorency. Avec la même ardeur qu'elle avait mise à manifester son amour pour son mari, avec des démonstrations aussi vives, elle fit éclater sa douleur. « Son désespoir, écrit Mme de Boigne, fut très violent. Dans une âme aussi sèche, il n'y a place que pour la passion. »

Ni sa hauteur ni son égoïsme n'avaient changé. Elle ne jugeait personne dans sa famille digne de la comprendre ni capable d'apprécier quelle avait été la profondeur et la beauté de son amour. Un mot de son cousin Adrien de Mont-

morency à Mme Récamier la peint tout entière. Il plaint, dit-il, « cette douleur impitoyable et qui se rapporte à un unique objet sans compassion pour les autres, sans besoin de communication ».

« Tout le monde, écrivait-elle elle-même, me semble stupide et au moins insignifiant. Aussi je me garde bien de prononcer un mot sur le véritable objet de mes pensées. Que de phrases dites par des indifférents me déchirent le cœur sans qu'on puisse s'en douter ! Ainsi la solitude n'est pas plus affreuse pour moi que le reste. »

Sa fille, envers qui elle s'est toujours montrée très froide, n'est pas davantage un appui pour elle : « Ma fille, écrit-elle, est bonne enfant comme de coutume ; je n'évite point de lui répondre lorsqu'elle aborde le douloureux sujet, mais je n'ai nul attrait pour lui en parler. Sa manière d'aimer et de sentir est différente de la mienne, d'ailleurs. Il vaut mieux rester un peu concentrée en soi-même ; et puis, je le répète, rien ne peut adoucir ma peine ni la diminuer. » Et encore, à diverses reprises :

> Personne n'a un caractère semblable, et puis mes regrets, et ma douleur peuvent-ils se comparer? Nous nous aimions, notre bonheur était si grand et si légitime. Il était, j'ose dire, incompréhensible... ... Ma fille est toujours ici, ce qui sans changer rien au fond de ma tristesse m'est plutôt agréable qu'autrement. Les enfants me servent de maintien et de prétexte pour moins parler au reste de la société. J'ai l'air de m'en occuper pour me retirer plus facilement dans mes sombres pensées.

Mais ces aveux mêmes que nous venons de noter, à qui donc s'adressent-ils? A la seule personne qu'elle exceptât de ce dédain universel, et c'est Mme Récamier.

Cela peut surprendre : Mme de Montmorency avait fait de Mme Récamier sa confidente. Il ne semble pas pourtant qu'elle ait jamais été en rapport avec elle jusqu'à la mort de son mari ; et nous avons vu avec quel soin Mathieu (sauf peut-être dans ses dernières années) s'appliquait à la lui laisser ignorer. Au dire d'Adrien de Montmorency, et nous le croyons sans peine, les deux femmes n'avaient l'une pour l'autre nul attrait. La hautaine Hortense devait éprouver peu de sympathie pour la femme charmante qui porta la vie de société au point de perfection que l'on sait. Et comment la dévote, l'amoureuse devait-elle juger la femme

la plus belle et la plus courtisée de son temps, pour qui elle ne pouvait oublier que son mari avait éprouvé pendant vingt ans une affection fidèle et, plus encore, très tendre?

Ce fut précisément ce qui la rapprocha : Mme de Montmorency jugeait toute sa famille incapable de comprendre les rares qualités de Mathieu, la profondeur et la beauté de son amour, sa douleur. Mme Récamier, elle, avait bien connu son mari, l'avait apprécié. Mme de Montmorency se persuada que personne ne pouvait mieux savoir ce qu'elle avait perdu en le perdant, ne comprendrait mieux le secret de son cœur. Elle lui multiplia les marques de sympathie. Et cette confidence se prolonge pendant plus de vingt ans, jusqu'à la mort de Mme Récamier, sans une brouille, sans un nuage : le ton de cette correspondance est si égal que Mme de Montmorency, ne datant souvent pas ses lettres, il est parfois difficile de les classer.

Comment commença cette curieuse intimité? Qui sait? Tout simplement, peut-être, à la suite d'une lettre de condoléances de Mme Récamier. En tout cas, Mme de Montmorency fut vite assez intime avec Mme Récamier pour lui écrire le 26 juillet 1826, quatre mois après la mort de Mathieu : « Il m'est facile, madame, de vous donner de temps en temps des nouvelles de mon triste cœur. Car vous le comprenez si parfaitement que vos réponses, tout en me faisant verser des larmes, sont une espèce de calmant momentané sur des plaies que rien au monde ne peut guérir. » Et voici maintenant l'aveu décisif : « Vous savez que je compte toujours bien sur votre amitié et que je laisse échapper du fond de mon triste cœur de ces mots intimes que je garde secrets pour le genre humain. »

Mme Récamier est la seule à la comprendre, c'est le refrain de ces lettres. « La petite écriture venue de si loin et me cherchant dans plusieurs coins de la France, lui écrit-elle le 15 septembre de la même année, m'a fait doublement plaisir à recevoir et je vous en remercie sincèrement. Après avoir habité successivement Bonnétable et Eclimont, je suis à Dampierre depuis plus d'un mois, et avant d'aller comme de coutume à Montmirail, je vais séjourner à Paris où il m'était si doux et si agréable de vous trouver. J'y serai bien en solitude, mais avec mes regrets et mes souvenirs, je cherche peu les humains et je puis dire facilement : « Trop avare est celui à qui Dieu ne suffit pas ». La compagnie

des indifférents ne peut être d'aucune ressource. Ah ! madame, que la mémoire du cœur est rare. Vous êtes peut-être la seule personne qui en soyez douée comme je le comprends ; tout s'oublie si vite dans ce triste monde ! Ce nom si cher, si connu, dont la fête est le 21 de ce mois, on le prononce indifféremment à mes oreilles, sans seulement se douter du mal que je ressens. Mais une chrétienne doit savoir surmonter ses impressions et profiter de l'empire que la religion lui donne sur elle-même dans toutes les circonstances. »

Mme Récamier tarde-t-elle à répondre, Mme de Montmorency s'empresse de lui en demander la raison ; elle ne peut plus se passer de son amitié :

Ma fille m'assure, lui écrit-elle le 10 juin 1827, que vous êtes fâchée contre moi et que vous n'avez pas voulu lui en dire la raison. Réellement, il est nécessaire que votre petite écriture veuille bien m'expliquer la nature de mes torts, car je puis vous assurer, madame, que ma conscience ne me reproche rien. Serait-ce mon peu de désir de venir à Paris? Je vous ai fait lire dans mon cœur et la sensibilité du vôtre doit comprendre ma répugnance pour les visites, et la préférence que je donne à la solitude de la campagne.

Il est vrai que, dans ce moment, il y a beaucoup de monde ici, bien plus que je ne le voudrais assurément. Mais cette société n'étant ni chez moi, ni pour moi, rien n'est plus facile que de s'isoler... Ma belle-mère est arrivée hier, elle me semble bien portante. J'ai eu soin d'aller au-devant d'elle, lorsque j'ai entendu la voiture. Cet empressement calculé me dispense de la suivre dans sa chambre. J'aime mieux ne la voir qu'en public. Que lui dirais-je? Il y a si peu de gens qui peuvent me comprendre. D'ailleurs ce sont les mêmes choses que je répéterais sans cesse.

Adieu, madame, dites que vous n'êtes pas fâchée contre moi. Je ne suis digne que de pitié et non de courroux et d'ailleurs je ne suis coupable d'aucun tort envers vous. Ah ! croyez-le bien !

Elle ne se contente pas de simples protestations d'amitié. Elle si sauvage naguère, et plus encore depuis son deuil (ces lettres en sont un témoignage), elle souhaite la recevoir le plus souvent possible chez elle. Elle l'invite dans son château de Bonnétable où elle habitait le plus souvent. Elle lui prête son château de la Vallée-aux-Loups, où Mathieu et Mme Récamier ont eu des séjours en tête-à-tête, où elle-même a de si nombreux souvenirs.

Votre lettre, lui écrit-elle le 9 juin, datée de cet endroit où j'ai été si heureuse, et où je ne respirais que pour lui et que je cherchais toujours à embellir pour lui, m'a fait verser bien des larmes. Oui, je le vois, vous savez compatir à mes peines... J'ai voulu qu'on laissât dans l'armoire, près de la chambre chinoise, deux ornements d'église de mon ouvrage. Veuillez les faire porter par le chapelain qui dit la messe, tandis que vous habiterez cette triste vallée. L'un est noir ! Hélas ! pouvais-je présumer, en y travaillant, l'emploi qui en serait fait durant ma vie. L'autre est rouge. Avec quelle activité je l'ai achevé avant la Saint-Mathieu (1820). Il a servi à cette époque pour la première fois. Je le lui avais dédié spécialement pour sa fête.

On le voit : elle ne se contente pas d'accabler Mme Récamier de politesses et de protestations d'amitié et de confiance ; elle lui ouvre son cœur, elle ne se lasse pas d'évoquer fort indiscrètement, le plus souvent, son bonheur passé. Nous découvrons ainsi sous un jour assez amusant ce que fut cette lune de miel tardive.

Je pars pour Eclimont avec ma mère, madame, écrit-elle le 16 juillet 1826. Ainsi je ne crois plus aller à Paris avant le mois de septembre. Les endroits me sont assez indifférents, je suis partout avec celui que je n'ai plus. Je le vois sans cesse, et cette présence chérie m'en rend encore la privation plus cruelle ; je tâche par une résignation calme et silencieuse d'aller le joindre bientôt. Ce mois, le suivant, tous sont remplis pour moi de souvenirs déchirants. Le 14 juillet, jour de la mort de Mme de Staël et de tant d'autres choses tristes, nous le passâmes l'année passée, tête à tête dans le fond d'une de mes forêts, pas loin d'un ruisseau. J'y avais fait porter à déjeuner, nous étions là si bien. Il se trouvait à merveille, près de moi seule, éloigné de l'univers. Il disait avec une manière si remplie de charme : « De la religion, une personne qu'on aime et des livres, on peut être parfaitement heureux au milieu des bois. » Ah ! oui, avec lui on était heureux partout, et sans lui, la vie est pour moi une croix pesante et un fardeau énorme.

La promptitude avec laquelle je réponds à votre lettre [écrit-elle dans une autre lettre qui était, semble-t-il, de peu postérieure à la mort de M. de Montmorency], vous montre au moins, madame, que je suis sensible à votre compassion pour moi... Je chercherai toujours à vous voir, n'en doutez pas, excepté dans le logement où vous êtes. Je ne crois pas avoir jamais le courage de monter cet escalier. Il allait si vite chez vous, et j'ose croire qu'il descendait de même cet escalier dont il me parlait si souvent. Ah ! quand j'entendais le bruit

de la voiture dans la rue, que je connaissais le pas des chevaux, la voix de celui qui ouvrait la porte de ma chambre d'un air si content, j'ose dire si heureux, car il était trop vrai pour paraître ce qu'il n'était pas, que j'étais heureuse, moi, que j'en jouissais ! que je me plaisais à le lui dire, qu'il recevait bien mes tendres soins ! Que de fois ne m'en a-t-il pas donné l'assurance !...

On voit percer ici le secret sentiment de Mme de Montmorency. Jalouse, sans vouloir le reconnaître, de l'affection que son mari avait eue pour Juliette, elle prétendait se bien convaincre elle-même, et persuader à Mme Récamier, que c'est elle seule qui avait été réellement aimée. D'ailleurs, à ses yeux, son amour à elle n'avait-il pas une supériorité incontestable, celle d'être légitime? Elle ne se lasse pas d'insister :

Il y a donc un an, madame, que j'étais aussi à plaindre qu'aujourd'hui et que je le serai jusqu'à mon dernier souffle. Point d'anniversaire pour moi, qu'est-ce qu'une époque, un quantième pour une douleur comme la mienne? Chaque jour est pareil, et toutes les minutes sont des souvenirs déchirants. De quel bonheur j'ai joui durant six années ! Il ne peut donc pas y en avoir de durable dans cette triste terre, car le mien était légitime et dans l'ordre de la Providence. Combien de fois pendant cet heureux temps, j'ai dit à celui qui en était l'objet : je sens que je t'aime trop ! Il me répondait si tendrement : trop, non, mais bien, oui. Ah ! oui, je l'aimais trop, et c'est pour cela que Dieu m'en a privé. Qu'il est téméraire à de pauvres créatures de s'attacher ainsi à ce qui ne peut durer toujours ; à quels regrets s'expose un sentiment aussi vif que le mien ! Je le répète, je le croyais innocent et dans l'ordre de la Providence, il me semblait même en m'y livrant réparer les torts de tant d'années précédentes. Que de fois il m'a répété : que nous sommes heureux ! J'espère que dans le ciel, il l'est encore bien davantage, et qu'il prie pour obtenir que je ne sois pas trop longtemps sans en être témoin.

C'est alors, pour mieux faire comprendre à Mme Récamier son amour, qu'elle lui confia les lettres et les papiers que nous avons parcourus tout à l'heure.

Vous avez donc enfin examiné, écrivait-elle le 8 avril 1827, ces vers si touchants et ces précieuses lettres. Il faut que vous m'ayiez inspiré une grande confiance pour vous les avoir donnés. Vous avez vu quelle était la nature de notre sentiment, qu'il était réciproque. Vous pouvez entrevoir le bonheur dont j'ai dû jouir, et par conséquent

ce que doit être maintenant ma douleur, ma privation, mon isolement, ce manque de bien-être et de satisfaction pure qui me semblait devoir ne me jamais quitter. Peut-on se faire une idée d'une jouissance pareille à celle qui a été mon partage? Il est si rare d'aimer légitimement et un objet aussi digne. C'est une espèce de paradis terrestre auquel je m'attachais trop sans doute puisque Dieu m'en a privée. L'épreuve sera-t-elle longue? Le croyez-vous?...

Nous ne savons malheureusement pas ce que orcyait Mme Récamier. Nous n'avons pas ses lettres, nous ignorons l'impression que lui faisaient ces confidences sans réserve où, sous des protestations d'amitié, se dissimulaient parfois des violences peu voilées. Rien n'indique qu'elle en prît de l'humeur ou manifestât du dépit, ni que le ridicule de Mme de Montmorency la fît sourire. Elle la laisse même glisser dans ses lettres, et sans en paraître surprise ou choquée, des insinuations assez peu bienveillantes contre Chateaubriand. La place qu'il tenait dans la vie et dans le cœur de Mme Récamier, Mme de Montmorency ne pouvait l'ignorer. Mais Mathieu s'était trouvé plus d'une fois en rivalité avec lui, en particulier au Congrès de Vérone. C'était là une raison suffisante pour que Mme de Montmorency dont, au reste, les sympathies politiques allaient aux ultras, fût peu portée à l'aimer.

On ne sait, écrit-elle le 5 août 1828, les projets et les démarches de vos amis les ambassadeurs et les vôtres qui m'intéressent bien davantage. Songez-vous réellement à aller à Marseille et plus loin encore? Attendez au moins avant de vous décider que M. de Chateaubriand soit parti pour Rome. Je crois toujours qu'il finira par rester. Les méchants disent qu'il a déjà dépensé tous les fonds destinés aux frais de son établissement en Italie et que c'est une des raisons pour lesquelles il ne veut pas y aller. Enfin, madame, instruisez-moi de ce qui se passe...

Il va de soi qu'elle n'en parle qu'avec le plus grand respect, qu'elle ne craint pas de l'utiliser au besoin. Elle se sert de son intermédiaire pour obtenir du pape des indulgences en faveur de la chapelle de son château. Cela ne l'empêchera pas, en 1838, quand Chateaubriand écrira son ouvrage sur le Congrès de Vérone, de redouter qu'il ne fasse pas dans son ouvrage une place suffisante à son mari et d'indiquer qu'en somme il doit beaucoup à Mathieu :

Votre ami, écrit-elle, a-t-il toujours bien su à quel point M. de Villèle avait été opposé à son entrée au conseil (même sans portefeuille). Jamais M. de Montmorency ne l'a pu obtenir du ministre prépondérant. Ses sollicitations à ce sujet étaient cependant d'autant plus pressantes qu'il a toujours regardé l'esprit et le talent de M. de Chateaubriand comme entièrement utiles dans les conseils du Roi [nous savons ce qu'il faut penser de la sympathie éprouvée pour Chateaubriand par Mathieu] et qu'il voyait clairement qu'aucune des plus belles ambassades ne le satisferait entièrement. Jugez donc de ma surprise lorsque M. de Villèle, qui redoutait tant d'avoir votre ami pour collègue, le nomma ministre des Affaires étrangères après le congrès. Certes il fallut qu'il n'y eût pas une autre personne en France capable de remplir cette place ou que le président du Conseil ne sache à cette époque où donner de la tête.

Voilà qui n'est pas très aimable pour Chateaubriand, mais Mme Récamier ne s'était jamais émue de ce genre de malice. Comme elle avait accepté pendant de longues années les sermons de Mathieu, elle acceptera ceux d'Hortense. Ils étaient parfois assez indiscrets. Ne se mêle-t-elle pas de la convertir ou du moins de la rendre dévote comme elle? Elle va jusqu'à lui chercher un confesseur : « Oserais-je vous demander, lui écrit-elle le 25 mars 1827, si vous avez fixé votre choix pour remplacer cet ecclésiastique qui nous a occupé tout cet hiver? Ce n'est pas un motif de curiosité qui m'engage à vous faire cette question. Mais mon attachement pour vous est trop grand pour que je ne songe pas à cette partie de vous-même qui dure toujours et est par conséquent plus importante que le corps. Il faut travailler pour mériter de se retrouver un jour. C'est l'unique nécessaire. » Et le 10 avril (de la même année peut-être) elle reprend : « Adieu, madame, vous me direz des nouvelles de votre nouvelle connaissance ; je désire et souhaite de grand cœur que vous ayez pu trouver un bon ecclésiastique, capable de rendre votre âme calme et tranquille, car les peines de l'âme sont encore plus cruelles que celles du cœur ; jugez alors comme je les plains. »

Il faut croire que ce confesseur parfait n'était pas facile à trouver, car, plusieurs mois après, Mme Récamier inscrivait docilement sur son carnet des noms que lui recommandait Mme de Montmorency.

Veut-on savoir de quelle façon la femme du tendre Mathieu

était portée à entendre la piété? Elle-même fait l'aveu de sa sécheresse :

J'ai trouvé mes travaux avancés, écrit-elle le 12 mars 1828 ; on a été très aise de me revoir, on a béni la chapelle de l'hospice avec grande pompe... Tout cela, j'espère, me sera profitable pour le ciel, car, vous le savez, je n'y trouve aucune satisfaction humaine, ni soulagement pour le cœur. Combien je suis loin d'être charitable et compatissante comme vous ! Je remercie Dieu de m'avoir donné de la foi et de la conviction ; sans ces deux puissants stimulants, je ne ferais rien du tout. Veuillez me donner des nouvelles politiques. Est-il vrai que votre ami va être président du Conseil?

Mais ce qui m'importe plus que tout cela, c'est votre âme, madame. Veuillez donc me mander si vous avez fait connaissance avec un des messieurs dont vous avez pris le nom sur votre agenda, et si vous en êtes contente.

Que malgré cette sécheresse, elle ne doute pas de retrouver son mari au ciel, il serait sot de s'en étonner. Mais ce qui surprend, et montre bien la profondeur de sa passion, c'est qu'elle ne peut supporter le pensée que d'autres, moins dignes qu'elle, puissent partager avec elle son bonheur. Mme Récamier lui avait envoyé une prière écrite autrefois par Chateaubriand où se trouvait cette phrase : *Je retrouverai dans le sein de Dieu l'ami que j'ai perdu.* Elle se révolte :

Tout le monde se retrouverait également dans le sein de Dieu, tous les méchants, pourvu qu'on se soit tendrement aimé en ce monde? Après quelques années de séparation, on se rejoindrait pour toujours dans l'autre pour y jouir indistinctement d'une félicité durable et sans borne? Est-ce possible? Est-ce croyable? Et M. de Chateaubriand, s'il a une foi éclairée comme je l'espère, peut-il écrire une phrase qui serait même contraire à la justice de Dieu? Oui, j'espère obtenir la grâce de me retrouver avec celui que j'ai perdu. Je le crois heureux et dans le sein de Dieu, mais parce qu'il a mené une vie chrétienne, pénitente et mortifiée, qu'il a expié les fautes de sa jeunesse par des austérités excessives et dont personne n'a jamais connu l'étendue, qu'il a pratiqué les commandements de Dieu et de l'Église sans restriction, qu'il a jeûné, prié, que sa charité et son indulgence étaient universelles, en un mot qu'il a fait le bien, évité le mal, et rempli ses devoirs de chrétien religieux et monarchique, jusqu'à son dernier soupir, de la manière la plus admirable. Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur !

Jusque dans sa douleur, Mme de Montmorency conservera le même ton d'autorité et de confiance. Sans doute avec le temps, elle s'est résignée, elle sort parfois de son égoïsme pour s'intéresser au sort de ses petits-enfants ; ses plaintes sont moins vives et l'âge donne à la pensée une gravité sérieuse et douce. Elle n'en reste pas moins la veuve inconsolable, et avec Mme Récamier, vieille aussi, mais dont le prestige n'a fait que grandir, elle demeure pourtant celle à qui ses mérites donnent le droit de sermonner.

Elle ne quittait plus guère son château de Bonnétable. Le 5 février 1843, elle écrit à Mme Récamier :

Rien de bien nouveau dans ma paisible solitude. J'aime plus que jamais mes vieilles tours et je ne veux pas perdre l'espoir de vous y faire encore la lecture [Mme Récamier, dont la vue baissait, allait être bientôt obligée de subir l'opération de la cataracte]. Jusqu'à présent Dieu m'a laissé de fort bons yeux et j'en fais grand usage ; lire, écrire, travailler, prier, voilà comme ma vie se passe. Je la trouverais plus heureuse que celle de beaucoup de monde, si la Providence ne m'avait pas fait connaître pendant tant d'années un bonheur légitime qui ne supporte aucune comparaison...

Mais adieu, chère madame, je finis toujours par ressasser le même sujet, pardonnez-le-moi. Vous avez compris les regrets et mes larmes, combien il vous aimait. Si je n'ose m'établir sur la même ligne, au moins ne doutez jamais de mon tendre et constant intérêt.

Quand je vois votre nom dans les journaux et autres ouvrages je jouis des sentiments bienveillants qui sont toujours exprimés en votre faveur, ils vont droit à mon cœur. Je ne cesse de prier pour que vos succès si mérités dans cette triste vie ne se bornent pas à la durée de notre frêle et incertaine existence. Ah ! madame, travaillons encore davantage, pour tâcher de joindre au ciel celui qui a si bien mérité d'y entrer tout droit.

Mme de Montmorency devait survivre près de dix ans à Mme Récamier. Elle ne mourut qu'en 1858, âgée de quatre-vingt-quatre ans.

*
* *

Bizarre, dévote et passionnée, on ne contestera pas que Mme de Montmorency ne fût une des plus curieuses figures de son temps. Mais celle qui sort la plus grandie de ces lettres,

encore qu'elle n'y apparaisse qu'indirectement, peut-être est-ce l'incomparable Juliette. N'y surprenons-nous pas comme le secret de son prestige? Elle savait être une admirable confidente.

Sans doute Mme Récamier fut une des plus jolies femmes de son temps, et M. Herriot a pu dire d'elle avec raison : « Le fond de son caractère, c'était la bonté. » Cependant, au moment de la quitter, les mots qui nous paraissent donner d'elle la plus juste idée, ce sont ceux que lui écrivait Mme de Boigne : « Si vous êtes la personne la moins oubliée, c'est... parce que votre douce et naturelle et séduisante bienveillance a trouvé le secret de persuader à chacun que son sort ne vous serait pas indifférent. »

Mme Récamier éprouva certainement une sincère affection pour Mathieu de Montmorency ; malgré la longueur et la monotonie de ses sermons, malgré ses accès un peu mesquins de jalousie, elle lui fut reconnaissante de l'appui que ses conseils, son autorité et sa situation lui avaient apporté dès sa jeunesse. Elle le pleura, et elle donna tous ses soins à honorer la mémoire de celui que Sainte-Beuve (qui n'avait connu Mathieu que par les récits de l'Abbaye-au-Bois) appelait avec un peu d'exagération : le dernier homme de bien des grandes races. Mais est-il vraisemblable qu'elle ait ignoré la bizarrerie de son caractère? Il l'est moins encore que Mme de Montmorency lui ait plu par cet accord secret des sensibilités qui noue seul les amitiés véritables. Au reçu de ses confidences et de ses sermons, et lors même qu'elle conservait avec soin les lettres qui racontent ses bizarres aventures, comment douter qu'elle n'ait eu quelquefois envie de sourire et de s'impatienter?

Bien qu'elle ait gardé pour elle ses propres sentiments, tout ce que nous en connaissons nous montre le soin qu'elle mettait à ne blesser personne. Elle savait écouter — et ce fut peut-être son secret, la raison de cet attrait qui retint tant de personnages éminents autour d'elle. En ce temps de sentimentalité débordante où chacun admirait la noblesse de son cœur et le pathétique de son destin, le plus grand plaisir n'était-il pas de donner libre cours à ses effusions sans se heurter à la moquerie ou à l'impatience? Et si Mme Récamier régna, c'est qu'elle sut garder, en écoutant, sa grâce et sa bonté.

Emmanuel Beau de Loménie.

La politique du Dollar

Les regards des Nord-Américains qui songent aux moyens d'utiliser la situation unique que la guerre leur a faite, se tournent actuellement vers le nouveau monde et le Pacifique : ils veulent y devenir le smaîtres.

En Amérique latine, les États-Unis font une politique qui ne vise pas moins que l'accaparement économique par les trusts, le contrôle financier par les emprunts et la direction politique par l'intervention directe dans les affaires intérieures des républiques hispano-américaines.

Les États-Unis emploient d'abord et emploieront de plus en plus un moyen très efficace pour s'emparer des républiques latino-américaines : celui qui consiste à les inonder d'or. Toutes ces républiques — à peu d'exceptions près — ont actuellement besoin d'argent et il en est ainsi depuis qu'elles sont nées à la liberté. Qu'il s'agisse de celles des Antilles, du Centre-Amérique ou de l'Amérique du Sud, leur situation est précaire ou tout à fait mauvaise. Il faut donc recourir à l'emprunt ; mais ce qui aggrave le cas de ces malheureuses démocraties, c'est l'impossibilité où elles sont le plus souvent d'emprunter à l'intérieur les sommes considérables dont elles ont besoin. Les ressources ne sont pas suffisantes, les richesses naturelles à peine exploitées, l'industrie embryonnaire, l'agriculture peu développée, sauf en Argentine, au Chili et le long des côtes du Brésil. Il faut

ajouter que la population y est peu nombreuse et, qu'en outre, les nationaux ont peu de confiance dans leurs propres gouvernements et consentent difficilement à devenir leur créancier.

Tous ces pays ont donc été de tous temps condamnés à demander à l'extérieur ce qu'ils ne trouvaient pas chez eux ; beaucoup de choses manquaient, mais les capitaux surtout faisaient défaut. Au siècle dernier, la France et particulièrement l'Angleterre, avaient été les grands bailleurs de fonds. Mais la guerre est venue qui a tout changé ; il est inutile d'insister longuement sur la situation actuelle de l'Europe pour conclure que nous sommes incontestablement de ceux que la guerre a abaissés financièrement et économiquement et que nous ne pouvons aider personne. L'Angleterre, de son côté, bien que dans une meilleure situation financière, a de grandes colonies et c'est à celles-ci qu'elle pensera d'abord. Par contre, les États-Unis qui n'ont que d'infimes colonies se sont hissés sur une montagne d'or et sont devenus les banquiers du monde.

Aussi là-bas, plus qu'ailleurs encore, tous les yeux sont-ils tournés vers Washington : il n'est plus question pour ces peuples de se demander s'ils sont des Latins (la question reste dans le domaine intellectuel pur), mais de savoir comment ils vivront et se développeront.

C'est donc aux portes des banques de Wall Street que frappent tous les envoyés extraordinaires de ces républiques ; c'est dans les somptueuses antichambres de ces établissements qu'ils viennent timidement demander à emprunter pour leur pays. Les Latins d'Amérique sont maintenant dans l'obligation — qu'ils le veuillent ou non — d'aller implorer l'ennemi le plus certain de leur indépendance, le Nord-Américain, leur maître de demain. Les desseins impérialistes d'une nation qui est devenue un trust et une banque sont donc favorisés par cet heureux concours de circonstances : une Europe chaotique et presque ruinée ; le nouveau monde incapable de s'organiser et de progresser sans l'aide et le secours de l'étranger. Les besoins de ces républiques et l'impossibilité où elles sont de s'adresser ailleurs vont au-devant des visées d'hégémonie des Nord-Américains ; et si les banquiers yankees leur prêtent si facilement, c'est qu'ils y voient le meilleur moyen de s'introduire dans ces pays. En effet, les gages qu'ils exigent sont très

sérieux, très importants et portent souvent atteinte à la souveraineté nationale de l'État qui emprunte.

Le Yankee est positif, réalisateur, et très intéressé : aussi, le plus souvent, demande-t-il en garantie les douanes ou le produit des revenus d'une ville si le prêt est consenti à une municipalité ; mieux encore, il place un administrateur ou un contrôleur américain aux douanes ou même aux finances, qui organise les services, les commande et perçoit lui-même les revenus. Hypothéquer et toucher les revenus des douanes dans ces républiques, c'est percevoir le plus clair des revenus de l'État dont vivent présidents, ministres et fonctionnaires ; les impôts sont, en effet, à peine organisés et en tout cas très difficiles à percevoir, sauf dans les trois grandes républiques de l'A. B. C. (Argentine, Brésil, Chili), et les douanes seules donnent un revenu sûr et important ; les administrer, c'est donc avoir l'État à sa merci. Aussi les États-Unis sont-ils très désireux d'émettre de gros emprunts en faveur de ces républiques, car ils y voient le meilleur moyen d'obtenir le contrôle financier ; et ces prêts d'argent servent soit à équilibrer les budgets déficitaires, soit à payer les dettes intérieures ou extérieures, soit à favoriser le développement de grands travaux publics pour lesquels les trusts américains trouvent des débouchés tout naturels.

Par le fait même, l'administration des douanes, le contrôle de toutes les sorties et de toutes les entrées, le prélèvement des taxes sur les importations et les exportations en garantie des prêts consentis, donnent aux Américains le contrôle économique ; ils peuvent en outre facilement établir des droits préférentiels à leur profit et taxer lourdement tous les produits étrangers. Partout où ils seront les maîtres, ils « boycotteront » nos produits, car les États-Unis ne connaissent pas d'amis sur le terrain économique et financier : le lutte deviendra très difficile.

Les banquiers nord-américains ont donc inauguré la politique du dollar et pendant ces deux dernières années, ils ont prêté aux gouvernements, aux villes ou aux États une somme globale s'élevant à 304 millions de dollars. Toutes les républiques du Centre-Amérique sont en faillite, sauf le Nicaragua que les Nord-Américains occupent et dont ils administrent les douanes et les finances ; le « président de la république » et les ministres reçoivent régulièrement des

appointements. Les quatre autres petites républiques du Guatemala, du Honduras, du Salvador et du Costa-Rica demandent à contracter des emprunts et un groupe de banquiers nord-américains étudie leur cas et les conditions qui seront exigées ; le Guatemala vient d'obtenir 15 millions de dollars et les Nord-Américains vont y créer la Banque « Nationale » et y faire disparaître — en la rachetant — toute la monnaie de papier du pays.

Le gouvernement cubain qui avait déjà emprunté 5 millions de dollars et livré une partie de ses douanes vient d'obtenir 50 millions de dollars. Haïti, occupée militairement depuis 1915, a reçu 7 500 000 dollars et la « Banque nationale haïtienne » a cédé tout son actif, par acte notarié, à la National City Bank de New-York. La Colombie, qui se traîne dans la misère, vient de recevoir 4 millions de dollars pour faire face aux dépenses les plus urgentes et demande un autre emprunt de 80 millions de dollars ; une de ses provinces, celle d'Antioquia, a obtenu tout récemment 20 millions de dollars et l'une de ses villes les plus importantes 7 millions de dollars pour des travaux hydrauliques, des tramways et des constructions diverses d'intérêt public ; elle a livré en gage tous ses revenus.

L'Équateur, en pleine crise, demande 33 millions de dollars ; le groupe financier de la *Standard Oil* étudie la question, mais il a aussitôt fait savoir qu'il « serait indispensable de donner les douanes en gage ». Le Pérou, très attaqué, négocie un emprunt de 50 millions de dollars et a déjà livré ses douanes ; la Bolivie a obtenu 33 millions de dollars garantis par les revenus les plus importants de l'État ; une commission nord-américaine est partie pour la capitale bolivienne afin d'intervenir dans l'attribution des sommes de l'emprunt et surveiller le prélèvement des impôts.

Le Chili a emprunté 44 millions et négocie un nouvel emprunt de 12 millions de dollars ; l'Uruguay a reçu 13 millions de dollars, le gouvernement brésilien 50 millions, la ville de Rio 12 millions, l'État de Rio-Grande-do-Sul 10 millions, l'État de Ceara 2 millions de dollars ; l'Argentine enfin a emprunté 50 millions et prépare un autre emprunt de 110 millions de dollars.

Tout cet or a envahi les républiques hispano-américaines en moins de deux ans et nous croyons que la politique du dollar n'a pas dit son dernier mot ; elle n'est au contraire

qu'à son début et on devine quelle puissance redoutable elle va donner aux Nord-Américains.

*
* *

De leur côté, les trusts ne pensent qu'à accaparer les richesses des anciennes possessions espagnoles ; partout on les rencontre, essayant d'obtenir, par la corruption le plus souvent, de grandes concessions de terrains, de mines, des adjudications de grands travaux publics.

A Cuba, les compagnies sucrières nord-américaines sont arrivées à posséder 60 pour 100 des plantations sucrières ; les 40 pour 100 restant et appartenant à des compagnies de différentes nationalités sont à peu près toutes financées par l'or américain. Au Centre-Amérique, de grandes compagnies fruitières ont obtenu d'importantes concessions de terrains où elles entreprennent sur une grande échelle la culture des bananiers ; elles sillonnent ces plantations de lignes de chemin de fer qui pénètrent de plus en plus dans le cœur du pays, créent des ports sur les côtes et y installent des stations de télégraphie sans fil. Les côtes atlantiques du Nicaragua, du Honduras, du Costa-Rica et du Guatemala leur appartiendront bientôt complètement : ces mêmes sociétés s'installent au Venezuela et en Colombie. D'autres acquièrent d'immenses terrains sur la côte Pacifique du Centre-Amérique pour y cultiver des plantes et des arbres destinés à la teinturerie, d'autres enfin commencent à exploiter les forêts.

La *Standard Oil* est partout à la recherche des gisements pétrolifères ; elle estime d'ailleurs que l'Amérique du Sud sera le réservoir du monde pour le pétrole. L'Équateur, le Pérou, la Colombie, la Bolivie, le Centre-Amérique, le Mexique et l'Argentine sont parcourus en tous sens ; d'énormes concessions ont déjà été obtenues : les Anglais luttent avec âpreté, mais nous sommes absents. Les mines sont accaparées petit à petit ; des trusts d'études comme la *Uhlen Contracting Company* et la *Foundation Co* élaborent des projets de chemins de fer, de ports, de travaux de toutes sortes. De puissantes associations bancaires offrent aux différents gouvernements et aux villes les fonds nécessaires pour exécuter ces travaux, en spécifiant naturellement que les sommes empruntées serviront à acquérir

du matériel américain ; c'est ainsi que le Pérou, la Colombie, l'Équateur, la Bolivie, tout le Centre-Amérique, les Antilles, le Brésil même et le Chili se développeront petit à petit grâce à l'or américain.

Certains gouvernements passent des contrats inquiétants. A Haïti, un trust américain a pu se faire céder — et on devine par quels moyens — le droit de « fabriquer le sucre de canne, de cultiver le coton, le tabac, le caucho, les fruits tropicaux ; de construire des édifices publics et privés ; d'acquérir les chutes d'eau, d'y construire des canalisations, de développer dans l'île toutes sortes de travaux publics, comme les chemins de fer, les ports, les tramways ; d'acquérir de quelque manière que ce soit les droits ou propriétés de toute personne, firme et association en les payant au comptant et en se réservant le droit de disposer à leur gré de la propriété acquise... », en un mot de faire tout ce qui lui semblera bon. Voici un autre exemple et tout récent. Il s'agit d'un contrat passé entre la *Standard* et le gouvernement bolivien, aux termes duquel celui-ci cède pour cinquante-cinq ans à ce trust 1 million d'hectares de terrains pétrolifères ; ce n'est pas tout ; la *Standard* obtient le droit d'exploiter les lignes télégraphiques et téléphoniques, la télégraphie sans fil, les voies ferrées, les tramways, les canaux, les routes, les ports (le jour où la Bolivie recevrait un accès à la mer) et celui d'entreprendre tous travaux possibles en participation avec le gouvernement bolivien ; c'est dire que le développement de la Bolivie se fera sous l'égide de la *Standard* et des trusts amis, ce qui est rassurant.

Les compagnies de câbles ne sont pas moins entreprenantes et cherchent à enserrer tout le continent sud-américain d'un réseau de câbles strictement américains. L'*Associated Press* devient de plus en plus puissante ; les compagnies radio-télégraphiques installent de nouvelles stations de télégraphie sans fil au Centre-Amérique ; cinq postes vont être créés au Nicaragua et au Honduras notamment qui pourront communiquer avec ceux de la Nouvelle-Orléans et du poste d'Almirante, à Panama ; en Colombie également, à Bogota, la « Tropical Radio » jette les bases d'une très puissante station ; c'est le trust des nouvelles et des informations qui se prépare.

Ces installations cachent aussi des préoccupations stra-

tégiques ; car les Antilles, le Centre-Amérique, la Colombie et le Venezuela forment les défenses avancées du canal de Panama.

Si, d'autre part, nous consultons les chiffres du commerce extérieur de ces républiques, nous voyons que les États-Unis sont parvenus à drainer chez eux la plus grosse partie des richesses de l'Amérique du Sud ; sur ce point encore, on remarque leur désir de créer une interdépendance très forte entre le Nord et le Sud du nouveau monde. De plus en plus, c'est le Nord qui fera vivre le Sud, c'est aux États-Unis que les Hispano-Américains trouveront leurs plus sûrs débouchés.

Les Nord-Américains n'hésitent pas non plus à accorder des avantages aux républiques du Sud. Pendant que le Sénat des États-Unis votait le « tarif Fordney » qui taxe fortement les produits européens à leur entrée aux États-Unis, le même Sénat approuvait un décret qui portait une réduction générale des droits d'entrée des produits sud-américains en Amérique du Nord.

C'est ainsi que le cuivre, les cuirs, le café, le pétrole, le charbon, le caoutchouc et l'argent étaient déclarés libres de tous droits. Le cuivre du Chili et du Pérou, l'argent du Mexique et du Centre-Amérique, le pétrole du Pérou et de la Colombie, le café du Brésil et de la Colombie vont tout de suite s'acheminer en grandes quantités vers les États-Unisl Sur la laine, les droits ont été abaissés de 45 pour 100 à 33 pour 100 ; c'est une invitation à l'Argentine.

Grâce à leur développement naturel et à la guerre, les Nord-Américains sont aussi devenus les premiers importateurs ; leur pourcentage, qui ne représentait que 17 pour 100 du total importé en Amérique du Sud en 1910, atteint aujourd'hui 42 pour 100 et 70 pour 100 aux Antilles et en Amérique centrale. L'Angleterre a vu son chiffre descendre de 33 pour 100 à 22 pour 100 en Amérique du Sud ; quant à la France, elle compte pour 5 pour 100 en Amérique du Sud et pour 2 pour 100 aux Antilles et au Centre-Amérique. Les intérêts sud et nord-américains sont de plus en plus solidaires les uns des autres et la triste situation de l'Europe ne fait qu'y aider. L'Amérique latine veut vivre, elle cherche à subir le moins possible les effets de la guerre et elle se tourne vers ceux qui ont été non seulement les moins atteints, mais sont devenus les plus riches, les plus forts et les plus utiles.

*
* *

Il y a plus encore : les Hispano-Américains sont invités à de nombreuses conférences où sont étudiés les moyens de resserrer les liens d'intérêt et d'amitié entre Américains. En 1916 déjà, un congrès panaméricain s'était réuni à Whashington ; on y avait étudié les questions les plus variées ; tous les problèmes qui pouvaient intéresser l'Amérique latine y avaient été discutés : minéralogie, géologie, chimie industrielle, richesses naturelles, enseignement, éducation.

Au mois de décembre 1921, une haute commission nord-américaine avait été fondée sous la présidence de M. Hoover, secrétaire du ministère du Commerce. Les États-Unis y avaient présenté un très grand projet pour le développement des relations commerciales entre les États-Unis et l'Amérique latine : on y avait discuté et on continuera d'y discuter les principaux problèmes économiques et financiers du nouveau monde afin d'éliminer les plus grosses difficultés. Elle constituera un corps consultatif qui aidera (et on devine dans quel sens) les différents gouvernements à établir les pratiques commerciales et économiques qui devront être adoptées entre les États-Unis et l'Amérique latine : elle se réunira aussi pour étudier la promulgation des lois relatives à la propriété industrielle (qui favoriseront naturellement les Nord-Américains), la simplification des tarifs douaniers (à l'avantage des États-Unis, cela s'entend, ce qui sera facile là où ils administreront déjà les douanes) ; elle étudiera enfin la question des changes et les comptes rendus des réunions qui auront lieu en Amérique latine seront envoyés à Washington où la section nord-américaine les approuvera : ces réunions seront régulières et périodiques.

En mars prochain, une autre conférence panaméricaine se réunira à Santiago-du-Chili sous la présidence des États-Unis ; les vingt et une républiques latines y seront représentées ; les questions les plus variées y seront étudiées.

Les Nord-Américains ont d'autres prétentions encore ; ils veulent conquérir l'âme des Latins d'Amérique et mettent tout en œuvre pour se faire connaître. Ils avouent volontiers que jusqu'ici le Nord et le Sud du nouveau monde se

sont peu fréquentés et qu'il est temps de développer les relations amicales entre « frères » américains. On commence à apprendre l'espagnol aux États-Unis, de nombreuses revues américaines, rédigées en espagnol, font connaître les richesses, la puissance, les ressources des États-Unis, et n'oublient pas d'y réfuter toutes sortes d'objections.

De leur côté, les jeunes gens de l'Amérique latine apprennent de plus en plus l'anglais. Les fédérations d'étudiants, les corps savants de l'Amérique latine ne sont pas oubliés. Y a-t-il un congrès d'éducation, de l'enfance (et les Nord-Américains ont de grandes prétentions en ce qui touche à l'éducation des enfants), un congrès d'étudiants, de sciences ou de médecine, toute l'Amérique latine est invitée.

Mieux encore, le 20 avril dernier, une conférence panaméricaine de femmes s'est ouverte à Baltimore. M. Hoover et M. Hughes, secrétaire d'État, ont fait beaucoup pour en assurer le succès. Le but de cette conférence, présidée par Mme Wood Park, de la ligue du suffrage féminin aux États-Unis, était de resserrer les liens d'amitié entre les femmes nord-américaines et leurs « sœurs » latines ; ces dernières ont été très flattées d'être invitées par la puissante nation du Nord, elles y ont été l'objet de mille attentions et pour beaucoup les États-Unis ont été une révélation.

Les Nord-Américains cherchent à faire comprendre aux Latins d'Amérique qu'ils doivent désormais prendre conscience de leur « américanisme » et se détacher de plus en plus de l'Europe. L'Amérique n'est-elle pas la terre de la liberté et l'Europe celle des autocraties?

C'est pourquoi les États-Unis tendent à devenir les seuls arbitres dans les questions litigieuses entre les républiques latines. La question des frontières entre le Chili et le Pérou, au sujet des territoires de Tacna et Arica, a été soumise à l'arbitrage de Washington ; la Bolivie demande aussi que soit examinée la question de son accès à l'océan Pacifique ; l'Équateur et le Pérou désireraient également choisir les États-Unis comme arbitres au sujet de leurs prétentions réciproques sur certains territoires contestés ; les mêmes différends existent entre le Pérou et la Colombie et tous ces peuples oseront difficilement choisir d'autres juges.

Au Centre-Amérique, le Costa-Rica qui revendiquait le territoire de Coto contre le Panama avait résolument attaqué ce dernier : après quelques combats aussi puérils

qu'inutiles, les États-Unis intervinrent et tranchèrent le différend sans consulter les belligérants ; la république de Costa-Rica recevait le territoire de Coto. A Panama, le « gouvernement » donna l'ordre de mettre le drapeau national en berne, et ce fut tout. Les États-Unis n'avaient eu aucun scrupule à arracher ce territoire à Panama, puisque cette république est une de leurs créations ; quant au Costa-Rica, il avait de ce fait contracté une dette de reconnaissance envers les États-Unis. Les juristes n'avaient pas eu à intervenir pour affirmer la valeur du principe de la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes ; le plus fort avait réglé la question.

Et voilà qui nous amène à dire quelques mots de l'intervention directe des États-Unis dans les affaires politiques du nouveau monde.

*
* *

On sait que la stabilité politique de ces républiques (à part la république Argentine, le Chili et certains États du Brésil) est mal assurée ; les États-Unis sont, au reste, loin d'être étrangers aux nombreuses révolutions qui éclatent dans ces malheureux pays. L'or américain y joue un rôle redoutable et maintient — grâce aux mouvements séditieux — le trouble et le désordre là où les Nords-Américains veulent pénétrer et devenir les maîtres.

La plupart des révolutions du Mexique ne sont que l'histoire de l'invasion des Yankees dans ce pays ; l'exemple de la fondation de la république de Panama, province arrachée à la Colombie par une révolution soutenue par les Américains, celle du Nicaragua suivie de l'occupation militaire nord-américaine, la mainmise sur la république Dominicaine, l'occupation militaire et l'accaparement de Haïti en 1915, les lois imposées à Cuba qui font de plus en plus de la perle des Antilles une vassale des États-Unis, tout démontre les tendances profondes de la nation qui serait venue en Europe pour défendre « le principe de la liberté des peuples ».

Le cas le plus récent est celui de la république de Guatemala au Centre-Amérique. Le président Herrera était au pouvoir en 1921 quand le général Mangin vint le saluer de la part du gouvernement français ; depuis longtemps,

le Guatemala n'avait vu au pouvoir un homme aussi digne et aussi intègre. Les partis de l'opposition n'avaient cependant pas désarmé et on pouvait craindre que ce gouvernement ne pût se soutenir. Tout à coup, trois généraux, dont l'un était chef d'état-major de l'armée, fomentèrent une révolution, obligèrent le président Herrera à abdiquer et s'emparèrent du pouvoir. Il est curieux de noter ce que firent alors les États-Unis. Au lieu de soutenir le président Herrera, ils reconnurent immédiatement le général Orellana, homme obscur et sans scrupules, et allèrent même jusqu'à empêcher le Salvador et le Honduras, les deux petites républiques voisines, d'intervenir par la force, comme elles en manifestaient l'intention, pour rétablir le président constitutionnel, « dans l'intérêt de la paix au Centre-Amérique » !

Quelque temps après, l'ancien parti de l'ordre manifesta une certaine activité et son désir de replacer Herrera à la tête du gouvernement en chassant l'usurpateur. L'attitude des États-Unis ne fut pas moins nette ; un ordre de Washington prescrivit à l'amiral Cole, commandant le croiseur *Birmingham*, de la flotte du Pacifique, de se rendre immédiatement sur les côtes du Guatemala ; l'amiral, escorté d'un groupe de marins, se rendit à la capitale et comme, à son approche, tout était rentré dans l'ordre, il se contenta de « présenter ses respects » au général Orellana de la part du président Harding.

Aussitôt après cette entrevue, et comme par un fait exprès, le général demandait au congrès l'autorisation de faire un emprunt aux États-Unis. Il s'agissait de créer au Guatemala une banque « nationale » avec de l'argent exclusivement américain et de racheter tout le papier-monnaie local qui était ainsi définitivement supprimé ; les banquiers nord-américains accordèrent 15 millions de dollars.

Peu à peu, toute l'Amérique centrale et les Antilles vont naître à la vie nord-américaine et les républiques du Nord et du Centre de l'Amérique du Sud tomberont les unes après les autres, victimes de leur faiblesse, de l'abandon de l'Europe impuissante, et de la ploutocratie nord-américaine.

Le panaméricanisme est né, mais il ne se réalisera complètement qu'au profit des Nord-Américains sous les auspices de la doctrine de Monroë, charte hypocrite de la défense exclusive des intérêts nord-américains, qui nous interdira

d'intervenir et n'aura pour but que de dérober à nos regards leurs menées impérialistes. Il importe peu que les démocrates ou les républicains soient au pouvoir ; car ce ne sont pas deux partis, mais bien plutôt deux ploutocraties qui luttent l'une contre l'autre aux États-Unis et, quel que soit le chef de l'État, ce sont toujours des trusts qui commandent. La royauté de l'or et l'aristocratie financière sont devenues les fondements du régime américain — prototype de cette civilisation de la « quantité » qui tend à vouloir s'imposer dans le monde moderne comme une féodalité nouvelle.

Pierre Arthuys.

L'Empire du Monde [1]

Le Secret.

I

Derrière les tirailleurs, le village acheva de flamber, les cases avec de longues flammes blanches sous la lumière du jour, les lougans dans d'épaisses torsades de fumées noires striées de flammèches. Vers les crêtes, la troupe poursuivait sa marche prudente. Et par le lit même de l'enneri où trois années de sécheresse avaient tari les dernières flaques, derrière le sergent Kara Keita, le gros de la colonne continua de progresser.

De chaque côté du val se développèrent les membrures puissantes du massif. Entre deux berges à pic, un passage s'encaissa où subsistaient, dans des lambeaux d'ombre, de maigres touffes de roseaux. Élargi soudain, le lit de la rivière déroula l'élan de ses sables, figés des mêmes vaguelettes, qu'avait façonnées la dernière crue. Tout le terrain monta d'un mouvement rythmique vers le Tarso étageant ses cimes.

La troupe marcha deux heures encore. Quand le soleil fut au zénith, la chaleur harassa les hommes. Ce matin voyait le troisième jour de l'expédition, trente kilomètres à chaque étape avec des combats et des escarmouches. Aujourd'hui, ils s'étaient heurtés au

(1) *Copyright* 1923 *by Arthème Fayard.* — Voir la *Revue universelle* du 15 décembre 1922 et du 1er janvier 1923.

rezzou ; la surprise ayant échoué, ils avaient eu deux morts, des blessés et, comme à leur habitude, les Toubbous avaient fui, mettant à profit le temps que nécessitait la destruction du village.

Puis Berthier avait commis Kara Keïta à poursuivre les fuyards par le labyrinthe des hautes vallées. Pour faire échec à la manœuvre coutumière des Toubbous, lui, couperait en oblique pour les cueillir à la descente ou leur tomber dans le dos s'ils décidaient de résister. Patiemment instruit de ce plan, le sergent noir avait hoché la tête, ravi d'autant d'ingéniosité.

A son coup de sifflet strident, les flancs-gardes s'arrêtèrent. Sous la protection des sentinelles, on alluma les feux pour cuire la bouillie de mil. L'ordre était de ne point dissimuler la marche ni de la pousser outre mesure. Ainsi, dans le vaste silence de midi, on put dormir quelques heures, à l'ombre des rochers en éboulis sur les versants. Plus tard, à cinq cents mètres en amont, une détonation souffleta la lumière pesante, le vaste flamboiement du jour si calme.

D'un monticule, un autre coup de feu répondit ; plus lointaine, la détonation grasse des fusils de traite dont sont armés les indigènes. Ce fut aussitôt la fusillade alternée des winchester et des lebels. Des deux côtés de l'enneri, les tirailleurs de Kara Keïta progressèrent en rampant. On eût dit le glissement subit d'un lambeau de terre dont un reflet aurait donné l'illusion qu'elle bougeait. Un élan emporta les noirs. Disciplinés, obéissant aux commandements nasillards du sergent : Joue ! feu ! joue !... à l'abri des rocs, ils concentrèrent des feux de salve vers cette vague embuscade décelée par des fumées légères.

Ils étaient braves. La règle avait canalisé leur bravoure, aux vertus innées ajoutant l'armature de la discipline, l'étai du commandement. S'ils se fussent trouvés à la place des Toubbous, ils auraient fui comme eux, plus vite qu'eux, et même ils n'auraient point résisté. Car les gens du Tibesti sont d'une race bien plus guerrière ; et pourtant, ils faisaient reculer ces corsaires des pistes dont les descentes vers les villages nigériens apportaient à leurs pères, il y avait si peu de temps de cela, la mort et l'esclavage. Et Kara Keïta en tirait une fierté candide : ils avaient désormais les fétiches souverains des blancs.

Le combat se poursuivait sur des mamelons élargis en gradins et d'où les vues restaient bornées. Les Toubbous rompaient, contenant les tirailleurs de quelques coups de fusil. Au déval d'un ravin, brusquement ils s'enfuirent, défilés par des gorges.

Un des leurs était tombé ; ses compagnons l'avaient abandonné après avoir essayé de l'emporter. Soucieux, Kara Kheïta arrêta ses

hommes. Le sergent considéra le cadavre. Était-ce là le grand guerrier au teint de brique, portant une étoile bleue tatouée entre ses sourcils et une trace de cicatrice ancienne sur la joue gauche?... Non ! grâce à Dieu ! Petit, maigre, de figure grisâtre, l'homme ne répondait en rien au signalement que lui avait donné Berthier : « des prisonniers, Kara, autant que possible des prisonniers et surtout ce grand démon mince à la peau de filali... Des coups de fusil au jugé, et, si vous visez, les jambes... »

Cependant que Kara Keïta s'interrogeait ainsi, à six kilomètres à l'ouest, le capitaine Berthier cheminait rapidement avec ses tirailleurs et ses auxiliaires touareg. Aux berges hérissées d'entablements avait succédé un plateau rocheux où ils pouvaient presser l'allure. Dans l'éloignement, répercuté par les échos favorables, ils perçurent le bruit haletant des fusillades. Tous avaient connu la satisfaction et cette fièvre de la rencontre espérée proche.

A grandes foulées, Berthier précédait sa troupe. Peut-être allait-il connaître le mystère qui l'entourait depuis ce jour où il avait appris, d'abord sans pouvoir les relier, les convoitises anglaises et, quelques heures plus tard, l'histoire de la Targuia et l'existence de Berkhani, son frère.

Une phrase l'avait éclairé. C'était plus tard, dans la nuit, après leur premier entretien et cette étreinte dont Tinirt l'avait rompu pour s'évader peut-être ! Il n'avait pu s'endormir, enchaînant à l'infini des réflexions et des images. Doucement il s'était levé. Dans la cour du bordj, tout était silence, hors le pas régulier d'une sentinelle. Un murmure de voix : une ronde passait, raclement des souliers sur le sol, allées et venues mystérieuses de s'accomplir dans l'ombre.

Assis sur ce banc fait d'un tronc d'arbre qui honore la porte de son bureau, tout à coup, près de lui, il devinait une présence : droite, plus sombre sur la vague blancheur du mur, Tinirt le regardait.

Elle s'était accroupie à ses pieds ; lui prenant la main elle l'avait portée à ses lèvres et ce témoignage de la vassalité amoureuse l'émouvait. Sur la face tournée vers lui, il s'était penché ; dans la pénombre, la beauté de la Targuia prenait une expression plus véridique et farouche. L'énigme s'appariait à tout ce décor de mystère nocturne, et comme s'ils continuaient la conversation interrompue tantôt, il lui demandait à voix basse :

— Où est-il, maintenant?

Encore elle s'était bornée à répondre :

— Toi, je t'aime... je ne peux pas dire... Ne me crois pas si tu veux, mais je sais que tu me crois. Il y avait quelque chose qui m'attirait

vers Clairville, mais toi, ce n'est pas pareil. Tu me sembles plus près, comme si nous avions les mêmes idées, les mêmes haines... Pourquoi t'ai-je parlé ce soir sinon pour te dire...

Elle s'arrêtait. Il restait la tête penchée, sa face contre la sienne...

— Il m'a envoyé un émissaire, une femme, hier... il m'a fait dire qu'il ferait de toi comme du caravanier...

Elle soupirait convulsivement, comme à revoir la tête coupée, cette chair de boucherie ignoble.

Le chuchotement tu à son oreille, le silence avait paru profond à Berthier, comme un gouffre immense où les étoiles auraient menacé de tomber.

Il remarquait qu'il n'entendait plus le pas dont la sentinelle avait éraflé le cailloutis. Remarque machinale, sans répercussion dans son esprit, car Tinirt s'était reprise à parler, d'une voix maintenant si basse qu'il fallait faire effort pour l'entendre.

— Il est puissant, plus puissant que vous autres les blancs... Il commande aux démons des pierres. Quand il le veut, il en fait jaillir des flammes. Et les démons lui ont procuré de grandes richesses, des pièces d'or et d'argent, des pièces de blancs...

Un silence avait encore coulé. Puis, comme il lui demandait, pour la troisième fois, de dire où il s'était réfugié, la réponse venait éclairer toute la confuse énigme.

— Je ne sais pas, avait-elle répondu, la vieille a refusé de le dire. Je devais la suivre. Tout ce que j'ai pu savoir, c'est que nous devions nous rendre dans la montagne à cet endroit que vous appelez le Trou au Natron...

Le Trou au Natron?... Qui donc tantôt avait prononcé ces mots?... Il se rappelait la vision qu'il conservait de ce précipice, vaste développement circulaire, cratère large de plus d'une lieue, des rocs à pic et, dans un chaotique désordre de lames refroidies, un cône d'éruption qui pointait, chapeauté de cendres comme était strié de blanc par les coulées de la soude tout l'immense abîme ; un paysage d'une sévérité, horrible : Le Trou au Natron et non loin, la masse du Toussidé, un bloc de granit élevant à plus de trois mille mètres ses dures murailles abruptes. Une autre vision s'interposait : la veillée dans le poste, sous la lampe, près de l'appareil télégraphique, quand Bilma avait confirmé la surprenante nouvelle et, dans la même soirée, plus tard quand, ricanant et gloussant, Charlet découvrait ses dents jaunies de vieux cheval. Sa voix s'éleva rauque, étouffée, hésitante pour une question d'un médiocre intérêt :

— Dis-moi, tu étais avec Clairville quand sont arrivés les deux Anglais, tu te souviens, les deux Anglais qui sont restés si longtemps

par là? Ils ont dû connaître les indigènes, s'informer auprès d'eux... Berkhani était-il là?...

— Berkhani était avec eux. Lorsque Clairville voulut le voir, il les a tous rencontrés. Je me demande ce qu'ils pouvaient bien faire, m'a-t-il dit quand il est revenu.

— Il t'a dit ça, Clairville?...

— Oui, il l'a dit... Il paraît même que les Anglais ont plaidé pour moi : Accepte donc les conditions du capitaine, ont-ils prié. Et Berkhani a consenti sans plus discuter. Au retour Clairville était très inquiet. Je voudrais bien savoir ce qu'ils faisaient, répétait-il, et pourquoi ils avaient une telle envie que je m'en aille...

— Je comprends, disait Berthier, je comprends !...

Il s'absorbait, les coudes aux genoux, la tête dans ses mains.. Que voulaient-ils, ces gens? Il y avait un lien certain entre ces géologues et ce projet de cession exprimé plus tard, dont la révélation venait de leur parvenir après la longue, l'obscure besogne ourdie là-bas, dans l'Europe des traitants et des mercantis, au pays des affaires, des grandes, des vastes affaires... Un lien, une relation... De l'or, des diamants?... Pourquoi pas?... L'Afrique du Sud qu'on recommencerait par ici, une Rhodésia qui aurait une différente histoire?...

Il fallait retrouver ce Berkhani. Dès le lendemain !... savoir où il gîtait, le prendre, le faire parler...

C'était à ce moment que, tout à coup, avait éclaté l'extraordinaire attentat dont le souvenir, tandis que Berthier gravissait les pentes, substituait au morne et sauvage paysage la vision des hautes flammes jaillissant dans la pénombre. Des cris et des coups de feu avaient déchiré la nuit endormie, une grande clarté rouge teignait la cour du bordj, la ligne basse des bâtiments, le ciel vers lequel il venait de lever la tête, surpris, tandis que la Targuia, la face rougie de ce grand reflet, étreignait convulsivement son bras.

— Le voilà !...

Dans une agitation trépidante, projetée comme les soubresauts d'un cauchemar, s'était désordonné le geste fou des noirs réveillés en sursaut, masse gesticulante et confuse pacifiée à force de commandements et de bourrades ; l'attitude très noble des Bédouins, vite groupés, luttant contre le feu ou tiraillant dans l'ombre, le fusil brandi. Aussi brusquement qu'elles avaient surgi, les flammes étaient tombées : en vérité le flamboiement d'un punch dont l'alcool serait usé ! Berthier s'arrêtait devant la longue muraille où persistaient, par places, des touffes de flammèches, bêtes agrippées qui essayeraient de mordre encore. Son vêtement noirci, la face moite, les mains ouvertes comme prêtes à empoigner, il regardait une dernière

flamme qui brûlait on ne savait quoi, et il allait s'étonner, chercher, déduire, trouver sans doute quand des cris happaient son attention. Charlet criait des ordres, les fusillades se disciplinaient ; franchie la poterne, dans la grande nuit vague il y avait des poursuites, une débandade de formes qui fuyaient, sur quoi s'acharnaient, à la gueule mince des armes rayées, des éclairs rouges dans l'ombre. Et c'était le calme revenu, le lent cheminement d'un brancard où s'étalait une forme, un noir, la sentinelle dont la marche régulière éraflait tout à l'heure le cailloutis du chemin de ronde. D'une oreille à l'autre, un coup de poignard lui avait fendu la gorge ; il avait dû tomber sans un cri, sans y rien comprendre. Berthier reconnaissait la manière du coupeur de têtes, Berhkani, parbleu !... Berkhani !

Trois jours après il tenait ses renseignements. Perpétrée par un groupe de dissidents qui avaient escompté le désordre de l'incendie pour décimer la troupe, l'attaque avait reflué dans une brusque panique, en dépit des efforts de Berkhani, celui qui possède le pouvoir magique de faire brûler les pierres...

II

Masse brunâtre sous le blafard éclairage que promenait la lune, au ras du sol Berkhani se retourna sur le côté, darda un regard aigu, s'immobilisa, toute sa chair crispée.

A des hauteurs infinies les astres marquaient leur route elliptique ; le vent frais de l'altitude promenait sa rumeur continue et parfois, sous sa rafale tout à coup gémissante, roulaient de menues pierrailles. L'homme écouta la respiration de ses compagnons, leur souffle calme et régulier. Et nul bruit ne décelait leur veille, rien ne vivant plus que les voix confuses qui s'émettent des espaces, il commença de ramper doucement. Sous le rebord de l'étroit plateau, il avait repéré la veille, à la faveur de la dernière lumière, un éboulis sablonneux. S'appuyant d'une main, de l'autre serrant son fusil, l'homme se laissa rouler. Dans le lit du torrent ouvert à vingt mètres dans la profondeur obscure, dressé, le cou tendu, il scruta les murmures de la nuit.

Continuellement le vent faisait entendre son froissement d'étoffes claquantes ; un grand-duc hulula sur l'amas confus des chuchotements nocturnes. Non, nul n'avait bougé, nul ne s'était aperçu de son départ ! Alors il s'en alla d'un pas rapide, le corps incliné, le fusil en bandoulière, sa marche élastique cahotant par des pierres. Le val s'étranglait. Par un chemin de chèvre qu'il devait connaître

comme un aveugle une route habituelle, il s'enleva au flanc d'un talus, se retrouva dans la pleine montagne, à l'air libre.

Il respira profondément, éprouvant, avec le sentiment d'une sécurité plus certaine, cette fierté d'avoir attesté sa ruse, exercé son instinct de méfiance, une fois de plus et à bon escient, il n'en doutait point. Tout l'après-midi rejeté vers les hauteurs du Tarso par la patiente poursuite des Soudanais, à constater l'absence des blancs et des Touaregs, Berkhani avait flairé une manœuvre et deviné que l'ennemi avait fait projet de le prendre. Tous ces chiens qui fuyaient avec lui, une fois aux mains des Français, que ce fût sous l'action de la crainte ou l'attrait d'une récompense, ils le dénonceraient comme l'instigateur de la rébellion ! L'intérêt est puissant au cœur des Toubbous et il n'y a rien qu'ils sachent refuser contre argent comptant.

Il le savait bien, lui, Berkhani qui avait fini par donner le secret du feu aux chercheurs de pierres. Ceux-là n'avaient point hésité à lui donner beaucoup de ces pièces jaunes dont le faible poids contrebalance celui d'un troupeau considérable. Malgré le profit, ce souvenir lui était désagréable, car il conservait l'appréhension d'avoir commis un sacrilège envers les mânes de ses ancêtres.

Il ergota, comme il faisait chaque fois que ce remords revenait le hanter : ces hommes étaient des passants ! Qu'importait qu'ils eussent, eux aussi, ce pouvoir merveilleux, puisque ce serait ailleurs, dans un lointain pays dont ils ne reviendraient plus. N'avaient-ils pas montré autant d'anxiété que Berkhani lui-même à tenir cachés les moyens du prodige?... Il se souvenait. Ils lui avaient donné de l'or à pleines poignées, ces étrangers qu'animait l'amour de la justice. Son pouvoir de vengeance, de la sorte accru, mieux armé il avait pu se consacrer à cette action légitime, bonne et belle, de lutter contre le conquérant, de ne laisser trêve à l'envahisseur.

Il se rappela la longue rébellion, tous les outrages infligés dont le plus sanglant avait été de lui ravir Tinirt.

Son pas se précipita... Tinirt ! Ses sentiments pour elle étaient violents et contradictoires. Il n'avait pas l'indulgence maritale des gens du Aghaggar. Après avoir égorgé le caravanier, il avait décidé de la tuer, elle aussi. L'attaque des Roumis lui avait imposé des soucis plus impérieux : se cacher, reconstituer son bien razzié. Il avait dû tenir la montagne, terré comme une bête. Il avait servi de guide à ces chercheurs de pierres. Ses affaires remises en état par leur don munificent, l'image de Tinirt à qui le liait une succession de pensées difficiles à rompre était revenue s'imposer. Un jour le blanc se présentait à lui, le chef de ces hommes qui courbaient l'âme

indomptable du pays comme le pied foule une herbe : il offrait de l'argent, et les autres l'avaient pressé d'accepter. Une femme, qu'est-ce qu'une femme, quand on a sa religion et son pays à défendre? Un estivage au Fezzan l'avait éloigné ; revenu à l'automne pour servir la sédition et multiplier les attentats au bord des routes, dans les ksars et au pied même du fortin, gardé pourtant par les mitrailleuses, une double obsession se partageait son esprit : la haine du blanc qu'on savait en marche depuis si longtemps, de toutes parts cernant l'âpre pays de montagnes jusqu'alors inviolées, puis non point seulement le désir de la posséder, mais une vaste inquiétude, l'assurance qu'une tenace malédiction pèserait à jamais sur lui s'il ne réalisait pas l'union commandée, s'il se dérobait plus longtemps à la loi de la race.

La lune décrut dans le ciel, des brumes s'écharpèrent ; ce fut l'heure indécise du petit jour. L'homme avança avec circonspection dans l'oued desséché. Il pensait à Berthier, celui qui avait remplacé Clairville et qui exerçait sur Tinirt, il ne savait par quel sortilège, la même séduction. Il le détestait moins que l'autre, sa haine mollissant de se répéter, bien que la délectation eût été incomparable de le massacrer, celui-ci comme tous les autres chiens de Kaffeurs qui avaient envahi son pays !

L'aube blanchissait le ciel, le monde apparut grisâtre et blême : les cailloux de l'enneri ; des plaques de sable avec des végétaux maigres et des rochers roulés. Au-dessus s'étageaient des falaises, le chaos des pics et des tables rocheuses. Le vaste pays se dorait du soleil naissant. Minute d'indicible beauté avant le monotone flamboiement du plein jour, l'horizon fulgura, des bandes de lumière pourpre s'y découpèrent comme des armes d'où dégoutterait du sang, des ailes roses se jouèrent sur les sommets, une poussière brillante peupla l'air ; en se dépouillant des linges de l'aube, les colossales architectures accrurent démesurément leurs perspectives.

Comme l'homme s'était arrêté, des bruits de voix lui parvinrent. D'un seul mouvement il se courba, le cœur battant. Au-dessus du litham, ses yeux virèrent, éperdus, à la recherche d'un gîte. A quelques pas, une fissure apparut, une rupture de la pierre, comme une gueule ouverte entre ces mâchoires de basalte. Il s'y précipita. Bien qu'il ne fût pas à proprement dire un indigène, qu'il eût les cheveux lisses et la peau de bronze clair, Berkhani avait la maigreur de la race famélique. Il put passer par l'étroite ouverture, se couler dans un recoin.

Les nouveaux venus s'arrêtèrent auprès des vasques, où chantonne le filet d'eau descendu des hauteurs. D'autres arrivaient. Ce

fut la halte, des rires, comme un jacassement de perruches dans une volière qui s'éveille. Une voix monta, impérative.

Dans son trou, la main crispée sur son fusil, Berhkani se tassa encore. Ainsi son instinct ne l'avait pas trompé, une autre troupe remontait l'affluent de l'enneri principal ; là-bas, les Toubbous seraient pris ou tués ; lui, sa ruse lui permettrait d'échapper !

Bien après les derniers clapotements des mains dans l'eau remuée, il écouta décroître et s'effacer dans l'éloignement le pas des soldats. S'arrachant à son refuge, il jaillit dans l'enneri, partit à la course, le dos courbé, sans rien regarder des choses au loin de lui, détendant ses jambes maigres pour sauter de roc en roc. Plus loin, tout danger disparu, minuscule tache brune perdue dans le rutilement du jour il marcha sans précaution de silence, de cette marche rythmique des indigènes qui peuvent aller le temps de cinq soleils sans manger ni boire, fût-ce à peine de quoi remplir le creux de la main. Et recherchant quel homme, et de quel village, avait renseigné les Français, il pensa que, le bordj à peu près désert et Berthier parti, Tinirt devenait accessible...

...Tenterait-il l'aventure? Sans qu'il interrompît sa descente, ni que sa contention d'esprit fît hésiter son pied, il supputa les dangers et les profits de l'aventure. Dans la direction qu'il suivait, loin, très loin, à plus d'une journée de marche, se trouvait Bardaï ! Il y possède des retraites sûres, des complicités...

Le sol s'abaissa. Dans le poudroiement du soleil, à ses yeux des plaines s'étendaient sans limite. Sa résolution prise et le choix arrêté de la ruse dont la négresse N'guimi saurait attirer la femme, il obliqua vers les pâtis des Sildjani. Il y trouverait des méhara, des vivres ; sans doute lui en coûterait-il cher et, pour mieux se faire payer, sans doute aussi la négresse allait-elle se récrier? Lourds sacrifices ! Qu'importe à qui veut se venger ! Un long regard jeté au massif, par les dernières pentes, et avec une énergie nouvelle, il partit à la course.

III

De ses pattes maigres et noueuses, longtemps le méhara avait parcouru le pays plat. L'aube naissante l'avait vu rallier les hautes terres. Par les défilés où gémissent les brises, et par ces portiques de roc ouverts sur le plein ciel que dominent des envols d'aigles, au flanc des pics et sur le bord des crevasses, il avait dès lors poussé ses forces qui paraissaient lentes d'être régulières. Parfois dans le décor sévère des basaltes, des coins s'étaient offerts, de doux charme

agreste, où, sous l'ombre des acacias en touffe, prospérait, au bord des sources, le pullulement des herbes. C'était là comme ces jardins d'Asie qui s'enchâssent dans l'anneau des déserts, vers quoi s'empresse le vol des oiseaux émigrateurs et dont rêvent, sous le jour torride ou les nuits ruisselantes de phosphore, ceux qui s'en vont au pas rythmé des caravanes. On faisait halte quelques heures ; le temps de dormir, le temps d'avaler quelques dattes, puis Berkhani rappelait la bête et la marche recommençait.

Trois jours avaient ainsi passé, mesurés par la lumière alternée du soleil et des constellations. Une nuit, comme la lune venait d'apparaître, le méhari s'engagea par une étrange contrée où la pâle lumière faisait se lever des fantômes imprécis entre les attitudes figées des rocs. Des ombres violentes creusaient la terre jusqu'aux ténèbres intérieures, demeure des djenouns. Berkhani prit la bête à la bride. Sur le ciel prodigieusement vide, l'astre mort écharpait son suaire et, noyées par ce rayonnement blême, dans les découpures des dents de scie des pics, de faibles étoiles palpitaient. Du haut de sa selle, alors, Tinirt pouvait apercevoir un écroulement de blancheurs, des gouffres en cascades vers un océan de brume. Nul bruit, le grand silence, plus écrasant d'être parfois coupé par la chute d'une pierre, ou l'appel, si funèbre qu'il semblait venir d'un autre monde, si net qu'il paraissait né sous leur pas, de quelque hyène égrenant son rire.

A voix basse, dans la nuit d'effroi et de mystère, Berkhani chanta. Chant nu, virant autour du motif monotone, la mélopée célébra l'ancêtre, celui par qui l'eau du fleuve s'était un jour changée en nappe de feu. La crosse de son fusil lui battant la hanche, pressant sans arrêt son allure rapide, l'homme conta le miracle : le héros enlevé dans les airs par l'oiseau Rokh, la découverte du feu, le creusement de la montagne par les esclaves aussi nombreux que les graviers du torrent et le départ du feu coagulé comme une boue sur les épaules des hommes en file, espacés tout au long des distances, théorie de fourmis qui circulent du nid à la provende...

Il venait du côté où le soleil se couche
L'homme pâle qui avait puisé le feu.
Dans le lac en flamme du crépuscule...

Alors des bords escarpés du vaste monde, cheminant, ceux-là avec le soleil, des guerriers avaient surgi, dont le cou de bœuf était fiché dans un corps épais, dont les bras roulaient des muscles en boule. Et ils marchaient sur tous les peuples...

Les pasteurs qui se groupent autour du fleuve
Comme la chair autour des os
Tremblèrent d'épouvante...

Après avoir saccagé les ports, les gens d'Assur remontaient la vallée ; une à une les villes tombaient, sur lesquelles depuis des siècles planait la divine puissance du peraâ, fils royal du Soleil. Ils avaient pris Shodît et Hibanou, Knoumon, Siaoüt, les îles, les terres qui ceignent le lac Miori, et dévasté les nomes du Serpent, du Térébinthe, du Laurier Rose et aussi Minnofirou, millénaire capitale des deux Égyptes. Leurs dynasties insolentes instaurées, après une longue période d'attente, ils continuaient cette course, suivant les rives du fleuve, leurs innombrables bateaux plats remontant son cours grossi par la crue annuelle.

Mais l'homme pâle veillait avec le feu
Apporté du pays en flammes du crépuscule
Par le mince ruisseau interminable des hommes.

Et, une nuit, ce feu déversé dans le fleuve, le Nil géant s'embrasait, roulant des flammes jaunes et vertes et des fumées épouvantables. Dans ses barques l'envahisseur avait été grillé. Pareils à des sauterelles sur l'herbe verte, les gens du Haut-Pays que conduisait l'homme blanc s'étaient abattus sur les Barbares, dont le roi avait dû s'enfuir avec ses chanteurs, ses mimes, ses esclaves, ses danseuses fardées de bleu, et les énormes bêtes caparaçonnées d'or qui portaient ses bagages. Et les guerriers dont la barbe se boucle en longs anneaux étaient morts...

Comme mourront tous ceux
Qui viendront dans ton pays, ô maître!

Sur la louange du feu, fils de l'Afrique, disputant depuis les origines l'empire du monde à l'eau génitrice des pourritures, le chant prit fin et rien ne parut jamais avoir troublé la sérénité nocturne. Dans l'espace de soie bleuâtre, un cône noir se profila. La lune disparut derrière les cimes ; au large du ciel des étoiles s'avivèrent. Le silence peupla l'alentour des formes muettes, invisibles, que le chanteur avait évoquées. Ils cheminèrent, s'élevant vers l'altitude. La nuit se peignit de gris livide, l'espace parut se contracter, et dans l'aube survenue, ils se trouvèrent sur un grand plateau couleur de sel.

Lavé de ce fond d'ombre et de lune dont l'avait enduit la ténèbre, l'endroit était d'une infinie désolation. Plus d'arbres, de buissons, ni même de gramens, un chaotique entassement de rocs, les plans

étagés du minéral, l'unique règne de la pierre. Devant eux, embuée de vapeur, s'éleva la masse abrupte du Toussidé. Sous l'air vif Tinirt frissonna, lasse, rompue par la longue course.

Depuis trois jours elle n'était descendue du méhari qu'à l'heure des haltes, où la bête se repaissait des herbages, où l'homme exténué s'endormait d'un long sommeil accablé. L'âme empoisonnée de terreur, projetant mille actions folles, elle aussi dormait, brisée de fatigue.

Durant le voyage elle s'était remémoré l'invraisemblable événement : N' Guimi Hanifa la faisait prier de venir dans sa maison du ksar. C'était au crépuscule. Et tandis qu'elle se hâtait, des hommes l'avaient entourée ; sur sa bouche une main brutale étouffait son appel. Juchée sur un méhari, une corde à la taille, une autre aux poignets, tandis que commençait une course furieuse, dans l'homme assis derrière elle, tremblante, elle avait reconnu Berkhani. Il n'avait point dit une parole, et après la fureur et le morne abattement, dans ces minutes de lucidité qui s'essaimaient sur son épouvante comme des îlots sur l'eau d'un golfe, elle s'était demandé pourquoi Berkhani l'emportait : amour, rançon, volonté de se venger? Elle ne savait rien et l'autre derrière elle, toujours silencieux, n'ouvrait la bouche que pour fouailler la bête d'une rauque syllabe gutturale. La détresse la ballottait comme une épave.

Le jour avait paru, tant attendu et qui verrait sa mort peut-être, le jour avait paru et avec lui le sévère paysage de la montagne. La course s'était ralentie ; à la halte, ses mains détachées, la corde dénouée qui l'amarrait à la selle, l'homme lui avait jeté quelques dattes sèches et un morceau de galette et toujours sans mot dire, insoucieux de la rattacher, d'un geste il lui avait ordonné de se remettre en selle. Il ne la tuerait point, elle en était sûre. Quelque chose qui ressemblait à du courage s'était repris à prospérer en elle.

Encore ils s'étaient arrêtés, et le pillard au litham s'était endormi. Elle avait hésité : le tuer, s'enfuir? Attaché à son poignet gauche, dans une gaine de cuir, il y avait un poignard. Sur ses quatre pattes repliées, son énorme cou à même le sol, le méhari reposait. Tout naturellement elle s'était redressée, simulant l'étonnement du réveil. Déjà le cœur battant elle détachait la bête, mais un bruit léger l'avait fait se retourner. Près d'elle à la toucher, Berkhani la considérait de ses prunelles brillantes, dures comme les reflets du soleil sur la fraîche cassure des pierres.

Il souriait, si moqueur et méchant que, d'elle-même, elle avait renoué les liens du méhari.

— Marche !...

Il lui désignait la place qu'elle avait quittée ; il la faisait s'asseoir, s'accroupissant près d'elle.

— Tu croyais que je dormais?... Non ! Berkhani ne dort que quand il le faut... Je te laissais faire pour que tu saches mieux comment mes mains sont sur toi !...

Un ravin labouré par des torrents, une terre toute excoriée qui montrait le roc au fond de ses plaies béantes, un sajal qui avait prospéré par miracle, et qui aurait donné l'ombre à quarante hommes couchés, les herbes tirant du voisinage de la source la force de croître contre le soleil dévorant et dans le décor étriqué de ce repli de montagnes, l'homme qui disait, soudain, avec une violence contrainte :

— J'ai mis une affaire sur tes épaules, Tinirt !... elle doit être apportée où il faut... n'espère pas m'échapper !... ensuite, je ne sais ce que je ferai... Peut-être te laisserai-je revenir à ta vie de chienne?... Peut-être te tuerai-je? Dieu est le plus savant !

Le cœur de la femme s'était révoltée contre la loi tyrannique de la coutume dont se prévalait ce sauvage haillonneux. Passionnément elle avait souhaité la délivrance. Le capitaine ne viendrait-il pas rompre ce rêve affreux dont malgré trois jours et trois nuits elle ne pouvait faire une réalité? Ne saurait-il pas la sauver, lui, si puissant, qui tire de l'Ouest incommensurable des guerriers, des armes, une nourriture abondante?

De quel droit Berkhani venait-il l'arracher à cette vie de sécurité, d'amour, de parures? Hélas, présentement, il détenait la force ; sa violence était prête ; il fallait composer. Tristement elle le questonna.

— Ce qui est fait est fait... Rien n'arrive sans la volonté de l'Unique... Pourquoi veux-tu aller contre et quel projet as-tu mis sur moi?

En face, plus loin que l'arbre, l'ombre et le tapis des herbes, à l'assaut de la levée rocheuse, le vallon jetait ses buissons de tamaris et ses touffes d'akoul, suprêmes rejets de la vie végétale. Depuis l'origine, leur troupe innombrable campait dans ce ravin, comme dans les milliers de ravins de la montagne, écrasant la terre, la gardant libre.

L'homme montra l'espace, ce minéral que le soleil et le vent antérieurs à tout au monde n'ont pu réduire. Il parla, et ses paroles disaient la permanence qui relie le jeune et le vieux et qui, les unissant, garde le visage de la jeunesse ; elles célébraient la coutume. Il dit :

— J'ai décidé d'avoir un enfant de toi. Un enfant doit naître du premier frère et de la première sœur de notre famille. Il y aurait

des calamités sur moi si je n'essayais pas. Si tu ne portes pas de fruit, c'est que Dieu l'aura décidé, et il est le plus savant, comme tu le disais, ô femme !... Peut-être alors te renverrai-je... Peut-être aussi te tuerai-je, mais cela est improbable, ma colère est déjà éteinte... J'ai déjà fait couler plus de sang qu'il convient pour une chienne telle que toi.

Il prononçait l'injure de la même voix calme, mais elle ne s'inquiétait pas de l'avenir immédiat.

— Où me feras-tu demeurer? Comment vivrai-je?...

Moqueur, il lui avait répondu qu'il la conduisait dans un endroit où, certes, le roumi ne viendrait pas la prendre. Personne que lui ne le connaissait... Personne...

Il s'était arrêté, honteux de l'inconscient mensonge. Il se souvenait... D'autres avaient obtenu d'y pénétrer dans ce refuge, après maintes instances... Deux hommes, deux blancs, les « Inglitches », comme il disait : l'un, aux gestes rares, qui s'exprimait maladroitement, mais avec ténacité, dans la langue du pays ; l'autre, grand et maigre, qui hochait la tête en grognant... N'avait-il pas commis un sacrilège à leur vendre le secret?... Plein de peur, il pensait échapper à la vengeance d'une vague puissance irritée en se réfugiant dans la coutume. Cessant de railler, il avait tenté de convaincre Tinirt.

N'était-elle pas une fille de leur tribu? N'avait-elle jamais ressenti l'orgueil d'être différente des gens de l'Ouest, comme lui éprouvait la fierté d'être autre que les traîtres Toubbous? Avec le sang, les traits particuliers de leur famille, n'aurait-elle point son âme? Leur ancêtre avait vécu dans ce propre pays. Contre l'envahisseur, il avait déchaîné le feu sur l'immense fleuve qui tout là-bas, vers l'Est, à plus de vingt journées de marche, descend vers le Nord détesté. Et l'eau avait brûlé les barbares aux armures étincelantes, aux barbes de laine... Lui, Berkhani avait retrouvé le secret de l'ancêtre... S'il plaisait à Dieu, bientôt le miracle pourrait se renouveler, non plus par l'eau, mais par la pierre même ; le rocher s'allumerait pour consumer l'envahisseur, cet identique ennemi au visage gras feutré de poils... Ou si les temps n'étaient pas encore révolus, ce serait le fils qu'il espérait d'elle, ce fils qui doit naître du frère et de la sœur... Comment se pouvait-elle refuser à sa destinée? Le sang ne parlait-il pas en elle?...

Le soleil déclinait. Après les avoir frappés de face, il avait disparu derrière une cime, embrasant le hérissement des roches à leur droite, avec des reflets rouges comme si l'incendie, obéissant au souhait farouche, s'était déchaîné sur la montagne. Cet appel à leur com-

mune origine la laissait insensible. Éperdument elle avait cherché les raisons qu'elle opposerait aux siennes.

— Tu es un homme et tes pensées ne sont pas pour une femme... Pourquoi vouloir un fils de moi?... Et qui te dira si l'enfant qui naîtrait ne serait pas un enfant endormi?

Les sourcils de l'homme s'étaient froncés.

Il s'était tu immédiatement, quêtant une objection à l'hypothèse qui le troublait. C'est que la croyance à l'enfant endormi s'est imposée à la crédulité des hommes de l'Islam. Le germe peut demeurer inerte deux ans, trois ans même dans le giron de la mère, puis, brusquement, l'enfant croît et naît, qui attendait son heure. Fable des commentateurs du Livre, dont la pitié s'éveilla pour les femmes coupables ou les filles mères enterrées vives et promises à l'horrible lapidation? Fable des politiques soucieux de ne point perdre un seul des enfants appelés à la vraie foi? Nul musulman n'oserait pourtant la mettre en doute. Aussi Berkhani ne l'avait-il point discutée. Après avoir médité, il avait eu un geste d'acceptation, un geste résigné.

— L'avenir est pour l'un comme pour l'autre... Si l'enfant naît, je saurai le reconnaître mien ou étranger... Nous verrons...

Il s'était buté. Alors elle avait usé d'un autre moyen :

— Au lieu d'engager ton avenir avec moi, pourquoi ne choisirais-tu pas notre sœur, la cadette?... Elle est belle. Tu auras une épouse neuve et tes desseins se réaliseront plus sûrement... Et le Français te donnera de l'argent pour que tu me laisses retourner avec lui...

Sous la double tentation, la volonté de Berkhani avait vacillé. L'appât de l'argent le tentait moins : Qu'avait-il fait de ce métal jaune, le précieux métal que les caravanes vont chercher dans la Négritie lointaine? Fort peu de chose en vérité : une part à la Senoussia, une autre à ces traîtres toubbous, le surplus qu'il gardait et qui ne pouvait le servir en rien, maintenant...

Il avait secoué la tête. Séduction trop lointaine ! Non ! qu'elle n'y pensât plus ! Il ferait comme il avait dit.

— Lève-toi ! Nous partons...

La braise des rocs là-haut s'était éteinte sous la cendre du soir. Comme Tinirt ne bougeait point, il l'avait tirée brutalement par le poignet. Hostile, roidie d'une colère muette, elle avait dû obéir et poursuivre la longue route...

Maintenant elle frissonnait sous le vent frais. On avait marché toute la nuit. Au jour revenu, Berkhani donna des signes d'inquiétude. Deux fois il s'arrêta pour écouter on ne savait quoi, par delà le champ des regards. Le cœur de la captive battit très fort. Se pou-

vait-il que la délivrance rôdât près d'elle, à portée de voix peut-être? Elle aussi scruta les bruits rares derrière les chuchotements du vent et les pas de sa monture plaqués sur le sol durci.

— Descends...

Ils abandonnèrent la bête qui saurait retrouver les verdures autour des sources et ils grimpèrent des ravinements croulants de cailloux. Par-dessus un parapet de roches, bientôt un abîme s'offrit aux yeux de la femme, où elle devina le Trou au Natron, ce cratère dont Berthier lui avait parlé. Entonnoir, puits d'une profondeur d'apparence peu considérable à cause de son développement circulaire, un cône coiffé d'une matière blanchâtre en occupait le fond. L'endroit lui fit éprouver un sentiment d'horreur étrange. Était-ce là qu'elle allait vivre, désormais gîtée dans quelque excavation? Elle ressentit comme un allégement lorsque après avoir longé le gouffre, ils s'éloignèrent dans la direction du Nord. Une faille profonde, puis une pente effroyablement déclive où se dressaient d'énormes monolithes. Ils sinuèrent par cette fêlure du sol si mince que la lumière n'y pénétrait pas, prise entre des pans de murs perpendiculairement dressés vers le ruban du ciel bleuâtre.

— Viens !

Il la poussa par une corniche, une espèce d'entablement, s'élevant au flanc d'une paroi. Elle alla d'abord sans hésitation, rassurée par la proximité de la terre. A mesure que le vide béait, que le sentier se faisait plus étroit, sa marche se ralentissait, elle avait peur, cherchait des aspérités où cramponner sesmains.

— Marche ! commandait-il derrière elle. Marche ! — Il était tout près, arrivant sur ses talons, la pressant d'avancer d'une voix anxieuse.

— Regarde le chemin, regarde du côté de la muraille... Après ce rocher, devant toi, c'est l'entrée de l'abri où nous allons... N'aie pas peur...

Elle repartait la tête bourdonnante de vertige. Arriverait-elle jamais à ce rocher? Elle immobilisait dessus des prunelles dilatées. Ah ! surtout, ne point détourner ses regards vers le vide effroyable ! Ne point penser qu'il existe, seulement ! essayer de maîtriser ce tremblement des genoux qui ne se calme que lorsqu'elle atteint le but où elle s'appuie, un instant défaillante.

— Tourne le rocher et passe vite... marche vite... l'entrée est tout près...

Le chemin coudait brusquement. Au détour, ramenant son regard de l'horizon jusqu'à ses pieds, elle discernait le vague espace prodigieusement reculé du désert, un voile de brume dorée réunissant le

ciel et la terre, puis les intumescences du massif, succession d'abîmes et de pics et enfin, sous elle, un plateau incliné où il lui semblait soudain que des îlots d'ombre se mouvaient.

— Dépêche-toi... Par Allah, dépêche-toi. Cours !...

Un bruit mat, une plainte, la détonation claquante d'un coup de feu, des clameurs indistinctes venues du fond de la vallée... Elle se jetait vers l'abri, le porche large ouvert d'une caverne, et, lui, arr vait en trombe, la bousculait, tandis qu'elle se laissait tomber sur le sol, les jambes fauchées d'émoi. Encore des détonations... Mais sous la voûte au bleuâtre éclairage, maigre et fantomatique, claudicante, la silhouette de Berhkani se perdait déjà, tandis qu'elle restait inerte, sans pensées, les yeux rivés sur les gouttes de sang qui marquaient la fuite de l'homme.

IV

Quelques heures après le lever du soleil, par lassitude de fuir toujours et parce qu'ils étaient braves, les Toubbous dont Berkhani s'était séparé de façon si délibérée acceptaient le combat que venaient de leur offrir les noirs de Kara Kéïta. Ils se défendaient âprement jusqu'à l'heure où le capitaine Berthier les prenait à revers. Avec autant de résignation qu'ils avaient montré de courage, les guerriers alors renonçaient à la lutte. Cernés, leurs armes jetées à leurs pieds, une dizaine de survivants s'étaient rendus. Berthier apprenait la disparition mystérieuse de Berkhani. Animés d'un ressentiment profond, c'est avec véhémence que les prisonniers dénonçaient ce chien, ce traître, ce faux conseiller, qui avait tout machiné, les menant à l'attaque du poste que ses sortilèges devaient faire flamber, ses sortilèges qui n'avaient pu prévaloir sur la puissance des blancs.

— Fais de nous ce que tu voudras, mais si tu nous laisses la vie, nous n'aurons de repos que nous ne te l'ayons amené à l'ombre de nos triques...

— Qui pourra me dire où il est?...

Leurs réponses ouvrirent comme un éventail de routes divergentes sur l'infini et l'incertitude. Peut-être était-il allé dans le pays d'Abo, à moins qu'il ne fût descendu dans la contrée méridionale, ou bien vers Zouar, ou bien vers Bardaï...

— Le pardon et deux chameaux de prise à qui m'indiquera la vraie piste...

Ils s'étaient alors concertés. Revenu, Berthier les avait trouvés mornes et muets. Ils ne savaient rien, par Allah ! ils ne savaient

rien !... Enfin, pris à part, interrogés isolément, Berthier finissait par acquérir la certitude que Berkhani se cachait sur cette face du Toussidé qui regarde le pays de Koufra. Il avait là ses retraites, dans cet endroit maudit où, d'après les Toubbous, tremblants la nuit, se levaient des flammes.

Commettant Kara Kéïta au soin de ramener les prisonniers à Bardaï, avec six de ses hommes, Berthier s'était mis en route immédiatement, décidé à battre la région, confiant dans le hasard. Pendant cinq jours, on avait marché droit devant soi, coupant le massif dans la direction du Toussidé, ce haut cône bleuâtre apparu par-dessus l'épaulement des montagnes.

Un matin, au débouché d'un val, sur le mur d'une falaise, on avait vu cheminer deux formes blanches, deux taches pâles, où Berthier, avec stupeur, armé de sa lunette, avait reconnu Tinirt et, dans ses pas, cet homme qui ne pouvait être que Berkhani. On s'était approché, courant dans le dédale des monolithes. Et comme la femme disparaissait, brusquement, sur l'être qui allait se fondre lui aussi dans la muraille, Berthier avait commandé le feu. Arrachant un fusil des mains d'un noir, lui-même avait tiré vidant, là-dessus les huit balles du magasin.

Tout s'était effacé. Par l'étroite faille sinistre et si mince qu'on y circulait comme dans un éclairage de cave, on avait rejoint le départ de cette corniche qui s'élevait jusqu'à surplomber l'abîme. Revolver au poing, suivi de ses hommes, Berthier avait couru, les yeux dans le ciel pour ne pas voir le vide ouvert à ses pieds. Après la saillie rocheuse, il s'était jeté d'un élan dans la caverne. Il se trouva là, dans une obscurité opaque, aveugle. Puis la femme fut dans ses bras, malgré la présence des noirs, arrêtés en groupe.

— C'est toi, disait-elle, c'est toi !...

Il n'était pas besoin qu'elle lui contât l'aventure, il l'avait comprise.

— Où est-il, interrogeait sa voix haletante, où est-il?...

Alors Tinirt se souvint de sa haine.

— Il est parti par là... Je l'ai vu... Il devait être blessé, car il a gémi.

Elle voulait les précéder, mais Berthier la retenait, prudent, redoutant quelque fusillade qui les eût décimés. Il rampa par une vaste salle au sol de sable, à la voûte indistincte. Des fentes, çà et là filtraient des rais de lumière. Un premier couloir troua la paroi ; il y eut des avancées de rocs, des réduits. La voûte s'abaissa pour se relever. Après une autre salle, ils se heurtèrent à tout un éboulis de blocs, entre quoi sinuaient des issues multiples, des niches aussitôt

circonscrites et des passages en déval vers on ne savait quel mystérieux abîme.

L'obscurité les arrêta. Nulle clarté : on devait être sous la pleine montagne...

— De la lumière, demanda Berthier, de la lumière !...

Il eût fallu des lampes, des torches et ils n'avaient rien que leurs armes et quelques vivres. De la lumière !... Sans doute, à deux jours de marche, ils avaient croisé un groupe de sajals, des acacias rabougris dont le bois eût pu fournir, à la rigueur, des torches suffisantes. C'était à deux jours de marche ! et il faudrait le même temps pour revenir, sans compter le risque de mauvaises rencontres. Et puis il y avait cette femme, l'obscure menace de l'homme gîté par là. Il était plus sage de partir, de rallier Bardaï. Tinirt en sécurité, la certitude acquise que tout était bien là-bas, il reviendrait aussitôt. En se pressant, ce serait l'affaire de trois jours. Alors, il pourrait visiter ce repaire, se mettre à la recherche du mystère pressenti, savoir. Peut-être retrouverait-on ce Berkhani, mort en quelque recoin?

Chef de décision rapide, son plan arrêté, Berthier, donna l'ordre. Ils battirent en retraite, le fusil braqué. Rien ne bougea. L'un derrière l'autre, en file sur la corniche, ils s'en allèrent, Berthier le dernier. A tout moment, il redoutait d'entendre retentir les coups de feu dont l'autre là-bas, aurait pu les descendre au posé, comme des pantins de cible. S'en remettant au destin, il encouragea ses hommes de la voix. Ils fuyaient par bondissements souples, au bout des mollets maigres, leurs pieds de quadrumanes se plaquant avec un glissement mou. Enfin, ils furent en bas. Hors de portée, l'œil sur la coupure du porche rocheux, ils soufflèrent, prirent un repas hâtif. On couperait par le travers du massif, jusqu'au val où naît l'enneri Oudeno, en direction d'Armachibé. Des tribus qui vivent là, on obtiendrait des chameaux, — des chameaux ou des coups de fusil. Et à une journée de là, on joindrait Bardaï, le surlendemain matin, somme toute !

V

— Alors, c'est entendu, Charlet, vous veillerez ! Si Bilma télégraphie, ou bien Galakka, une réponse pour le mieux !...

— C'est entendu, mon capitaine. Si besoin est, je gagnerai du temps. La nuit, je ferai faire des rondes... Au surplus, je détacherai quelques bédouins aux avancées, pour savoir...

Et sa voix baissa

— Mais pourtant, je voudrais bien vous accompagner, mon capitaine. Ça m'embête de vous voir partir seul. Et puis ça doit être intéressant, sûrement !...

— Sans doute, disait l'autre, sans doute, j'aurais bien voulu, moi aussi, Charlet... Vous êtes un rude compagnon, mais qui garderait la maison, songez-y?... C'est déjà un manquement grave à la discipline, une faute qu'on me ferait durement expier, encore que vous soyez parfaitement qualifié pour me suppléer. Jugez alors si vous quittiez, vous aussi, le poste...

Charlet soupira, esquissa un geste de résignation. Jusqu'à la poterne de l'enceinte, il accompagna Berthier, le regarda se hisser sur un chameau.

— Au revoir, mon capitaine, bonne chance. Vous aurez de la lune cette nuit...

— Au revoir, Charlet, et veillez bien !...

Il était quatre heures du matin. Dans la grisaille avant-coureuse du jour naissant, aux yeux du maréchal des logis s'imprécisèrent et se fondirent les silhouettes des deux hommes, le capitaine Berthier et Si Mahmoud, le bédouin des Zibans. Sur leur uniforme ils avaient revêtu des voiles bleus, et masqué leur visage du litham jusqu'à mi-hauteur du nez. Pour la meilleure ressemblance, à leur selle était fichée la lance aiguë des coureurs de sable, mais de l'autre côté pendait une carabine de cavalerie et à la taille, sous la djelabieh, un revolver automatique. Choisis parmi les plus forts et les plus rapides, les méharis emportaient des vivres pour huit jours et des munitions de quoi soutenir un siège.

— En avant !

Les deux bêtes avaient foncé. Au plein jour, la zone habitée des ksars qui s'échelonnent autour du poste était depuis longtemps quittée. En avant, très loin, se découpait la ligne crénelée des montagnes. Le matin calme avec ses opales translucides, ses vermillons et ses azurs, puis le règne blanc du soleil : une flamme étalée à l'infini, puis le soir : un immense envol de poussière d'ambre où papillotaient, comme montant du brasier flambant, derrière l'horizon, des gerbes d'étincelles. Dans un trou, l'ombre traînant sur eux ses étoffes bleues, ils attachèrent leurs bêtes, s'allongèrent pour dormir. Quatre heures après la lune poudrait l'espace de ses reflets givrés ; ils repartirent côte à côte, les hautes bêtes entraînant sur la steppe des silhouettes grotesques.

Plus tard par le lit des enneris, les gorges, les défilés, eux, aussi, retrouvaient au creux des vallées ces bosquets qui semblent des

vergers d'Iran et ces lambeaux de fraîches prairies où pullulent les herbes vivaces au gazouillis des sources.

L'œil attentif et la carabine en travers de la selle, deux jours encore, ils avaient voyagé par les mêmes voies que Berkhani, leurs bêtes inlassables en route vers l'énorme cône du Toussidé. Un matin, dans l'étroite fissure où le jour se décolorait en pénombre, ils s'étaient retrouvés devant la corniche enlevée au flanc de la falaise. Alors, l'arme à la main, un bissac bourré leur battant les reins, les pieds chaussés de peaux de chèvres, ils avaient escaladé le vertigineux chemin et, au tournant brusque, un élan les jetait dans la grotte. C'était là dedans le même éclairage bleuté où filtraient, par des fissures, les pinceaux de la lumière. Ils scrutèrent le silence.

— Attention, Si Mahmoud, disait Berthier : Fais voir ton bagage !...

Ils vidèrent leurs bissacs.

— Tu vas me suivre. Au premier trou propice, nous laisserons nos carabines. Le revolver nous suffira. En route, à présent.

Ils avaient rechargé leurs vivres, à leur épaule, des cordes roulées en sautoir. A l'endroit où finissait la deuxième salle, Berthier avait allumé une lampe à acétylène. Des chauves-souris étaient tombées de la voûte avec des battements d'ailes pressés et le réflecteur parabolique avait ouvert son faisceau de blanche lumière.

— Par ici, Si Mahmoud.

Un balancement du bras éclaira la voûte, puis le long reflet alla fouiller le sol. Après deux ou trois impasses presque aussitôt bloquées, un chemin s'ouvrit : une galerie dont la pente s'abaisssait brusquement. Avant de s'y engager, Berthier à son poignet gauche regarda sa boussole.

— Allons !...

Ils cheminèrent longtemps par l'espèce de tunnel. Leurs pas feutrés découpaient sur le silence un glissement mou ; avec le rythme de leur souffle ou le murmure d'une parole rare, c'était le seul bruit qui se décelait dans l'air mort de ce sépulcre.

Un vaste espace. Le sillage fulgurant du réflecteur fendit les ténèbres qui reculèrent, se tassèrent de chaque côté, comme les rives obscures d'un fleuve à l'eau tremblante. Et Berthier fila droit devant soi, à grandes enjambées, foulant le sable fin. Derrière lui Mahmoud Zian suivait, son courage, qui est grand, tout près de défaillir, devant le mystère. Encore un mur apparut, troué d'une baie en forme de porte. Sur le seuil Berthier regarda sa boussole : l'orientation était la même, du sud au nord. Cela ne l'étonna point, mais il demeura longtemps pensif, regardant les parois, la voûte pareille

à un métal damassé d'ocellures, éventré comme à coups de pic. Depuis le départ, il avait cette impression qu'il ne se trouvait point dans une galerie naturelle, mais dans un passage foré par la main des hommes. Lesquels? Quel peuple? Assurément de valeureux constructeurs, ceux qui avaient incurvé ce boyau en plein granit et calibré sa pente avec une constance si pareille. Bientôt il ne douta plus : gravats et décombres s'amoncelaient par places. A la lumière d'une bougie ils rechargèrent la lampe, repartirent. Et après des minutes interminables où leur marche se pressa jusqu'à devenir une course, un souffle d'air vint les frapper au visage : l'air libre. Barré par la masse des monts énormes, au-dessus d'eux se développait le ciel profond des nuits. En avant s'en allait une vallée, et du porche où ils s'arrêtaient, vers la mystérieuse obscurité, une sorte de large chaussée, une route qu'avait polie l'incessante passée des hommes... Quels hommes?...

Berthier eut un geste d'humeur.

— Nous nous sommes trompés, Si Mahmoud. Il faudra recommencer, nous repartirons au jour...

Sur le sol de sable, le Bédouin s'endormit. Mais Berthier n'avait pas la même sérénité ; les yeux ouverts, il avait songé : Berkhani, sans doute en ce moment, cheminait-il vers le Fezzan, vers Ghât ou vers Koufza. Et eux, leur recherche n'avait point abouti, ils étaient passés auprès du mystère, égarés par une mauvaise piste, retrouvant bien le chemin qu'avaient utilisé les autres — quels autres?... mais sans découvrir ce qu'ils étaient venus si patiemment chercher là, au prix de travaux infinis. Demain, oui ! L'impatience le tourna, le retourna. Très tard, la lune déjà flottant au ciel, il s'endormit.

Au réveil, dans l'indécision des lumières naissantes, ils allèrent reconnaître la vallée. Elle s'orientait vers l'Est et à quelque distance les traces y subsistaient d'un campement, des cendres entre les pierres noircies, des fientes de chameaux, les trous laissés dans le sol par les piquets des tentes. Au cours de sa marche, le capitaine releva des boîtes de conserves encore bandées de leur étiquette et dont l'origine n'était pas douteuse. Les Anglais s'étaient arrêtés là ; ils paraissaient avoir séjourné longtemps. De place en place il y avait des amoncellements de cailloux, des cailloux de pseudo-géologues comme Charlet en avait déjà vus dans leur camp, du côté d'Anefo.

— En route !

Encore le bras de la lumière balaya l'ombre, encore béèrent les étroites galeries, pesa l'écrasant silence, s'offrirent de loin en loin les salles rondes. Berthier les visita patiemment. La première ne présenta rien de particulier ; la suivante arrêta son attention. Si le plein

roc la limitait vers la droite, à leur gauche elle continuait de s'approfondir, apparue bientôt comme le palier d'une large voie ouverte sur des lointains sans fond.

Ils descendirent. Toute trace de travail humain semblait avoir disparu : ils se trouvèrent dans une faille naturelle ouverte en plein massif par ils ne savaient quelle force, tel un trou dans une miche de pain. La voûte s'évagua, noyée d'ombre, inaccessible au pinceau blanc que promenait le réflecteur. Plusieurs fois, Berthier s'arrêta pour examiner le sol sur lequel il marchait. Le roc était poli, usé comme si des multitudes y eussent passé durant des temps très longs, et de chaque côté de cette large avenue, à certains endroits dans le mur, son œil discerna la trace du burin. Là, pour aplanir cette voie d'accès, on avait décapé une saillie rocheuse ; plus loin, au contraire, on avait comblé un trou, colmaté une fissure.

Tout à coup, la paroi cessant brusquement, un abîme s'ouvrit, une sorte de puits d'ombre où les lueurs se brisèrent. Alors ils eurent la surprise inouïe de trouver là un garde-fou : d'énormes dalles placées droites, maintenues pour plus de solidité par le poids considérable d'une pierre d'entablement. Berthier douta, cloué net et, parce que Si Mahmoud dont l'âme légère abrite toutes les superstitions s'autorisait de ce geste pour dire enfin son effroi, le capitaine repartit d'un élan plus rapide ; sa voix résonna étrangement :

— En avant, Si Mahmoud !

Bientôt il n'y eut plus de garde-fou, de paroi, mais un grand espace vague, une sorte d'immense carrefour. Ils eurent alors l'impression qu'on peut avoir au sortir d'un faubourg, quand on arrive sur la pleine campagne. Autour d'eux s'ouvrirent et se refermèrent les draperies des ombres. Plus de voûte ni de murs, la nuit vague, quelque chose de muet, de sinistre et noir où ils étaient prisonniers. L'oreille tendue, le corps incliné, ils écoutent. Nul bruit d'eaux souterraines, nul frisson de l'air, le lourd silence d'une tombe.

— Attends, Si Mahmoud, nous allons voir.

Il braqua son revolver vers la hauteur, pressa la détente. La détonation s'enfla : ce fut un bruit de tonnerre qui prolongea longtemps sa sourde résonnance.

— C'est grand, expliqua Berthier, diable, c'est très grand.

Il continua de descendre, l'œil rivé à ce sillage qu'avait marqué le pas des multitudes. Puis il s'arrêta, se baissa, allongea la main : une cigarette à moitié consumée, ovale, au bout doré, sur laquelle se détachait cette suscription : *The Kingdom, Cairo.*

— Ah ! ah ! ricana-t-il. Il jeta le petit objet avec une détente de colère.

— Ah ! ah !

Et sa marche se pressa davantage. Derrière lui, Si Mahmoud Zian se rasséréna. Cette route lui apparaissait comme le chemin de l'enfer, conduisant à la demeure des djenouns, maîtres du monde inférieur, et, la peur mystique noyant son âme, il lui en coûtait à chaque pas une terreur nouvelle. Mais dès l'instant qu'il y avait là des cigarettes, l'aventure dépouillait son mystère.

— Schrob garo, mon capitaine?

Ses doigts agiles roulèrent le tabac.

— Tiens !

Ils fumèrent, reprirent leur marche. Le rayon parabolique ressuscita la voûte irrégulière, taraudée, fleurie d'aspérités. Elle s'abaissa, repartit d'une montée brusque. Et comme ils débouchaient, en avant d'eux, le sol cessa ; il y eut une cassure à pic, un vide où ondula comme entre deux eaux la flamme du fanal. Couchés, leur tête débordant l'arête, ils essayèrent vainement d'en discerner le fond : cela s'abaissait sans fin, d'une plongée totale, sans ressauts, ni reprises : un mur à pic vertical. Et de l'autre côté où le phare chercha une rive, la deuxième lèvre de cette blessure, il y avait dans l'ombre, l'ombre que déchira tristement la lumière gladiolée et qui frissonna, molle draperie, à cinquante mètres en avant d'eux, dressant son infranchissable barrière.

Ils trouvèrent des pierres, les firent choir l'une après l'autre. Des secondes coulèrent. A la longue, un bruit léger monta du gouffre, indiscernable presque. Encore Berthier chercha la falaise opposée.

— Tiens, Mahmoud jette ça...

L'Arabe prit du champ, fit tournoyer son bras de ce geste du montagnard dont le caillou fut longtemps l'arme. Nul bruit, nul choc. Et longtemps après le même souffle déformé montant des profondeurs.

— Allons-nous-en...

Ils reculèrent, longèrent la rive du prodigieux abîme. Un autre bassin apparut, un autre encore, toute une suite de citernes sur quoi couraient des chaussées géométriques, tendues comme des fils et s'entre-croisant. De là s'exhalait une odeur si singulière, si inattendue que Berthier ne put retenir un cri de surprise. Elle évoquait, cette odeur, l'Europe fiévreuse, l'Europe trépidante des moteurs et des machines. Nul mouvement n'agitait le liquide moiré dans les bassins. Il y plongea ses doigts, les retira poissés d'une matière lourde, huileuse.

— Du naphte !... Attache une pierre à la corde !...

Entraînée par ce poids, la corde fila, s'arrêta. Il la remonta,

métrant la profondeur. Et, marchant au long des chaussées, à plusieurs reprises, il recommença ses sondages. A perte de vue s'étalaient ces mares immobiles ! Berthier restait debout, pensif, regardant cela. Un doux bruit glissé sollicita son attention. Se déversant au flanc du mur dans ce gouffre qui paraissait n'avoir de fond, le liquide ruisselait. Sur plus de cinquante pas, ils le virent couler en palpitante pellicule irisée.

— Mon capitaine?

Le chef revint sur ses pas. A vingt mètres, en retrait du gouffre, après la quadruple rangée des trous ovoïdes, une fissure sinuait, une fente large comme la main, elle aussi, pleine du même liquide visqueux. Il la longea quelques secondes, revint, posa la lampe.

— Une pierre encore, Mahmoud?...

La corde de sondage disparut dans la rainure. Parfois elle s'arrêtait, alors Berthier la relevait, lui imprimait un petit coup sec et, détaché de l'arête sur quoi il venait de se poser, le caillou se reprenait à descendre.

Enfin il s'arrêta.

— Eh bien, nous allons partir, disait le capitaine remontant la corde, nous allons repartir, Mahmoud. En même temps il comptait les brassées et le liquide étoilait son vêtement de macules graisseuses.

— Cinquante brasses : quatre-vingt-cinq mètres !...

Il partit rapidement, Mahmoud suivit sans rien comprendre à l'exaltation de son chef, sans percevoir le sens obscur de ses mots incohérents, cassés de rires joyeux

— Ah ! ah ! les Anglais ! Parbleu, les Anglais, parbleu !...

Cinq heures plus tard, ils s'allongeaient à l'air libre, près de leurs bêtes retrouvées, pour dormir, jusqu'au moment où l'aube blanchissant dans le ciel, ils reprendraient la route de Bardaï.

L. Lecoq et H. Hagel.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LA RUPTURE DU 4 JANVIER

La rupture de la Conférence de Paris a été accueillie en France avec un immense soupir de soulagement. Les propositions britanniques poussaient tellement loin le particularisme mercantiliste, elles consacraient si bien le vasselage économique et financier de notre pays qu'en dehors de quelques maniaques de l'extrême gauche, personne ne se fût trouvé au Parlement pour en prononcer l'exequatur.

C'est un événement considérable, mais du reste inévitable et prévu. Il a fallu aux différents présidents du Conseil français, depuis 1919, une dose peu ordinaire tantôt de patience, tantôt de veulerie, pour s'accommoder, ainsi qu'ils le firent, du régime de condominium léonin que l'Angleterre s'obstinait à prescrire à notre politique la plus vitale.

A quoi tiennent les choses et leur expression ! C'est au moment même où cette rupture précipite à terre un nouveau pan énorme du traité de Versailles que l'on parle le plus — et non sans motif — de sa « perpétuité ». De fait, il est indubitable que le programme britannique consacrait la destruction du texte arrêté en 1919 et de ses dispositions les plus essentielles, tandis que le quai d'Orsay faisait profession de le défendre. Telles sont les apparences et même un peu plus que les apparences. Cependant, si l'on s'élève au-dessus de l'économie matérielle des articles et des paragraphes pour considérer le principe et l'atmosphère, les prétentions anglaises conti-

nuent et propagent l'esprit d'asservissement, introduit à notre détriment dans les pourparlers qui dominent de novembre 1918 à juin 1919. Si les précédents comptent pour quelque chose, les Anglais peuvent s'étonner que nous n'ayons pas, cette fois-ci comme les autres, étendu docilement la tête sur le billot déjà traditionnel et protocolaire.

A Paris, comme à Londres, comme à Gênes, comme à Cannes, comme à Spa, le gouvernement français avait pourtant étalé au grand jour la modestie de ses desseins. Il ne parlait plus même d'occuper la Ruhr. Et les raisons qui lui conseillèrent cette abstention sont d'une telle nature qu'il faut bien y appuyer un peu, à un moment où la Ruhr redevient d'actualité :

Lors des « conseils de guerre » de fin décembre dernier, le maréchal Foch s'était opposé à l'*encerclement* de la Ruhr par nos seules forces, et cela pour des raisons techniques, les seules à la vérité qui le regardent, mais les premières à le regarder. Il n'a pas voulu risquer la moindre imprudence et, d'après lui, c'en aurait été une considérable que de s'aventurer de cette façon en Allemagne. Quand on se rappelle les prédictions faites par le maréchal en 1920 et 1921 aux Gréco-Anglais, lors de l'expédition d'Asie Mineure, prédictions ponctuellement réalisées un an plus tard, il est impossible de ne pas s'incliner devant son verdict.

Mais comment ne ferions-nous pas certain retour en arrière? Quoi ! C'est deux ans après les mesures de désarmement général imposées à l'Allemagne, c'est quatre ans après l'occupation méthodique des pays rhénans que nous n'osons étendre notre mainmise à une région de médiocre étendue, jouxtant déjà nos possessions effectives ! Il y a là de quoi rêver.

Que l'Allemagne ne puisse être désarmée au sens effectif et total du mot, cela va de soi. L'armement moderne est chose tellement vaste et vague qu'avec des hommes et des gaz, des avions et des usines, des chemins de fer et des autos, un État quelconque peut toujours se défendre, voire attaquer. A cet égard, l'Allemagne ne perdra sa nocivité qu'avec la vie. Tout ce qu'on peut essayer de faire, c'est de briser la pointe extrême de ses moyens d'agression. C'est appréciable, mais insuffisant. Les scrupules du maréchal Foch, qui n'a d'ailleurs jamais cru à la possibilité de désarmer l'Allemagne, sont là pour nous le prouver.

Par contre, le peu de services stratégiques que nous rend l'occupation du Rhin par rapport à la Ruhr — puisque nous avons dû échafauder péniblement les combinaisons les unes sur les autres avant de nous risquer du côté d'Essen, si proche de nos établis-

sements — doit nous faire réfléchir amèrement sur l'insuffisance de l'armistice et l'inefficacité du traité.

Ce n'est donc pas le Rhin qu'il fallait occuper, mais, comme le réclamait M. Hanotaux, l'Elbe ! Et pour occuper l'Elbe, ce n'est pas le 11 novembre qu'il fallait déposer les armes, mais le 11 décembre, le 11 janvier, que sais-je ! Il fallait casser les reins au *Reich* une fois pour toutes. Nous ne l'avons pas fait.

Aujourd'hui, la tragique méprise de 1918 apparaît dans toute sa noirceur, et avec elle l'inefficacité des constructions purement intellectuelles. Il y a dans le cours naturel des choses une obligation de chair et de sang à laquelle rien ne peut suppléer et que nous avons négligée. C'est en vain que la raison peut tenter de faire prévaloir son avis. Si rien de matériel ne lui a préparé la route, si aucun signe palpable n'a devancé ses desseins, si elle ne sort par quelque biais d'une séquence tangible de causes et d'effets, ses avertissements les plus sévères ne résonnent que comme de légers bavardages. En d'autres termes, il y a dans la nature et dans l'histoire un balancement harmonieux entre les réalisations et leur atmosphère, entre la puissance et l'acte, qui fait qu'on ne peut tirer d'une situation que ce qu'on en a préalablement rendu disponible.

Le signe éclatant du désastre n'a pas plané assez longtemps sur l'Allemagne, l'ange Azraël n'a pas promené sa faux avec assez de constance par les terres de Poméranie et du Brandebourg, nous n'avons pas pénétré suffisamment dans la substance vitale de notre ennemi pour en maîtriser tous les centres et tous les ressorts. Bon gré mal gré, les réparations se sont équilibrées, non sur la logique du doit et avoir, non sur la réalité profonde de l'événement, non d'après ses virtualités inépuisables, mais sur ce que notre faible énergie en exploitait. Nous n'avons pas su tirer parti de la riche matière que la Providence abandonnait à nos mains et il y a une espèce de justice dans l'injustice dont on nous accable depuis quatre ans. D'avance, en renonçant au sceau de notre victoire, nous avons renoncé à ses profits et à ses droits.

L'esprit de l'homme est prompt à saisir l'insaisissable. Cette démission partielle de notre vouloir n'était pas plus tôt accomplie qu'elle engendrait automatiquement dans l'esprit des nations une cote, une mesure, un gabarit auxquels on assujettissait désormais nos réclamations et nos plaintes. En une seconde, on avait évalué notre capacité d'endurance et de désillusion. Depuis quatre ans, on les soumet à des exercices qui n'en finissent pas.

C'est que, depuis 1914, nous avons observé vis-à-vis de l'Angleterre une politique radicalement fausse, remplie à la fois de griefs,

d'abandon, de rancune et d'hésitation. En un an, M. Poincaré a dû remplir la tâche ingrate de liquider le plus impressionnant arriéré de mépris.

Le moment n'est pas encore venu — viendra-t-il jamais? — de décider s'il n'aurait pas mieux valu rompre sous M. Lloyd George, par exemple en février-mars 1919, quand on nous refusa l'occupation permanente du Rhin, en 1920 quand on vida notre créance, à Spa, des deux tiers de son contenu, en deux ou trois autres occasions encore, lorsqu'il s'agit, entre autres, de consentir un moratorium sans gages, lorsqu'on recula devant le contrôle effectif des finances germaniques.

Un historien, presque toujours profond, des relations intellectuelles franco-allemandes a soutenu que le génie créateur de la France n'a été tel qu'à cause de sa répugnance à recourir d'emblée aux indispensables réactions. D'après lui, la France n'a constitué la féodalité, par exemple, — on pourrait presque forcer les termes jusque-là — que par *manque d'initiative*. Ce serait de guerre lasse et à force d'en avoir assez que ce système aux savants chaînons aurait pris corps.

Est-ce aussi sûr que cela? Et assistons-nous par hasard à un progrès de ce genre? La lenteur de nos réflexes nous a-t-elle mieux servi que l'obstination calculatrice des Anglais? Pour ma part, je suis persuadé que les Anglais ont gâché une fois pour toutes la plus magnifique situation et que nous avons superbement, quoique par une route opposée, suivi les Anglais.

Quoi qu'on fasse, les finances du Reich sont presque irrémédiablement compromises et la politique la plus réaliste, celle des gages, ne pourra manquer de s'en ressentir. Temporiser, voir venir, ne rien brusquer, sacrifier, concilier, nous avons appliqué ce programme jusqu'à ses plus sottes limites. Jusqu'à présent, nous n'avons guère lieu de nous en réjouir.

Toutes nos complaisances n'ont été enregistrées qu'à charge de complaisances nouvelles. On a refusé de les considérer à leur valeur intrinsèque pour ne s'attacher qu'à leur valeur d'indication. Là où nous pratiquions l'empirisme de la lassitude et du dégoût, on n'a vu qu'une promesse honteuse de définitive abdication. Allemands et Anglais ont spéculé à outrance sur nos sentiments.

Il s'agirait maintenant de ne pas récidiver. Si nous sommes capables d'enseignement, qu'avons-nous dû apprendre depuis 1918? Nous devons avoir appris à nous défier des demi-mesures ou des mesures de retardement. L'armistice, qui est bien le type des opérations à éviter, n'a été si détestable que parce qu'il ajournait le désarmement des forces de terre allemandes et parce qu'il négli-

geat la saisie effective de gages tangibles et liquides : douanes, mines, encaisse de la Reichsbank. Le traité n'a été si absurde que pour avoir traîné sept mois à se manifester et de s'être renvoyé lui-même à une échéance dont le seul principe a été retenu, et qui, de filiales en dérivations, nous met aujourd'hui en face d'une Allemagne qui ne veut pas prendre son parti des mesures que nous aurions dû lui imposer dès novembre 1918. Quatre ans de perdus !

Ainsi, depuis des années, l'état de doute engendré par nos perpétuelles timidités s'est toujours montré hostile à nos intérêts. En dépit de la formule fameuse, presque jamais le temps n'a *travaillé* pour nous. Le temps nous a endettés outre mesure, le temps a dépeuplé notre patrie, le temps a dilapidé notre créance, le temps à fortifié contre nous une école insane de soi-disant économistes qui tirent le plus clair de leur science de spéculations malheureuses sur le mark. Défions-nous du temps !

Avons-nous gagné beaucoup à subir, après l'expérience Lloyd George, l'expérience Bonar Law? Sans doute la stupeur d'hier a dépassé dans son flux véhément les cotes de ce genre laissées dans nos mémoires par les pires incartades de M. Lloyd Georges. Ceux qui attendaient de l'Angleterre une politique non anglaise doivent être maintenant fixés. Comme si l'amirauté n'avait pas de traditions ! Comme si le *Foreign Office* ne possédait ni dossiers, ni répertoires ! N'était-il pas visible depuis 1918 que l'Allemagne, ayant cessé d'inquiéter les hommes de Londres, il fallait à leurs soupçons un autre corps et que ce corps ne pouvait être que nous? L'Allemagne était désarmée vis-à-vis de l'Angleterre, restait à désarmer la France. La France était à moitié ruinée. Restait à la ruiner tout à fait. Le *War Office* et le *Trésor* britanniques ont travaillé pendant quatre ans à ce double dessein. L'habitude du succès les a seulement rendus un peu imprudents. La rancune aidant, sir John Bradbury s'est démasqué deux ou trois mois trop tôt. Si l'*Entente cordiale*, qui, comme un oiseau effarouché, vient de s'envoler dans les sphères célestes, veut subsister quelque part et faire entendre utilement son harmonie, elle devra, du côté anglais, renoncer à ces actes répétés de bravade et de défi.

La mode a consisté — au moins pendant quelques jours — à célébrer cette Entente. Durera-t-elle même dans les mots? J'en doute. Pourquoi, au moment même où leurs intérêts divergent de plus en plus des nôtres, les Anglais renonceraient-ils à traduire cette divergence par des actes et par des faits? Pourquoi, au moment même où presque plus rien ne nous rapproche les uns des autres, ni en Orient, ni en Occident, réaliserions-nous un accord que le

coude-à-coude des crises les plus graves n'a pas réussi à maintenir? Pourquoi, par quel miracle, les Anglais cesseraient-ils de se comporter en Anglais?

Pour toute une partie de l'opinion publique cependant, l'idéal consisterait à renouer au plus vite l'alliance rompue. N'est-ce pas se leurrer une fois de plus? N'est-ce pas recommencer, sur un plan encore moins profitable, la série d'erreurs qui a frappé la paix de stérilité? Sans doute il serait agréable pour la sensibilité et réconfortant pour la raison de voir la Grande-Bretagne renoncer une fois pour toutes au philogermanisme conscient ou inconscient qui l'a guidée depuis 1918. Si c'est cela que l'on entend par « renouer l'Entente cordiale », rien de plus satisfaisant en hypothèse, rien de plus improbable en réalité.

L'Entente cordiale n'a consisté, depuis longtemps, que dans un système de médiations britanniques au profit des Allemands, en Occident, et en Orient, dans un programme d'effacement français devant les intérêts grecs, arabes, sionistes, ces mauvais masques de l'impérialisme traditionnel de Londres. Pourquoi voudrait-on que le nouveau tirage fût dissemblable de la première édition ! Il serait seulement un peu plus pâteux.

En subordonnant notre action au renouvellement hypothétique de l'Entente, nous perdrions tout le bénéfice des initiatives que nous sommes forcés de prendre sans récolter le mince avantage que nous donnait au moins jadis l'apparence du front commun. Une seule considération doit primer, au seuil de cette nouvelle phase du traité de Versailles : *nos intérêts*, tels que nous tâchons de les définir de compte à demi avec les Belges et les Italiens, et seulement nos intérêts. L'espoir, et à défaut de l'espoir, l'expectative, tout cela qui n'était qu'un voile destiné à couvrir la faiblesse de notre vouloir et la misère de notre imagination, n'a réussi qu'à endommager davantage une situation déjà compromise par la plaie des demi-mesures. Il serait temps, grand temps, d'entrer résolument dans une méthode diamétralement opposée, celle des réalisations immédiates.

Une telle conduite exclurait-elle la prudence? Jamais de la vie. La prudence, à l'heure actuelle, la prudence dans son sens plein, consiste à regarder droit devant soi, à ne rien se dissimuler des difficultés en cours, et frapper vite où le coup définitif doit être donné ! Que diriez-vous d'un torero qui par dilettantisme perdrait l'instant propice à enfoncer l'épée entre les deux épaules? Le plaindriez-vous ensuite d'être foulé aux pieds par une bête furieuse?

Notre cas ressemble un peu à celui-là. Bien des fois déjà nous avons

considéré en amateurs les possibilités de telles ou telles situations. Et toujours, dans l'attente d'une combinaison meilleure qui n'est jamais venue, nous les avons laissé passer. M. Georges Blondel, qui est un de nos meilleurs connaisseurs de l'Allemagne, a dit bien des fois que le *Reich*, dès le 11 novembre, s'attendait à perdre la rive gauche du Rhin pour toujours et à verser illico une somme de trente milliards de marks or. Toutes ses dispositions avaient été prises en conséquence. A la stupéfaction universelle, nous ne demandâmes rien.

Nous espérons que, cette fois, cette comédie ne va pas recommencer.

René Johannet.

Ceux qui avaient organisé la Russie.

Les événements qui ont pour théâtre les rives de la Moskova ou de la Néva déroutent certains observateurs qui voulaient voir dans la révolution russe le pendant de la Révolution française de 1789. A vrai dire, ces observateurs ne tiennent aucun compte de l'évolution des peuples ni des questions de races. La Russie se trouve actuellement dans une situation pire que la France au moyen âge, si la jacquerie eût triomphé. Les paysans et les ouvriers russes entraînent, plus qu'ils ne les suivent, quelques illuminés israélites ou slaves qui sont en politique ce qu'était en religion le moine Raspoutine. Et personne ne reconnaît plus la Russie de Pierre le Grand.

C'est que tout ce qui composait, depuis l'époque de Pierre le Grand, l'ossature, le cerveau et les nerfs de l'empire des tsars est aujourd'hui en exil ou dans les cimetières. Il n'y a plus guère en Russie que des Slaves, les descendants de ceux qui, en l'an de grâce 861, dirent aux chefs Varègues : « Notre terre est grande et fertile, mais de l'ordre, il n'y en a point. Venez, gouvernez-nous, soyez les maîtres... »

Dès l'arrivée de Rurik et de ses compagnons, un commencement d'organisation plana sur le chaos russe. Ce sont des Varègues, autrement dit des *Normands* (*northman* = homme du nord), qui furent le premier levain jeté dans la molle pâte slave. Dans la suite, la conversion au christianisme orthodoxe rapprocha la Russie de Constantinople et de la civilisation gréco-romaine. Les premiers métropolitains russes furent des Grecs ; les grands princes de Kiev épousèrent des princesses byzantines. Les nombreuses écoles que fondèrent Wladimir et Iaroslaf furent dirigées par des Grecs. Au treizième siècle vint l'invasion mongole, et pendant deux siècles les princes de Moscou furent les vassaux des grands Khans qui tenaient la Perse, les Indes et la Chine sous leur joug. La Russie redevenue barbare ne fut alors qu'un fragment de l'immense empire

asiatique. Ivan III, qui le premier réagit vigoureusement contre la domination mongole, fit venir des Européens, notamment des Italiens et des Grecs. Ce furent, sous son règne, des artistes de Bologne et de Venise qui construisirent les plus belles tours du Kremlin. Ivan IV libère définitivement la Russie de la suzeraineté de l'Orient, et à partir de cette époque, c'est à l'Occident que la Moscovie demande des maîtres. Dès lors, tout en gardant son indépendance, elle devient une sorte de colonie de toute l'Europe, un peu comme beaucoup plus tard les États-Unis d'Amérique après leur émancipation de la sujétion britannique. Mais tandis que dans la démocratie égalitaire d'outre-Atlantique les immigrants blancs, nombreux et de culture très inégale, fondus pêle-mêle avec les premiers colons, refoulent les races autochtones de couleur et les poussent vers l'anéantissement ; en Russie, des étrangers plus clairsemés, généralement instruits dans les arts ou les sciences ou versés dans un métier, sont entourés dès leur arrivée de privilèges et de prérogatives, assimilés progressivement aux descendants des compagnons de Rurik et à l'aristocratie, et viennent se superposer à la foule des Slaves attachés à la glèbe et maintenus dans le servage. Ainsi, se forment deux Russies : celle qui gouverne, qui administre, qui dirige le commerce, organise les industries, et celle qui, courbée vers la terre, illettrée, ignorante, superstitieuse, routinière et amorphe, manie de siècle en siècle les mêmes charrues en bois et s'abrutit dans l'alcool. La première, peu nombreuse, est un mélange de toutes les races occidentales et de sang tatare ; la seconde, innombrable, est purement slave.

C'est une opinion généralement admise que c'est Pierre le Grand qui mit la Russie à l'école de l'Occident. A vrai dire, il ne fit que développer et perfectionner génialement l'œuvre de ses devanciers. Michel Romanof fit venir de l'étranger des marchands, des industriels, des soldats, mais ils n'occupèrent que des places de second rang. Sous le règne d'Alexis et sous la régence de Sophie, les allogènes deviennent plus nombreux : ils habitent dans Moscou tout un quartier, appelé alors la *Slobode des Allemands*, et rempli de cabarets et de lieux de débauche. C'est là que Pierre le Grand reçut des leçons de civilisation avec des leçons de vice. Son précepteur est un Hollandais ; une Allemande est sa maîtresse. Il vit dans la société du Genevois Lefort, du Français Villebois, de l'Écossais Gordon. Les Hollandais lui construisent des barques, l'Allemand Simon Sommer organise la troupe militaire baptisée : Compagnie d'amuseurs. Durant son voyage en Occident, Pierre embauche des officiers d'artillerie, des ingénieurs, des mineurs, des chirurgiens, des capitaines de vaisseau comme l'Anglais Perry et le Hollandais Kreys, des métallurgistes, des orfèvres, des architectes. A son retour, le peuple de Moscou, mécontent des réformes, lui reproche de porter l'habit court des *niemtsi* (qui n'est autre que l'habit à la française adopté

alors en Allemagne comme dans toute l'Europe), et de s'être entouré d'hérétiques, d'Allemands. Le Suisse Lefort lui-même est traité d'Allemand. On commence à raconter que le tsar est le fils d'un Allemand, que le véritable héritier du trône est resté à Stockholm et qu'un imposteur a pris sa place. Mais Pierre poursuit inlassablement son œuvre. Le Genevois Lefort devient amiral ; l'Écossais Gordon est nommé général ; Bruce, un autre Écossais né en Westphalie, est chargé de l'organisation de l'artillerie, puis de la publication d'un almanach, ce qui le fait passer dans le peuple pour un magicien ; Ostermann, fils d'un pasteur du comté de la Marck, est employé comme diplomate ; Münich, du comté d'Oldenbourg, se voit confier l'exécution du canal de Ladoga. Aux transformations profondes, Pierre ajoute des réformes superficielles : il proscrit le port de la barbe, l'usage des longues robes, impose la culotte et répand l'usage du tabac. Aux villes qu'il fonde, il donne des noms allemands : Pétersbourg, Kronstadt. La Turquie de 1830 et le Japon de 1868 commenceront tout de même à imiter l'Europe en abandonnant le costume national. Mais ce qui fait l'énergie de la Turquie moderne et la force du Japon d'aujourd'hui, ce sont les mœurs et les institutions qu'ils tenaient de leurs origines, alors qu'en Russie, avant Pierre le Grand, il n'y avait à peu près rien. Toute l'organisation administrative, gouvernementale et politique est étrangère au peuple, et elle le demeurera. A la langue allemande, l'impératrice Élizabeth substitue le français qui restera la langue de la cour et de la bonne compagnie. Sous l'impératrice Anne, les étrangers sont plus puissants que jamais.

L'impératrice Catherine II, une Allemande, achève l'œuvre de Pierre le Grand : cet édifice composite portant ses colonnettes et ses clochetons si haut vers le ciel, mais fondé sur les marais mouvants du vieux fonds slave. Parmi ses collaborateurs, nous trouvons Ostermann, le fils du chancelier de l'impératrice Anne, qui portait avec aisance l'habit à jabot et la perruque poudrée ; le Holsteinois Saldern, chargé de préparer le partage de la Pologne ; Sievers, gouverneur de Novgorod et de Tver ; les Anglais Elphinstone Greigh et Dugdale, réorganisateurs de la marine russe. Les philosophes français Voltaire et Diderot, le sculpteur Falconet lui rendent visite. Dans ses armées, nous trouvons des officiers français : le comte de Verbois, le comte de Langeron, de Traversay, le grand maître de l'artillerie Villebois, le général du Bosquet. Un minéralogiste lyonnais, Patrin, explore la Sibérie, mais se trouve en butte à la jalousie de l'Allemand Pallas. Le médecin Clerc est inspecteur de l'hôpital Saint-Paul à Moscou. Duval est joaillier de la cour. Il est de bon ton de commander ses bonbons chez le confiseur Babu. Cuisiniers, pâtissiers, perruquiers français ne se comptent plus. Puis vient la Révolution française et l'émigration : de nombreux *ci-devant* se réfugient à Petrograd ; en 1791, le comte de Saint-Priest ; en 1793,

le comte d'Artois, pour ne citer que les plus marquants. En accueillant les émigrés russes de 1918, la France n'a fait que rendre sa politesse à la Russie de 1793. Mais les Français de Pétersbourg n'étaient pas moins agités que les Russes de Paris. Ils intriguaient à la cour, faisaient grise mine à leur compatriote La Harpe, précepteur du petit-fils de Catherine, accusé d'être sympathique aux révolutionnaires. Beaucoup s'en allèrent. Mais le duc de Richelieu resta, et, dégoûté de l'inaction, obtint le poste de gouverneur d'Odessa, où il développa les plus grandes qualités d'administrateur. Il traça les quais, améliora le port, perça de somptueuses avenues et créa une ville moderne, élégante, aérée où il n'y avait que ruelles étroites et malsaines. Il ne quitta Odessa qu'en 1814 pour revenir réorganiser, en qualité de ministre de Louis XVIII, la France meurtrie par deux invasions successives, et hâter la libération de son territoire.

En même temps que lui, arrivait à Paris, en qualité d'ambassadeur de Russie, un Corse, ancien député à l'Assemblée législative, entré en 1805 au service du tsar Alexandre Ier, le comte Pozzo di Borgo. Plus tard, le second fils d'Eugène de Beauharnais : Maximilien, duc de Leuchtenberg, prince d'Eichstädt, ayant épousé en 1839 une fille de l'empereur Nicolas : la grande-duchesse Marie Nicolaievna, perdit sa qualité de Français en devenant prince russe. Son fils, Nicolas Maximilianovitch prince Romanovski, duc de Leuchtenberg, altesse impériale et major général à la suite de l'empereur de Russie, se distingua durant la guerre russo-turque à la tête des dragons de Kiev. L'arrière-petit-fils du général Murat fut colonel dans l'armée russe et sa sœur, la princesse Antoinette-Catherine, fut reçue dans la noblesse russe en juillet 1914. Enfin, le prince Louis-Bonaparte combattit en Mandchourie et durant la Grande Guerre comme général russe.

Et voilà quelques-uns de ceux qui organisèrent la Russie. Un très grand nombre d'entre eux y fondèrent une famille et laissèrent des descendants. A tous ces étrangers ou fils d'étrangers immigrés en Russie au cours des siècles, il convient d'ajouter les grands chefs héréditaires des provinces non russes successivement annexées à l'empire des tsars : barons baltes, nobles polonais ou lithuaniens, mirzas tatares, tcherkesses ou géorgiens, qui obtinrent dans la hiérarchie russe des titres équivalents à ceux qu'ils possédaient dans leur pays d'origine. C'est ainsi que les grands princes de Moscou accordèrent au seizième siècle le titre de *kniaz* (prince) à tous les chefs tatares ou morduans qui se convertirent au christianisme. Parmi les familles nobles de Petite-Russie (Ukraine), beaucoup sont également d'origine étrangère : moldave, grecque, polonaise, tchèque, tatare.

On raconte que le tsarévitch Alexandre (qui devint plus tard Alexandre III), assistant à une réception du haut état-major et entendant annoncer une suite de généraux par des noms de con-

sonance étrangère, s'écria : « Enfin ! » au premier nom russe qui frappa ses oreilles. Le tsarévitch ne fut-il pas victime d'une illusion, et ce nom d'apparence russe ne dissimulait-il pas le descendant d'une famile non slave? Nombreux furent au cours des siècles les immigrés qui changèrent leur nom, ou le modifièrent sensiblement et lui ajoutèrent une terminaison en *ef*, en *ine* ou en *of*. C'est ainsi que le baron Chafirof, vice-chancelier sous Pierre le Grand, était le descendant du juif converti Saphir. Les descendants de l'Allemand Löwenstein se firent appeler successivement Liovstein, Liovstine et Liovchine ; ceux de l'Anglais Hamilton (transcription russe Gamilton) portèrent le nom de Gamantof, puis de Gamatof, enfin de Khomoutof. Le patronyme de l'officier d'artillerie française de Richemont fut modifié, de génération en génération, en Derimontof, puis en Dermidontof. L'ingénieur italien Gradinesco-Marini, qui, lors du siège de Kazan sous Ivan IV, organisa les sapes qui aidèrent à prendre la ville, a laissé des descendants qui portent le nom de Marinn. Un margrave de Meissen, venu en Russie en 1425, fonda la famille Mychnitskoï, devenue ultérieurement Mychetskoï. Quant au titre de margrave, il fut échangé contre un titre de *kniaz* (prince). Le descendant à la huitième génération du margrave de Meissen, André Mychetskoï, fut un des plus violents champions du schisme des Vieux Croyants. La famille byzantine des Lascaris a laissé une branche en Russie : les Laskirief. Un descendant des Comnènes qui régnèrent à Byzance, venu en Russie à la fin du quinzième siècle, fonda la lignée des Comriny ou Khovrin, qui, par suite du surnom de *golova* (tête, caboche) donné à un de ses membres, s'est continuée sous le patronyme de Golovine. Un des représentants de la famille italienne des Colonna (en latin Columna), qui a donné des papes et des cardinaux, fonda près de Moscou le village de Colomna et la branche des Colomnine. Au commencement du dix-huitième siècle, la veuve du docteur Pagenkampf, établi à Moscou, se fit actrice, sous le nom de Pogankof, et ses héritiers conservèrent jusqu'à maintenant ce nom d'aspect et de consonance parfaitement russes. A Moscou également, le Français Souchard obtint, en écrivant son nom à rebours, le nom de Drachous auquel il ajouta la désinence *of*, et fonda la famille Drachousof. Les Kozodavlief descendent de l'Allemand Kost-von-Dahlen ; les Fomiedine, de von Mengden ; les Fonberelanof, de von Bernland ; les Fonvisin, de von Wiesen ; les Miatlef, les Niepliouief, les Protopopof, les Pounkof, les Tolstoï, sont également d'origine allemande. Les Moukhanof descendent du chef tatare Mou Khan ; les Bakhmetief, du Tatare Bakhmeta, les Tikhmenief, du Mirza tatare Tufmen ; les Batourine et les Kolatchef descendent respectivement des Hongrois Batouguerd et Kalach ; les Famintsyne, de l'Anglais Thomas (transcription russe : Fomas) venu exercer la médecine à Moscou au milieu du dix-septième siècle. Son fils se fit appeler Fomine Syne (fils de Thomas), qui se modifia

successivement en Fominsyne, puis en Famintsyne. Les Bournachof ont pour ancêtre l'Anglais Burness, qui s'établit à Moscou vers la même époque que Thomas. Les Kachkine sont les arrière-petits-fils de l'Italien Cassini ; les Tchitchérine, famille à laquelle appartient un des chefs actuels du gouvernement soviétique, descendent de l'Italien Ciceri (prononciation italienne : Tchitchéri), venu à Moscou sous Ivan III. Les Baranof, les Kotchoubey, les Iakoubovitch, sont d'origine tatare ; les Apostol, d'origine moldave ; les Brioukhovietski, les Boutovitch, les Valkevitch, les Goudovitch, les Goulianitski, les Dounine-Barkovski, les Zouborovski, d'origine polonaise ; les Karnovitch, d'origine tchèque ; les Kapnist, les Manouilovitch, d'origine grecque ; les Domontovitch, d'origine lithuanienne ; les Miloradovitch, d'Herzégovine ; les Gamaliei, d'origine turque. Et il serait possible de multiplier ainsi les exemples.

Il est plus intéressant d'examiner les hautes situations que tous ces descendants d'étrangers ont occupées en Russie. Si l'on prend la liste des feld-maréchaux depuis l'année 1700 et que l'on excepte ceux qui appartenaient à la famille impériale et aux autres maisons régnantes, qui trouve-t-on? Golovine descendait d'un prince grec (de la dynastie des Comnènes) ; Cheremetief, d'un Prussien ; le duc de Croix était Belge ; Bruce, Ecossais ; Munich, Oldenbourgeois ; les deux princes Troubetskoï appartenaient à la famille lithuanienne des Jagellons ; Lassy était Irlandais ; Boutourline (Butterlin), d'origine allemande ; Apraxine, d'origine tatare ; les trois Salmykof, d'origine prussienne ; Bestoujef-Rioumine, d'origine anglaise ; Galitsyne descendait des Jagellons ; les deux Tchernychef étaient Polonais, ainsi que le prince Potemkine ; le célèbre feld-maréchal, puis généralissime prince Italiiski comte Souvarof Rymnikski était d'origine suédoise, de même qu'un des héros les plus connus du siège de Sébastopol, le général Khroulef. Le feld-maréchal Moussine-Pouchkine était Allemand d'origine ; Elmpt, Allemand de naissance ; le duc de Broglie, Français, mais d'origine italienne ; le sauveur de la Russie en 1812, le prince Michel Illarionovitch Golenichtchef-Koutouzof-Smolenski, était un descendant de l'immigré allemand Gabriel et par sa mère d'un autre immigré allemand Löwe, qui fonda en Russie la famille des Beklemichef. Le prince Vorontsof était d'origine varègue. Les feld-maréchaux Barclay de Tolly, Wittgenstein, von der Osten-Sacken, Dibitch-Zabalkanski n'étaient pas de famille russe. Seuls les frères Chouvalof furent d'origine grand-russienne, et les deux Razoumovski d'origine petit-russienne. Le feld-maréchal Kamenski est d'origine inconnue ; quant au prince Menchikof, il descend des Jagellons. Il est facile de constater que les étrangers ou descendants d'étrangers sont en très grande majorité.

Si nous prenons maintenant la liste des chanceliers et des vice-chanceliers, le résultat n'est guère différent : le prince Tcherkasski, Bestoujef-Rioumine, Vorontsof et Panine n'étaient pas d'origine

russe ; ce dernier avait pour ancêtre un Italien de Lucques ; Kotchoubey était Tatare d'origine, Ostermann et Nesselrode étaient de pères allemands ; la mère de ce dernier était la fille d'un juif portugais. Le prince Gortchakof descendait de Rurik. Seuls Golovkine et Roumiantsef étaient purement Russes. Quant aux vice-chanceliers, en laissant de côté deux qui devinrent ensuite chanceliers et qui sont déjà cités, ce furent : le baron Chafirof, d'origine israélite ; le comte Rastoptchine, d'origine tatare ; Kolytchef, d'origine prussienne ; Galitsyne et Kourakine, descendants des Jagellons.

Si, quittant le domaine de la politique pour celui de la littérature, nous examinons un à un les auteurs russes les plus célèbres, ceux mêmes qui ont le plus exactement reflété dans leurs œuvres les aspects mouvants de l'âme slave, ils ont presque tous du sang étranger dans les veines. Le comte Tolstoï appartenait à cette aristocratie russe, étrange amalgame des éléments étrangers les plus divers, et le lointain ancêtre qui fonda sa lignée était un immigré allemand. Derjavine était un descendant du Mirza tatare Bagrim ; Karamazine, du Tatare Kara-Mourza ; Kheraskof était d'origine valaque ; Ozerof, d'origine allemande ; Griboïedof descendait du Polonais Gjidovsky, immigré sous le tsar Alexis qui l'avait fait venir pour la rédaction des codes. Le poète Lermontof descendait par son père de souche écossaise, et il était, par sa mère, de sang tatare. Gogol avait pour ancêtre le gentilhomme polonais Ianovsky, qui prit le nom petit-russien de Gogol. Pouchkine, qui avait par sa mère du sang africain, descendait en ligne masculine de l'Allemand Radesch, immigré au milieu du treizième siècle.

Par les quelques exemples qui précèdent, on peut se faire une idée du rôle immense joué dans l'organisation de la Russie par les éléments non-slaves. Or, ce sont précisément tous ces éléments que la révolution bolchevique a détruits ou dispersés. Tous les cadres administratifs sont composés d'hommes nouveaux, sans aucune formation, ni technique, ni pratique et qui se livrent à une série d'expériences, de tentatives, d'essais, comme si la société était née d'hier. Les purs Slaves du vingtième siècle seront-ils plus heureux que les purs Slaves du neuvième siècle? Réussiront-ils par leurs propres ressources à tirer la Russie du chaos, ou bien, s'adressant à quelque race plus énergique et plus méthodique, devront-ils reprendre en la rajeunissant la vieille formule des gens de Novgorod : « Notre terre est grande et fertile, mais des chemins de fer, des usines, il n'y en a plus. Venez, organisez-nous, soyez les maîtres? »

Quels seront les Varègues d'aujourd'hui ? Viendront-ils cette fois des bords de la Sprée?

Henri Mylès.

*

LES LETTRES

LES POÈMES DE LOUIS MERCIER

Rien de plus singulier que la place de Louis Mercier dans la poésie contemporaine. Proprement, elle est unique. Son œuvre se dresse solitaire, écrite pour la postérité plutôt que pour son siècle. Et son siècle, comme il arrive, n'a pas manqué de le lui rendre. Non pas que Mercier ne soit pas lu : voici que la sixième édition des *Pierres sacrées* vient de paraître, et comme la mode ne s'en mêle point, il faut bien penser que ces volumes sont achetés par des gens qui les lisent. M. Mercier est lu, mais, chose frappante en un temps où la poésie semble n'intéresser que les hommes du métier, il l'est fort peu par les professionnels. Ce n'est pas nécessairement un mauvais signe : cela peut vouloir dire que son inspiration est profondément humaine tout aussi bien que commune. Mais le fait est là : il ne manque pas de lettrés, parfois éminents, qui se refusent à l'admirer ; un plus grand nombre l'ignorent. Et sa gloire en souffre, parce que ce sont les lettrés qui font les réputations.

On pourrait en donner plusieurs raisons. D'un côté la technique de Louis Mercier n'est pas celle de la plupart des poètes d'aujourd'hui : l'influence de Verlaine ni celle de Moréas n'ont touché l'œuvre de sa maturité. Il a appris son métier chez Hugo et les Parnassiens ; il s'y tient, sans souci de recherches plus subtiles, non par mépris, mais parce qu'il n'en a nul besoin pour ce qu'il a à dire. Au reste, tant s'en faut qu'il les imite : ces ressemblances sont tout extérieures et se réduisent, à peu près, à un certain ton oratoire ou narratif, et à des

questions de métrique. Pour le reste, sa poésie est entièrement autonome. Est-ce parce qu'il vit en province et faut-il citer à son propos la pénétrante remarque de Racine dans la seconde préface de *Bajazet* sur cet éloignement des lieux qui répare la trop grande proximité des temps? La poésie de M. Mercier est, si je puis dire, intemporelle ; elle ne date pas. Que les critiques en soient déroutés, qu'ils s'étonnent de n'y point retrouver les tours et les formes auxquels ils sont habitués et hésitent à reconnaître une grandeur qui se présente sans apprêts, cela n'est que trop certain ; plus tard ce qui cause aujourd'hui sa défaveur pourra être une des raisons de sa survie. Reprenez après quinze ans le *Poème de la maison :* l'œuvre n'a pas une ride, les vers en sont aussi frais qu'au premier jour. En vain chercheriez-vous à la ranger dans une école : la tâche vous apparaîtra aussitôt impossible ; ou si quelques noms vous viennent aux lèvres, pour si grands qu'ils soient, ils n'auront rien de moderne : Virgile, Dante, Mistral, les lakistes, voilà à peu près les seuls, avec les distances nécessaires, de qui l'on puisse rapprocher légitimement Mercier : non qu'il les copie le moins du monde, mais par la parenté profonde de leurs génies fraternels.

Ajoutez que les thèmes que ce poète a coutume de chanter, s'ils n'ont rien de secret, ne sont pas des plus familiers aux hommes de lettres. Il est poète de la nature, et, chose inouïe, ne la célèbre pas en citadin, « s'étant d'abord pour cela donné la peine de naître », dit justement un de ses critiques M. Louis Aguettant. Il est d'une famille paysanne, et cela suffit pour vous faire regarder la nature avec un regard simple et sans étonnement qu'un homme des villes aura toujours peine à comprendre. Poète catholique, il ne craint pas de l'être sans artifice, sans se croire par là autorisé à bouleverser la poétique traditionnelle. Encore un motif de défaveur. Qui fera la part dans le succès de M. Paul Claudel ou de Péguy de leur indiscutable génie et de la barbarie partielle, mais certaine, de leur esthétique? Ces bizarreries, ce défi presque perpétuellement jeté à notre tradition littéraire, sont ce qui nous gêne pour les admirer autant que nous aimerions à le faire ; mais c'est cela, n'en doutez pas, qui, auprès de certains esprits, leur a fait pardonner leur catholicisme. Plus simples et moins esthètes, ce public n'eût pas consenti à voir en eux autre chose que des poètes de patronage. Mercier porte le poids de sa sagesse, jusqu'au jour où son œuvre en retirera sa vraie grandeur.

Et qu'on ne pense pas que nous confondions ici le sujet traité avec l'art du poète, qu'il suffise à nos yeux de s'attaquer à une haute matière pour écrire un chef-d'œuvre. Le bénéfice que l'artiste retire d'une conception du monde satisfaisante pour l'esprit, pour le cœur, pour

l'imagination n'est pas contestable. Encore faut-il l'exploiter. Les meilleures intentions du monde, la plus rigoureuse orthodoxie n'y sauraient suffire, si vous n'avez reçu le don divin. Le mérite des *Pierres sacrées* ne réside pas dans leur doctrine ni dans leurs sujets, qui leur sont communs avec le plus médiocre ouvrage d'édification ; elle tient à certaines facultés d'imagination, à l'art qu'a M. Mercier de rendre sensibles et vivantes les réalités profondes de la vie catholique. Facultés de poète et non pas de prêcheur. Ce n'est pas autrement que nous louerions un romancier de la vérité de ses peintures, alors que nous ne nous occuperions pas de tel autre, fût-il édifiant et moral, qui ne nous présenterait de la vie qu'une image insensible et glacée.

Qui ne lirait de Louis Mercier que les *Pierres sacrées* pourrait se faire de sa poésie une idée complète. Ce n'est pas qu'un esprit familier avec elle ne retrouve, dans ce nouvel ouvrage, tous ses thèmes principaux. Mais certains y sont plus voilés, n'y apparaissent qu'incidemment, comme mêlés à une trame étrangère ; et si l'on ne se souvenait de les avoir rencontrés ailleurs développés tout au long, on pourrait se croire en présence d'une particularité accidentelle.

Ainsi, M. Louis Mercier est un merveilleux animateur des puissances élémentaires de la nature. Comme celle d'un ancien, son imagination vit au milieu d'un peuple de dieux. Je tire du *Poème de la maison* cette invocation du feu :

O Feu divin, génie antique et salutaire,
Protecteur des premiers habitants de la terre !

Feu, gardien du foyer que nos rudes aïeux
Osèrent élever sous la terreur des cieux ;

Feu vigilant, chasseur des ombres et des bêtes
Qui tendaient par le soir leurs embûches muettes ;

Feu pur, feu tout-puissant, père de la clarté
Qui fait naître la joie et la sécurité.

Cette imagination mythique est encore païenne. Reconnaissez-la dans les *Pierres sacrées*, mais biblique cette fois, et sans que ces images, auxquelles notre poésie n'est pas accoutumée, y prennent un air étrange :

O le plus redoutable et le plus pur des êtres,
Infaillible artisan des ouvrages de Dieu,
Lumineux messager qui ne laissa paraître
Que la prompte clarté de ses ailes, ô Feu !

Feu dont le Tout-Puissant forgea le glaive agile
Qui tournoyait au seuil de l'Eden interdit ;
Ange exterminateur qui châtias les villes
Dont le désert n'a pas rendu les os maudits.

Feu, soudain ravisseur, impétueux quadrige
Qui, vivant, emportas Élie au firmament ;
Feu du buisson d'Horeb, étoffe de prodige
Dont l'Invisible a fait un jour son vêtement...

Développement? Sans doute, mais magnifique. Qui se refuserait à l'invocation initiale? « O le plus redoutable et le plus pur des êtres », voilà un de ces traits comme en trouvent seuls les vrais poètes.

Ce n'est là qu'un trait entre cent autres, et moins propre aux *Pierres sacrées* qu'au tempérament poétique de M. Mercier. Mais ce nouveau recueil révèle un sens de la liturgie catholique que M. Mercier n'avait guère eu l'occasion de montrer aussi complètement. Et l'on entend bien que je dis : sens poétique. Il nous importerait peu, à nous amateurs de poésie, que M. Mercier goûtât la liturgie catholique s'il ne savait en rendre sensible la grandeur. Or, c'est précisément où il excelle. Il a le don des images simples et fortes, de celles qui rendent inutiles tout commentaire en exprimant d'un coup l'essentiel.

Je ne puis que citer, c'est encore la meilleure façon, ou la seule, de faire goûter les poètes. L'église vient d'être consacrée. Jusque-là, elle n'était encore, c'est le poète qui nous le dit, « qu'un être humain » ; écoutez-le définir désormais son rôle parmi les hommes :

Et maintenant tu peux instruire les vivants...

Tu peux certifier les saintes vérités
Et les espoirs divins et les promesses sûres ;
Tu peux interroger sans peur l'immensité
Et contempler la nuit silencieuse et pure.

Le mystère des cieux ne t'accablera pas !

Tu peux dire au pécheur : « Tes péchés sont remis »,
Et ce lépreux resplendira d'une chair neuve,
Et son âme prendra la blancheur des brebis
Que l'on vient de laver dans les ondes d'un fleuve.

Le poète n'oubliera pas les morts. A la première messe, sa vision spirituelle saura distinguer de plus secrètes présences :

Et confondus avec la foule fraternelle,
D'autres êtres sont là, cachés à tous les yeux,
Que l'on ne toucha pas avec des mains charnelles
Et qui ne laissent pas une ombre derrière eux.

Des êtres plus vivants qu'ils ne l'étaient sur terre,
Quand le jour éclairait la forme de leur corps ;
Car ayant accompli l'épreuve nécessaire,
Ils ne sont pas marqués du signe de la mort.

Tous pourtant n'en ont pas fini avec la souffrance ; à côté des saints, les âmes du purgatoire sont évoquées en une de ces images, non pas visuelles à la manière d'Hugo, mais expressive et pathétique :

Les autres, les captifs dolents du purgatoire
Vêtus de leur douleur ainsi que d'un manteau,
Se pressent comme un grand troupeau de brebis noires
Torturé par la soif et qui bêle après l'eau.

M. Mercier a repris ce thème dans un long poème sur le *Purgatoire* qui est avec le *Poème pour la naissance d'une Église*, dont sont extraits ces vers, le plus admirable du recueil, et un chef-d'œuvre. Sagement, prudemment, M. Louis Mercier s'y est gardé d'imiter Dante ; mais à certains traits, c'est bien un tour d'imagination dantesque que l'on y reconnaît. Et plus encore que l'intensité de l'évocation, ce qui le rend pathétique, c'est que M. Mercier n'a eu garde d'y oublier ce merveilleux échange de mérites et de grâces qui rattache par delà la chair périssable les morts aux vivants par un lien béni de Dieu même. Qu'on ne dise pas que cette théologie ne saurait être sujet de poésie. Pour un fidèle, la théologie n'est pas lettre morte, mais vie. M. Louis Mercier n'a pas eu à rendre humaine cette croyance, elle l'est par nature ; et peut-être n'y a-t-il pas de poète qui ait su mieux en montrer l'humanité, ni prêter aux morts une voix plus fraternelle.

Comprend-on ce que M. Louis Mercier apporte à la poésie contemporaine? Nous avons beaucoup de bons poètes, beaucoup de poètes délicats ou charmants. Mais enfin, ce sont des *minores*. Il serait sot de les déprécier, mais plus sots encore que leur charme nous fît mépriser des qualités malgré tout plus hautes. D'aucuns atteignent à l'intensité, mais le souffle leur manque. Avec Charles Maurras, avec M. Paul Valéry, M. Louis Mercier est presque le seul qui atteigne à la grandeur. Il ne faudrait pas que ce fût la seule qualité que l'on ne demandât pas à la poésie.

Henri Rambaud.

LES BEAUX-ARTS

OPÉRAS-BOUFFES

L'OPÉRA-BOUFFE n'est pas ce que pense un vain peuple d'auditeurs. Il est vrai que ce nom éveille on ne sait quelles idées de pitreries. Mais les vrais compositeurs d'opéras-bouffes n'ont jamais — et fort heureusement — prétendu à nous « dilater la rate », pour la raison qu'ils étaient trop fins pour faire un vaudeville en musique. Ils se sont toujours efforcés de créer un plaisir d'intelligence. Espère-t-on rire aux éclats à *Don Pasquale*, à la *Servante Maîtresse*, à *Cosi fan tutte*, à la *Flûte enchantée*?

D'aucuns s'étonneront peut-être de voir ranger parmi les opéras-bouffes cette féerique *Flûte* que vient d'inscrire à son répertoire, avec un succès décisif, notre Académie nationale de musique. Sans doute l'œuvre n'appartient-elle pas dans toutes ses parties au genre de l'opéra-bouffe. Encore moins appartient-elle, en dépit des communiqués, au genre sublime. La métaphysique se loge volontiers dans les annonces des gazettes et, d'aventure, dans la critique à bon marché. Aussi voit-on des courriéristes de théâtre et des musicologues sur le retour accorder à la *Flûte* je ne sais quelle « profondeur philosophique », sous le prétexte que Gœthe (qui n'entendait rien à la musique) louait le caractère élevé et allégorique de la fable. Combien plus juste est le mot de Wagner, dont la clairvoyance ne fut pas toujours en défaut :

« Quelle variété, quelle diversité [dans la musique]. Quel caractère populaire, donné sans effort et avec tant de noblesse, à toutes les

mélodies, des plus simples aux plus véhémentes ! A vrai dire, le génie a fait ici un pas de géant, presque trop grand, car en créant l'opéra allemand, il en a donné du premier coup le chef-d'œuvre accompli, qui ne sera jamais dépassé, et dont le genre même ne pourra être développé ni continué. »

Caractère populaire, voilà bien le mot juste et qui rabat leur caquet aux métaphysiciens des coulisses. Mais ils sont sourds. Il leur faut du sublime dans Mozart, depuis que les romantiques l'ont découvert. C'est un grand malheur pour lui d'avoir été loué par les délirants de 1825. En lui décernant le juste titre de divin, ils ont dérobé, comme toujours, la réalité sous la métaphore. Comme si cette musique était de celles qui n'ont d'ailleurs d'existence que dans les poèmes et les confessions lyriques : de celles qu'on écoute, comme ils disent, la tête dans les mains et la face baignée de larmes. Comme si c'était rabaisser Mozart que de prétendre que sa musique est *d'abord* vivante et vive, et qu'elle se soucie du sublime comme d'une guigne. Mais il est plus de gens qu'on ne croit, et fort honnêtes, pour qui le mot « musique » n'a point de sens, s'il n'excite aussitôt des glandes secrètes.

C'est Wagner qui a raison. La musique de Mozart, même quand elle évoque les mystères d'Isis ou le spectre de la mort, la musique de Mozart est humaine, de l'humanité la plus rare et la plus exquise : celle du goût et de l'enjouement. La profondeur — en aura-t-on jamais fini avec elle? — s'attrape plus facilement que la verve. La première peut donner le change, mais non pas la seconde. C'est ce qu'ont très bien compris quelques chanteurs de l'Opéra, et notamment M. Fabert. A l'appel de cette amusante *Flûte*, qui tient de la revue à spectacle et de la lanterne magique, du tréteau et du diorama, à l'appel de cette fantaisie continue où la légèreté comique a le pas, il est loisible aux rats de grignoter des symboles contradictoires. La musique n'en a cure, elle qui est une leçon de goût.

Cette même leçon, M. Roland-Manuel vient de la donner à la musique contemporaine avec sa première œuvre de théâtre : *Isabelle et Pantalon*, au Trianon-Lyrique. Dans le temple du goût, où si peu ont l'entrée, le jeune compositeur siège à gauche. Là, penché sur son écritoire qu'on imagine taillée dans le plus clair cristal, il écrit, peu mais extrêmement bien. Il écrit bien avec naturel, et je pense que ceux-là se trompent qui veulent voir quelque affectation dans le « fini » de son style, de son style de critique comme de son style de musicien (car il est du petit groupe où se joint au talent du compositeur le talent de l'écrivain). Sans doute la perfection va-t-elle rarement sans quelque apprêt ; l'important est de ne point

le laisser paraître ; et la perfection de M. Roland-Manuel semble toujours, comme celle de son maître Maurice Ravel, couler de source. Son aisance est surprenante, et les plus périlleux de ses tours d'adresse ne décèlent jamais l'effort de l'acrobate.

C'est en quoi, pour *Isabelle*, la musique est supérieure au livret. Le seul reproche que je puisse faire à cette œuvre presque achevée en son genre, c'est que l'accord ne soit pas absolu entre les sons et les mots. Autant les premiers (malgré l'intellect omnipotent) sont humains, autant les seconds sont fabriqués. La haute école du librettiste ne connaît la grâce que déhanchée, et la fantaisie que sardonique, avec ce burlesque schématique et quasi nouménal où l'allitération et le bégaiement passent doctrine. Le talent de M. Roland-Manuel est mieux servi quand il s'adresse, dans ses poèmes symphoniques, à Gérard de Nerval, ou quand il cherche en Mérimée une nouvelle expression de sa variété.

Le goût et la délicatesse musicale sont ici rassemblés avec un bonheur rare. L'ironie n'est pas insistante : elle n'use de la parodie qu'avec cette discrétion qui la fait passable. L'intelligence avisée écarte toute vulgarité. Et la science étonnante des ressources vocales donne à cette partition, petite d'ampleur, une valeur d'art considérable.

L'œuvre est, comme se plaît à le dire malignement l'auteur lui-même, « réactionnaire », en ce sens qu'elle fait revivre la formule classique de l'opéra-bouffe : ariettes, chœurs, ensembles, reliés par un dialogue parlé. Le compositeur a bien compris qu'il fallait en finir avec la formule : « Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante », arrêt de mort pour tant d'œuvres du dix-neuvième siècle. La formule d'*Isabelle*, c'est : « Ce qui ne vaut pas la peine d'être chanté, on le dit. » Les exemples abondent, d'œuvres lyriques qui sont mortes aussitôt que nées, parce que le musicien n'avait pas voulu comprendre que les ailes de la musique empêchent le texte de marcher : récemment encore, les *Noces corinthiennes* de M. Busser, *Les uns et les autres* de M. d'Ollone, le *Polyphème* de M. Jean Cras ont pâti de cette erreur. Les textes d'Anatole France, de Verlaine et de Samain, qui avaient séduit ces trois excellents musiciens, périrent écrasés sous les sons, qu'ils entraînèrent dans leur chute. Il en va de même chaque fois que Musset tombe aux mains d'un harmoniste. La dernière tentative, qui fut celle de M. Moret avec *Lorenzaccio*, n'a pas mieux réussi que les précédentes. M. Moret avait imaginé une conception, d'ailleurs ingénieuse, de la parole chantée. Point d'airs, point de mélodies, point de récitatifs, mais un récit musical qui tâchait à épouser la parole sans perdre son caractère mélodieux. A chaque mot,

hélas ! le chant se heurtait à la fantaisie du poète. Celle-ci est dans le choc rapide des syllabes légères, dans la suite fugace des images vives et changeantes. La musique ne peut pas suivre ce rythme si elle s'attache aux paroles. Elle empâte, elle grossit, elle retarde ce qui devrait fuir comme l'éclair. Le texte chanté perd sa vie propre : et la musique des œuvres lyriques, sévères ou légères, doit être une *recréation* et non un soutien de la parole.

M. Roland-Manuel n'a pas de ces naïvetés de faux esthète qui croit que la magnificence d'un texte appelle et justifie la musique. Sa musique se tient à sa place : c'est pourquoi, traitée comme il le sait faire, pas une page de la partition n'accuse de défaillance depuis la *Sinfonia* d'ouverture jusqu'à la fuite des amoureux, en passant par le chœur tout mélodique des malades, le boniment burlesque du docteur Pantalon, le premier air d'Isabelle très discrètement parodique du style italien, les couplets de Zerbinette d'authentique style bouffe, le chœur final du premier acte que Bizet n'eût pas désavoué, la sérénade de Pierrot, l'aubade d'Arlequin, le quatuor de la police et la barcarolle, si clair-de-lune, d'Isabelle, où M. Maurice Brillant a déjà noté ce qui distingue cet art : « Une poésie discrète et une ironie légère, qui fait le prix d'une œuvre apparemment bouffonne et lui donne son caractère proprement artistique. »

On peut bien alors venir parler d'influences. L'auteur est le premier, je crois, à ne point les récuser. Gounod, Chabrier, Ravel. On pourrait moins bien choisir. On pourrait aussi en trouver d'autres. C'est un jeu que les magisters chagrins ont tort de prendre au sérieux. Devant une œuvre jeune et saine, il y a mieux à faire qu'à chausser des besicles pour clouer des plaques de fabricant à l'établi d'un rival. Les influences n'ont jamais tué que les déjà morts ; elles n'ont empêché de vivre ni le Bizet de la *Jolie Fille de Perth*, ni le Debussy de la *Damoiselle Elue*, ni le Ravel de la *Pavane*. Le tout est que l'auteur montre qu'il sait les soumettre à sa personnalité : c'est ce que l'on voit ici. Le véritable artiste fait sien cela même qu'il puise ailleurs : et l'auteur d'*Isabelle* est cet artiste, — le plus fin et le plus adroit, l'une des valeurs les plus sûres de la jeune génération musicale française.

André Cœuroy.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. MAURICE BELLET

M. Maurice Bellet, député de Toulouse, n'a pas été ministre. Orateur apprécié, il n'est pas arrivé encore à la grande notoriété. Cependant, il représente quelque chose, et quelque chose d'important à la Chambre. Il représente la majorité du 16 *novembre* 1919. *Si l'Entente est vraiment l'armature de la majorité nouvelle, M. Bellet, secrétaire général de l'Entente, est, ou plutôt devrait être un personnage considérable de cette majorité. Si l'Entente était un groupe homogène, discipliné, soucieux de défendre sa doctrine et d'imposer ses directives, M. Maurice Bellet aurait déjà dû recevoir un portefeuille.*

Une autre raison semblait destiner M. Bellet à jouer un rôle important dans cette Chambre : son goût et sa connaissance de la politique, et le rôle qu'il avait joué dans la défaite des radicaux du Midi.

Nulle part, la défaite radicale n'avait été plus sensible que dans les provinces méridionales, où naguère le Bloc de gauche régnait en maître. Les hommes du Midi, qui sont Latins, aiment la politique et l'éloquence, et comme ils aiment à conquérir Paris et qu'ils ont médité sur le moyen de parvenir, ils cultivent de préférence la politique qui donne le pouvoir ou l'influence. Cette politique, c'était, ces temps passés, celle du parti radical qui, pour cette raison, s'était solidement implanté dans le Midi. Il y avait son grand organe de discipline et de doctrine : la Dépêche de Toulouse, *et depuis longtemps il faisait et défaisait là-bas les préfets, les instituteurs et les gardes champêtres.* La Dépêche, *qui surveillait et évangélisait, qui portait partout le mot d'ordre, servait en même*

temps de pierre de touche, en ce sens qu'il fallait être l'homme de la Dépêche, *le candidat de* la Dépêche, *ou plus simplement le lecteur de* la Dépêche. *Au 16 novembre,* la Dépêche *mena le bon combat, et la défaite du parti radical fut bien la défaite du parti de* la Dépêche.

M. Bellet s'était préparé de longue main à la bataille. Il connaissait la région et savait la force de l'adversaire comme son point faible. Il joua un rôle considérable dans l'élaboration des listes et dans leur succès. Le résultat des élections législatives à Toulouse fut complété peu après par une opération fort heureuse, à la différence des départements où les élus se désintéressèrent aussitôt des élections cantonales, municipales ou sénatoriales. M. Bellet, avec un sens politique remarquable, parvint à faire échec aux sénateurs radicaux sortants, en favorisant l'élection de M. Cruppi, son adversaire de la veille, sur une liste de républicains modérés.

Cette réussite ne surprit pas les amis du nouvel élu. Ils savaient que M. Bellet, dès l'adolescence, s'était intéressé aux choses de la politique, qu'il avait étudié les partis, leurs programmes, leur force respective, et ce n'était point une des moindres originalités de la nouvelle Chambre que la présence de cet homme politique expert, documenté, compétent, dans cette Assemblée insoucieuse de politique, ignorante de son métier, et, faute de discipline et de programme positif, condamnée aux velléités impuissantes, aux regrets vains, à l'émiettement.

Tel qu'il était, M. Bellet pouvait rendre à son parti d'immenses services. On peut admettre, à la façon dont l'Entente a galvaudé la magnifique situation qui lui était échue, qu'il n'en a rendu aucun, et que son poste de secrétaire général équivaut à peu près à rien. En effet, les services que M. Bellet pouvait lui rendre, la majorité n'en a pas voulu. Elle ne le voulait à aucun prix. Elle était invinciblement attachée à son erreur, qui était de mépriser la politique, de rester sourde aux provocations les plus évidentes, aveugle aux préparatifs de revanche les plus certains de ses ennemis les radicaux. Dans son dégoût des coteries, des chapelles, des organisations radicales, elle englobait tout ce qui ressemblait à un groupe homogène, à une organisation, à une formation de combat. Quiconque lui parlait de politique lui semblait suspect. Et aujourd'hui encore, après tout ce que son erreur lui a coûté, elle n'en veut pas convenir, s'obstine à faire confiance à ses pires adversaires, n'affirme qu'une volonté tenace, celle de ne pas s'affirmer, de ne pas combattre, de ne pas gouverner. Elle prétend arriver à tout ce qu'elle désire en exerçant une influence, d'ailleurs problématique, et croit avoir trouvé le seul remède à son impopularité, faite des déceptions qu'elle a causées, en se reniant elle-même et en se déclarant à gauche, vraiment à gauche, loyalement et sincèrement à gauche.

Dès le début cependant, M. Bellet avait observé que les groupes étaient mal constitués et mal répartis. Il avait observé que l'Entente manquait d'homogénéité et manquerait, par conséquent, de discipline, et serait, par conséquent encore, vouée à l'impuissance. Soucieux surtout des résultats, il aurait voulu que les groupes de droite fussent plus nombreux, que l'Entente englobât alors la moitié des républicains de gauche et s'unît à l'action républicaine. Ainsi se fût constitué un groupe de deux cents à deux cent dix membres, qui, ayant à sa droite un peu plus d'une centaine de collègues, eût constitué avec cet appoint une majorité numérique certaine, qui se fût groupée pour toutes les questions importantes. On eut tôt fait de remontrer à M. Bellet qu'il n'y entendait rien. D'autres se considéraient comme aussi qualifiés que lui pour donner des directives. D'autres même, plus hiérarchiques, faisaient confiance à M. Bonnevay et, en général, à tous ceux qui devaient les trahir par la suite. M. Bellet est un homme de parti, c'est là que nous reconnaissons sa valeur. Mais c'est là ce qui le condamne sans appel aux yeux aveugles de la majorité. Et tout de suite, pour perdre M. Bellet, suspect d'être un politicien et un encombrant conseiller, on exploita contre lui ses défauts.

Ses défauts étaient réels. Qui donc n'en a pas? Il eût pu s'en corriger aisément, si ses amis l'y avaient aidé au lieu de les publier et de les mettre en lumière. M. Bellet a l'agitation extrême d'un homme très actif, rarement compris et jamais secondé, et cette ardeur universelle fut rapidement taxée d'activité brouillonne. M. Bellet, d'autre part, s'étant deux ou trois fois mis en avant, non sans courage d'ailleurs, fut noté comme un ambitieux et passa pour s'attribuer une importance exagérée. L'expérience n'a cependant que trop prouvé que la majorité eût pu faire son profit de la compétence de M. Bellet. Elle eût gagné à lui donner la situation d'organisateur qui s'imposait. Elle eût gagné à fortifier son autorité au lieu de le combattre sournoisement. Enfin, comme un des griefs essentiels qu'on adresse à l'Entente est de manquer d'hommes et de ne pouvoir opposer personne au vieux personnel radical périmé, elle eût pu voir la valeur de M. Bellet, et l'utiliser.

M. Bellet pouvait être une manière de conseiller technique de l'Entente : il eût pu aussi être un sous-secrétaire d'État de l'Intérieur facile à imposer : ses interventions sur les finances départementales et communales avaient été très remarquées, et trahissaient une compétence aussi rare que précieuse. Sa situation de rapporteur à la Commission d'administration générale était faite aussi pour être mise en relief. Si tous les efforts de ses collègues avaient tendu à l'enfermer dans cette difficile spécialité des affaires administratives et des budgets locaux, M. Bellet eût donné sa mesure et rendu les plus grands services. Il eût

été au pouvoir un délégué de l'Entente autrement actif et subtil que ceux qui se sont contentés de la représenter numériquement, sur le papier. Cela, d'ailleurs, les ennemis de M. Bellet ne le voulaient pas, et je les excuse. Mais ses amis firent chorus avec eux : il faut les plaindre.

Le malheur de M. Bellet fut, d'ailleurs, d'avoir une autre compétence : celle de la question d'Orient, et de le dire. Dans ce métier ombrageux et jaloux des couloirs, on admet difficilement qu'un nouveau ait une compétence, et jamais on ne lui en reconnaît deux. Si M. Bellet avait été aussi héroïque qu'avisé, il aurait compris qu'il valait mieux taire cette seconde spécialité. Il aurait compris que des interventions aussi diverses se contrediraient et se nuiraient ; que, parlant de la Turquie, il serait moins écouté sur la réforme administrative, — et, qu'ayant commencé par dire d'excellentes choses sur les loyers et la propriété bâtie, on ne l'écouterait point sur l'Asie Mineure.

Cette dispersion un peu désordonnée de ses interventions fut pour M. Bellet une deuxième cause de faiblesse. Mais ses amis ont leur part de responsabilité en cette affaire. Si on s'était servi de lui pour la politique intérieure, qui en avait besoin, et si on l'y avait enfermé, M. Bellet n'eût point songé à se prodiguer, donc à se disperser dans d'autres domaines.

M. Bellet est un homme qui est venu au Parlement avec des dons utiles et qui, par la faute de ses amis politiques, a été empêché de jouer jusqu'ici le rôle qui lui revenait. Actuellement, il est un peu découragé. Le vainqueur de la Dépêche *désespère parfois de ses compagnons de lutte, dont certains, parfois aussi, souhaitent d'être débarrassés de sa tutelle et de sa concurrence.*

Mais M. Bellet est trop jeune et il aime trop la politique pour avoir dit son dernier mot. La discipline de lui-même peut lui rendre les forces qu'il a perdues. Si l'obstination et l'indiscipline de ses amis l'empêchent d'organiser la majorité, — œuvre bien compromise à cette heure, — c'est une tâche que la Chambre suivante, éclairée par l'expérience, sollicitera peut-être de lui. Et si les déceptions extrêmes causées par cette majorité lui valaient à l'Entente l'ingratitude explicable des électeurs, M. Bellet, dans une Chambre différente, pourrait toujours, et non sans éclat, organiser l'opposition.

***

L'idéalisme et le réalisme au théâtre.

On ne répétera jamais assez que le meilleur du théâtre contemporain ne se trouve pas sur les scènes des boulevards, mais dans les théâtres littéraires, comme les Français, l'Odéon, le Vieux-Colombier,

l'Atelier, ou comme les Escholiers, la Chimère, le Griffon, la Grimace. C'est à la Grimace que M. Boussac de Saint-Marc débuta, il y a deux ans, avec une pièce qui fut très remarquée, *le Loup de Gubbio*. Elle révélait des qualités précieuses chez un jeune auteur : le sens de l'action et des situations dramatiques, un dialogue rapide et direct aux passages pathétiques, le goût des grands sujets, l'étude et la connaissance de quelques-uns des sentiments les plus nobles de l'âme. En même temps, comme il est bien naturel chez un débutant, on voyait pointer quelques défauts menaçants : manque de simplicité, qui tournait tout de suite à l'emphase dès que l'auteur cessait d'être entraîné par l'action, tendance dangereuse, surtout au théâtre, à représenter l'idée ou le sentiment par un personnage symbolique, goût pour les idées ou les sentiments mystiques qui sont très nobles sans doute, mais dont les élans et la traduction littéraire ont besoin d'être sévèrement contrôlés. Le devoir de la critique était d'aider M. de Saint-Marc à prendre conscience de ses qualités et de ses défauts. Elle y manqua complètement et vanta les défauts comme des qualités. On le loua pour son mysticisme, pour son symbolisme et pour sa littérature. On lui chanta en chœur qu'il était poète, encore qu'il écrivît en prose. La suite n'était que trop facile à prévoir : M. de Saint-Marc n'a plus mis dans sa nouvelle pièce, *le Coup de bambou*, que des défauts.

Par exemple, ils y sont tous, visibles, énormes, éclatants. L'amour du mysticisme l'a conduit à nous montrer un Chinois ou un Hindou, on ne sait trop au juste, qui cherche le Nirvanâ, non pas sous un palétuvier, mais dans la société moderne. Il veut tuer en lui le désir, mais il est poursuivi sans cesse par un nègre qui représente Kama, dieu du désir ; impossible de figurer le symbole d'une façon plus puérile et plus maladroite. Le Chinois voit souffrir à côté de lui un jeune homme pour lequel il ne peut s'empêcher d'éprouver des sentiments de pitié, de sympathie, d'affection. Ce jeune homme est malheureux en amour, et le Chinois finit par se convaincre que cette souffrance est ce qu'il y a de meilleur dans la vie ; il envoie promener la corporation des Lamas, à laquelle il a l'honneur d'appartenir, pour venir se rouler par terre devant la grille d'une caserne, en criant de désir : symbole innocent d'une vérité si vieille, si démonétisée qu'elle fait le fond d'innombrables romances.

Cette philosophie enfantine s'entortille autour d'une seconde histoire, celle des amours malheureuses du jeune homme. Deuxième tournée de symboles. Ledit jeune homme est fils d'un romancier à scandale, et il en éprouve un dégoût si violent qu'il s'engage, à titre expiatoire, dans l'infanterie coloniale. Il aime une jeune fille légère et cruelle, symbole des héroïnes du mauvais romancier. Il l'aime et elle le repousse. Il la bat et elle change d'avis. Pourquoi? Mystère. D'un seul coup, elle se met à aimer celui qui la bat, et celui-ci, d'un seul coup, ne veut plus d'elle. Pourquoi? Mystère. Ajoutons que

ce carnaval de symboles se passe n'importe où, qu'on nous fait voir un couvent de Lamas en plein Paris, et que les discours des personnages sont souvent incompréhensibles, toujours tendus, toujours faux, hérissés d'une intolérable littérature. On n'accorderait pas plus d'attentions à ces idées qu'à n'importe quel *locus solus*, si M. de Saint-Marc était le premier venu. Mais il est triste de voir s'égarer pareillement un jeune auteur qui a des dons et n'a que de bonnes intentions. Car M. de Saint-Marc s'est perdu en voulant faire trop grand. Il est convaincu qu'il sert l'idéal en imaginant des histoires sans queue ni tête. Après un tel échec, on pensait que la critique allait l'avertir en chœur qu'il faisait fausse route. Pas du tout. M. de Saint-Marc a trouvé des amis désespérés qui ont préféré nous accuser de ne rien comprendre à l'idéal ni au génie. Qui nous délivrera de cette hantise insensée du génie?

*
* *

Au Vieux-Colombier, nous avons vu *Michel Auclair*, ou « l'Autre danger ». M. de Saint-Marc se perdait dans l'idéal, M. Vildrac ne peut pas sortir du réel. La tête de l'un s'égare dans les nuages, les pieds de l'autre ne peuvent pas se dégager de la terre. Dans *le Coup de bambou*, il y avait plusieurs mauvaises pièces emmêlées, — dans *Michel Auclair* il y a beaucoup de talent et pas de pièce du tout.

Michel Auclair, employé libraire, est fiancé à Suzanne, jeune employée des postes. Il décide de partir pour Paris. Il fait des projets. Il s'en va. Premier acte.

Suzanne ne l'attend pas et épouse un adjudant qui ne la rend pas heureuse. C'est un pauvre homme qui perd au jeu son argent et l'argent des autres. Michel Auclair revient et apprend que Suzanne n'est pas heureuse. Deuxième acte.

Michel Auclair entreprend de rendre Suzanne heureuse. Il se met en tête de régénérer l'adjudant. Celui-ci ayant raté tous les examens possibles, Michel lui conseille d'entrer dans les postes. L'adjudant se forge une félicité et fait des projets. Troisième acte. Le rideau tombe. C'est tout.

Assurément, c'est plus facile à raconter que *le Coup de bambou*. Soyons équitables : c'est presque intéressant. C'est insignifiant, mais nuancé, juste, vrai, dans la mesure où une observation très courte peut être vraie, d'une vérité fragmentaire, et comme photographique. Michel Auclair est ennuyeux, parce qu'il parle comme un prophète de la morale laïque et qu'il étale une générosité et un optimisme absurdes. Mais le caractère de la jeune femme est aimable et gracieux, et l'on ne saurait lui en vouloir d'avoir oublié si vite un fiancé pareil si, tout de même, elle n'avait fait un choix encore plus malheureux. L'adjudant Blondeau est un beau garçon faible, un peu bête et un peu lâche. Il n'est pas méchant, mais il glisse au mal

par mollesse. Il y a certainement dans la vie des individus et même des collectivités bâtis sur ce modèle. Mais est-il utile, est-il intéressant de les peindre sur la scène? M. Vildrac le pense. J'en suis beaucoup moins sûr que lui.

Je crois que le plus grand reproche que l'on puisse faire à l'école réaliste est celui de brouiller les genres, elle aussi. De parti pris, elle ne peint que des sentiments si dépourvus de noblesse, qu'ils sont beaucoup plus près du comique que du tragique. Nous reprochons aux héros de théâtre d'exagérer la passion. Ce n'est pas à Michel Auclair que ce discours s'adresse. Il renonce à Suzanne avec tant de bonne grâce qu'on se dit qu'après tout, elle n'a peut-être pas eu tort de l'oublier, car il ne tenait guère plus à elle qu'elle ne tenait à lui. M. Vildrac répondrait que la générosité de Michel est un sentiment noble qui justifie le ton sérieux. M. Vildrac semble croire à la bonté naturelle de l'homme en général et de Michel Auclair en particulier.

Beaucoup moins convaincus de cette vérité première, nous trouverions plus conforme à la vérité que la bonté d'Auclair fût moins étalée et plus débattue. Le drame, si drame il y avait, ne pouvait naître que du combat livré dans son cœur. M. Vildrac nous a montré trois épisodes lointains et sans rapport nécessaire. Au lieu de ces trois épisodes, on pouvait en imaginer trois autres : la rencontre de Blondeau et de Suzanne, le retour d'Auclair et l'installation du ménage Blondeau dans un bureau de poste, ou bien trois autres encore, indifféremment. L'observation de la vérité au microscope est une bonne chose, mais il faut l'œil humain et l'imagination pour recomposer les ensembles. Faute de ces puissants reconstructeurs, on réunit les éléments d'une pièce, mais on ne bâtit pas la pièce. Faute de saisir un caractère dans son ensemble, on n'en fait voir que la moitié, on le montre incomplet, et l'on pousse au tragique des lacunes ou des faiblesses qui prêteraient plutôt au rire, parce qu'elles sont, par esprit de système, tenues hors du contact de la grandeur morale qui, seule, serait capable de les transfigurer.

* * *

Il semble que la pièce de M. Fauré-Frémiet, *l'Exilé*, ait paru tout exprès pour compléter la démonstration. Comme *Michel Auclair*, elle paraît faite de rien. C'est un petit acte qui montre le retour d'un jeune soldat dans un village dévasté. Sa maison est une des dernières qui tiennent encore debout, mais comme aucun des siens n'est encore revenu, une jeune femme du pays, ruinée et sans ressources, s'y est installée. Maintenant elle va céder la place au légitime occupant. Mais où ira-t-elle? Il ne peut pas la laisser repartir ainsi dans la nuit, seule, sans abri. Doucement, il lui dit de rester, on s'arrangera. Alors, isolés au milieu des ruines, ils parlent du passé, remuent des souvenirs, s'aperçoivent qu'ils se sont aimés, jadis, sans

le dire. Il est parti, elle est mariée : une courte tentation, et comme ils feraient le mal s'ils restaient là seuls tous les deux, c'est lui qui reprend son bagage et s'en retourne dans la nuit.

Ce n'est rien, et c'est très émouvant. On peut attendre beaucoup du jeune auteur qui sait toucher ainsi en montrant quelques grands sentiments simples, nobles, sans emphase, si naturels qu'ils parlent et commandent avec la force de l'instinct. Nous avons déjà remarqué, à propos du *Souffle du désordre*, ce juste sentiment des valeurs et de la hiérarchie des sentiments. Les personnages de M. Fauré-Frémiet font céder le désir ou la passion devant le devoir, mais ils le font sans bêler. Ils savent que c'est difficile, et qu'il faut, pour accepter le sacrifice, ou une force morale peu commune, ou une éducation ayant agi si longuement sur toute une race qu'elle est devenue pour l'individu comme une seconde nature. Enfin, et c'est ici qu'apparaît la différence capitale avec l'école réaliste, ces personnages sont jetés par le destin dans une situation qui, sans qu'ils le sachent, les grandit, les transfigure, les soulève au-dessus d'eux-mêmes. Ici, c'est la guerre invisible qui, sur un fond noir de ruines, fait paraître ces âmes plus hautes que nature. L'hérédité, une longue civilisation avaient déposé en eux la délicatesse, la noblesse des sentiments, la reconnaissance du bien et du mal et le germe du devoir. Mais, dans la vie courante, ils n'en auraient rien su. Leur destinée aurait été celle de la plupart des vivants, obscure, médiocre et sans intérêt. Ils n'auraient pas valu qu'on les peignît, et c'est alors que l'école réaliste les eût jugés, par une erreur d'optique fondamentale, vrais et dignes de l'œuvre d'art. M. Fauré-Frémiet en juge mieux. Aussi, c'est lui qui est vrai et qui est émouvant.

*
* *

M. Henri Clerc, enfin, a choisi une autre voie, une des moins courues de notre temps, mais une des plus sûres : il a peint un caractère. Lui aussi, immédiatement, s'est installé en pleine vérité. Lui aussi fait une très bonne pièce, à égale distance entre les extravagances de l'idéalisme et les vulgarités du réalisme.

Il a peint *l'Autoritaire*. Mais un certain genre d'autoritaire, l'égoïste dont l'autorité est malfaisante. Car il y a des autoritaires bienfaisants, et l'on peut même dire que si tous les autoritaires ne sont pas bienfaisants, tous les bienfaiteurs de l'espèce humaine sont, de quelque manière, autoritaires. Saint Vincent de Paul apporte les commandements doux, mais impérieux, de la charité. Voltaire même, si vous voulez l'exemple inverse, impose aux hommes la tyrannie de l'esprit. Le libéralisme ou l'anarchie, à supposer qu'ils fussent des biens, ne pourraient s'imposer que par les voies de l'autorité.

L'Autoritaire de M. Clerc fait le malheur de sa famille. Il réduit sa femme à n'être qu'une ombre dans sa maison, il tient en tutelle son fils et veut le marier au mieux de ses intérêts. Le jeune homme lui

échappe d'autant plus sûrement que cette sujétion lui pèse, qu'il a soif de tout ce dont il est sevré, la liberté, la tendresse. Le conflit naît, direct et fort, de cette opposition naturelle qui vient des sources ; le drame est solidement noué, le milieu bien observé, le caractère central rendu en touches sobres, non forcées, qui peignent, et qui peignent sans empâter. Certes, aucune recette ne donnera jamais du talent à un auteur qui en serait privé par un décret des dieux. Mais, du moins, il est des erreurs de parti pris et de système, que le talent pourrait aisément éviter ; il est des méthodes qui, de toutes parts, soutiennent les faibles talents et permettent aux forts de s'épanouir.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

Les réparations. — *En exécution de la décision de la Commission des réparations du* 21 *août* 1922, *la Commission reçoit du gouvernemen allemand un bon de* 52 087 507 *marks or, à échéance du* 15 juin 1923 (15 *décembre*).

— *Le bruit est mis en circulation un moment que les banquiers américains viendraient au secours de l'Allemagne et consentiraient un emprunt dont une partie serait consacrée aux réparations. Une déclaration de M. Pierpont-Morgan vient réduire ce bruit à néant : l'Amérique n'a rien à prêter à l'Allemagne ni à personne* (20 *décembre*).

— *La date de la reprise des conversations entre les ministres alliés approche. En attendant, une importante conférence de ministres et de fonctionnaires se tient au quai d'Orsay, sous la présidence de M. Poincaré. La question des gages et des réparations y est étudiée* (24 *décembre*).

— *La Commission des réparations constate officiellement, à l'unanimité, que l'Allemagne n'a pas exécuté les livraisons en nature qu'elle devait au titre des réparations. A la majorité seulement* (*sir John Bradbury votant contre*), *elle décide que cette non-exécution constitue un « manquement » aux obligations de l'Allemagne au sens du paragraphe* 17 *de l'annexe II* (26 *décembre*).

Par une note du 28 *décembre, la C. D. R. précise qu'il s'agit bien d'un manquement volontaire.*

La Conférence de Lausanne. — *Les travaux de la Conférence traînent en longueur. A chaque instant, des difficultés surgissent. Turcs et Russes présentent des contre-propositions au projet accepté par les Alliés* (18 *décembre*).

Lord Curzon déclare inacceptable le contre-projet russe : les Alliés ont fait aux Turcs toutes les concessions possibles. Ils ne peuvent aller plus loin (19 *décembre*).

Les Russes sont définitivement écartés de la discussion relative aux Détroits (20 *décembre*).

— *Le gouvernement turc remet deux notes aux Alliés sur le séjour des vaisseaux dans les ports turcs* (27 *décembre*).

— *Lord Curzon oppose une fin de non-recevoir à la revendication des Turcs sur Mossoul. D'autre part, l'accord ne peut se faire entre les Alliés et les Turcs sur la question des capitulations. On annonce en même temps le départ de la flotte anglaise de Malte pour Constantinople* (26 *décembre*).

Les Turcs tiennent bon sur la question de Mossoul. Le 29 *décembre, Ismet-Pacha fait remettre à lord Curzon une nouvelle note discutant les arguments du mémorandum britannique du* 26.

La Papauté. — *Encyclique du pape Pie XI,* Ubi arcano Dei, *sur la situation mondiale et la fragilité de la paix* (23 *décembre*).

France. — *Dans l'Eure-et-Loir, M. Bouvard, républicain de gauche, est élu sénateur* (17 *décembre*).

— *A la Chambre, au cours de la discussion du budget de la Marine, le ministre, M. Raiberti, jette un cri d'alarme :* « *Il faut que la France le sache. Sa marine se meurt* » (18 *décembre*).

— *Retour de M. Clemenceau d'Amérique. L'ancien président du Conseil dément l'interview qui lui a été attribuée par un journal de Paris, d'après laquelle il se serait prononcé contre l'occupation de la Ruhr* (20 *décembre*).

— *Le tribunal correctionnel du Havre prononce quinze condamnations dans l'affaire des grèves du mois d'août* (21 *décembre*).

— *La Commission des finances de la Chambre examine le projet de convention entre l'État et la Banque de France et, par six voix contre neuf abstentions, spécifie que la réduction du remboursement des avances à un milliard en* 1922 *ne constitue qu'une mesure exceptionnelle* (26 *décembre*).

La convention est votée par la Chambre (28 *décembre*).

Italie. — *Les partis socialistes tentent un retour offensif contre le fascisme arrivé au pouvoir. Des troubles ont lieu à Turin. Les fascistes exercent des représailles* (19 *décembre*).

— *M. Mussolini annonce que la Constitution sera revisée, et qu'à côté de la Chambre, des conseils techniques nationaux seront créés* (26 *décembre*).

Pologne. — *La Pologne ne parvient pas à s'affranchir des désordres intérieurs qui ont jadis causé sa ruine.*

Le 16 *décembre, M. Narutowicz, le nouveau président de la République, est assassiné à Varsovie.*

M. Rataj, maréchal de la Diète, assume, conformément à la Constitution, les fonctions de président par intérim. Il charge M. le général Sikorski de former le nouveau cabinet (17 *décembre*).

M. Woiciechowski, du groupe Witos, est élu président de la République, avec l'appui des voix des groupes allogènes (20 *décembre*).

Niewadowski, l'assassin de M. Narutowicz, est condamné à mort par le conseil de guerre (30 *décembre*).

Yougoslavie. — *M. Pachitch constitue un nouveau cabinet. Tous les ministres appartiennent au parti radical* (17 *décembre*).

Bulgarie. — *A Sofia, deux bombes sont lancées contre M. Daskoloff, ministre de l'Intérieur* (16 *décembre*).

Allemagne. — *Congrès rhénan de Bonn. M. Smeets expose les revendications et le programme du parti autonomiste* (17 *décembre*).

Belgique. — *La Chambre belge vote, en seconde lecture, le projet de loi sur la flamandisation de l'Université de Gand. Les étudiants organisent, à Bruxelles, des cortèges de protestation* (22 *décembre*).

Suisse. — *On arrête à Bâle l'espion bolcheviste Kirschbaum* (*remis d'ailleurs peu après en liberté*), *qui avait dérobé des documents importants au ministère de la Guerre français* (22 *décembre*).

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET C^ie^, 8, RUE GARANCIÈRE. — 28812.